

Un pas de côté



Ce roman est mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons BY – ND

Voir <http://fr.creativecommons.org/> pour plus d'informations

Jérôme Vuitteuz

Un pas de côté

ROMAN

DU MÊME AUTEUR

Romans

Liberté cryptée – 2006

L'utopie de Greg – 2009

Lieutenant Mat – 2010

L'agrégateur – 2011

Pôle H – 2013

disponibles sur <http://www.lulu.com>

Essai

Simple comme bonjour - 2012

Pièces de théâtre

Le contrat de mariage – 2008

Le collier de perles – 2010

Panique en salle des profs – 2011

Une taupe au labo – 2012

L'express 70100 – 2013

Vive les mariés – 2013

Vues sur le maire - 2014

disponibles sur <http://www.leproscenium.com>

MAIS AUSSI

On refait le blog – Commentaires d'actualités, nouvelles de fiction, depuis janvier 2005

<http://merome.net/blog>

Édité en 2015 par lulu.com

Photo de couverture (anonyme et libre de droits) :

<http://pixabay.com/fr/myosotis-fleur-coeur-l-amour-316354/>

<http://www.lulu.com>

*Si j'avais si j'avais ça
Je serais ceci je serais cela
Sans chose je n'existe pas
Les regards glissent sur moi
J'envie ce que les autres ont
Je crève de ce que je n'ai pas
Le bonheur est possession
Les supermarchés mes temples à moi*

*Dans mes uniformes, rien que des marques identifiées
Les choses me donnent une identité*

Les choses – Jean-Jacques Goldman

À celle qui, la première, lira ses lignes...

PARTIE 1

6 février 2014

Le quai est encore jonché de débris apportés par la mer. Les grandes marées du week-end dernier ont laissé sur le sol des morceaux de corde, de bois, des restes de sacs plastiques... Quelques commerçants s'affairent à remettre en ordre leur devanture dévastée par les vagues pendant que les équipes de la Ville de Brest nettoient le port et les espaces publics.

L'exceptionnelle douceur de ce mois de février est contrariée par un vent omniprésent qui oblige à plisser les yeux. On annonce une nouvelle tempête pour les jours prochains. Le mois de janvier a été l'un des plus doux depuis des années et l'année 2013 elle-même figurait déjà parmi les plus chaudes depuis que l'Homme est capable de mesurer la température de manière fiable.

Les chaussettes trempées, assis sur un mur de pierre et tenant ses chaussures à la main, Anthony scrute l'horizon le regard mouillé. Il observe les bateaux qui s'éloignent du port en se demandant lequel d'entre eux emporte à son bord la moitié de son cœur brisé.

Plus d'un tiers des couples se séparent dès la première année. Le sien aura tenu huit mois. Il s'en veut d'alimenter la statistique fatidique malgré lui.

Il jette un dernier coup d'œil à son *smartphone*. Pas de message. Péniblement, il enfle ses pieds dans ses baskets dégoulinantes et se redresse face au vent et à la mer.

D'un geste révolté, il utilise toutes ses forces pour jeter son téléphone portable au loin. Il s'écrase et explose sur un ponton en béton avant de couler au fond de la mer.

Fin de l'histoire.

Sept ans plus tôt, le 6 juillet 2007

Le soleil s'abattait sur les maisons, les routes, et éblouissait la nature de ses perçants rayons. Dans une rue déserte de ce petit village d'Ardèche, le jeune homme gara son scooter et ôta son casque brûlant. Il s'essuya le front et ajusta sa coiffure, puis sortit de sa poche un carré de papier sur lequel était inscrit une adresse et quelques indications pour s'y rendre.

Il regarda autour de lui et décida de laisser là son deux-roues pour continuer à pied. Il descendit la rue qu'il avait devant lui, suivant les indications qui lui avaient été données par téléphone, mais au fur et à mesure de sa progression, il commença à douter de leur justesse.

L'annonce était étrange, inhabituelle et trop belle pour être honnête. Mais il s'en serait voulu de l'avoir laissée passer si elle s'était avérée authentique. Il avait donc téléphoné, et l'homme qui lui avait répondu avait confirmé son contenu d'une voix calme et posée. Une voix qui inspirait confiance et qui lui avait donné ces indications sur l'itinéraire qu'il était en train de suivre. Mais manifestement, cela ne le menait nulle part.

Il devait trouver sur sa gauche, au bout d'un « long chemin herbeux », une maison de « type provençal ». Mais toutes les maisons de cette rue se trouvaient à droite, le côté gauche était envahi par une végétation luxuriante sous laquelle on pouvait deviner l'étouffante chaleur où seuls quelques insectes pouvaient se complaire.

Une centaine de mètres plus loin, il fit demi-tour, déçu. Il n'y avait pas plus de « chemin herbeux » que de « maison provençale » de ce côté-ci de la route. Il observa alors l'autre côté de la rue, mais les numéros étaient tous impairs, alors que l'adresse qu'il tenait en main était le numéro huit, rue de la fontaine. Il se résignait à retourner au scooter, quand il aperçut sous un arbuste, du côté pair, ce qui semblait être une boîte en métal. C'était une boîte aux lettres presque totalement dissimulée par la végétation, sur laquelle une petite étiquette indiquait l'adresse qu'il était en train de chercher.

Il balaya des yeux la zone autour de ce morceau de civilisation et découvrit enfin une allée d'herbe foulée qui semblait se perdre dans les arbustes. Il l'emprunta prudemment car il était allergique aux piqûres de guêpe et cet endroit semblait regorger d'insectes en tout genre : il pouvait entendre leur bourdonnement sous les taillis.

Le chemin était bordé de ronces mais paraissait entretenu. Sur une largeur de deux mètres environ, l'herbe était foulée régulièrement et l'on pouvait observer, çà et là, quelques dalles de pierre qui avaient dû jadis matérialiser un chemin carrossable.

Le jeune homme aperçut enfin la maison, basse, écrasée par le soleil et engloutie par la végétation qui semblait vouloir anéantir cette dernière trace humaine dans le paysage. De grands arbres au sud-ouest projetaient leur ombre rafraîchissante sur ce qui paraissait être une terrasse en bois où quelques chaises en toile avaient été abandonnées.

Surgi d'un buisson, un barbu coiffé d'un chapeau de paille salua le jeune homme.

- Bonjour.
- Bonjour, répondit le jeune homme, je suis Anthony.
- Enchanté. Jean-Jacques, dit-il en tendant la main.
- C'est vous que j'ai eu au téléphone ?
- Je suppose.

Anthony fut surpris par la poignée de main de cet homme qui lui sembla durer une éternité. Lorsqu'il relâcha l'étreinte, il en avait presque oublié l'objet de sa venue. Un insecte qui frôla son oreille mit fin à sa torpeur.

- Je viens pour l'annonce.
- Je sais. Suivez-moi, je vais vous la montrer.

L'homme au chapeau de paille se dirigea lentement vers un appentis. Anthony qui le suivait remarqua en s'approchant de la maison qu'elle était parfaitement entretenue, contrairement à ce qu'il avait pu croire en la voyant de loin.

Jean-Jacques retira l'épaisse bâche grise qui recouvrait la voiture, sous les yeux incrédules du jeune homme.

– Elle est comme neuve ! s'exclama-t-il, en regrettant immédiatement ses propos qui compliqueraient ensuite la négociation du prix.

- Je ne l'ai pas beaucoup utilisée.

C'était une Peugeot 205 GTI noire de 1992, 1.9 litres, 130 chevaux. Malgré ses quinze ans, la voiture gardait son allure sportive et racée, et elle était remarquablement conservée.

– Je peux voir l'intérieur ?

– Bien sûr, allez-y, elle est ouverte.

Anthony fit d'abord le tour du véhicule en examinant chaque détail de la carrosserie à la recherche d'un défaut, mais celle-ci était parfaitement intacte. Il caressa le haut de la portière du conducteur avant de l'ouvrir et de s'installer au volant.

La clé était sur le tableau de bord. Il la prit et mit le contact puis démarra la voiture. Un ronflement rassurant se fit immédiatement entendre. Le moteur était lui aussi en parfait état.

– C'est à peine croyable ! s'étonna Anthony.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jean-Jacques par la fenêtre ouverte.

– Le compteur indique moins de cinq cents kilomètres !

– Oui, et ?

– Pour une voiture qui a quinze ans, c'est juste hallucinant. Vous êtes un collectionneur ?

– Pas exactement, non.

– C'est juste pas possible. Il y a une arnaque quelque part.

– Non, je souhaite m'en débarrasser.

– Mais vous la vendez au même prix qu'une voiture qui a 200.000 bornes !

– Vous voulez que je monte le prix ? dit Jean-Jacques en souriant.

Anthony se rendit compte qu'il avait une nouvelle fois manqué une occasion de se taire. Il attrapa la manette qui permettait de soulever le capot, résolu à trouver un défaut à la voiture.

La mécanique était impeccable. Il vérifia que la plaque d'identification indiquait « D6B » validant le fait que c'était bien un moteur de 130 chevaux. Il secoua la tête en répétant « C'est incroyable... Incroyable ». Il était presque agacé par le gâchis que représentait à ses yeux le fait de laisser dormir pendant quinze ans un tel véhicule. D'un ton désagréable, il demanda à l'homme au chapeau de paille :

- Je peux l'essayer ?
- Allez-y, je vous en prie.
- Vous ne venez pas avec moi ?
- Non, merci, j'ai à faire...
- Mais comment je fais pour la sortir ?
- Par où vous êtes venu à pied...
- Mais ce n'est pas... Vous êtes sûr que ça va passer ? Il n'y a pas d'ornières ?
- Faites-moi confiance.

Anthony se remit au volant et sortit la voiture de son abri. Il roula prudemment en levant la tête pour bien voir où il mettait les roues. Il s'engagea lentement sur le chemin en herbe et fut surpris par son état. On pouvait tout à fait rouler dessus, à faible allure, sans ressentir la moindre secousse.

Dans le rétroviseur, il vit l'homme au chapeau de paille s'évanouir dans la nature environnante et pendant un instant,

oublia qu'il était au volant de la voiture qu'il avait désirée si longtemps.

Il arriva dans la rue de la fontaine, et prit sur la droite pour remonter jusqu'à l'endroit où il avait garé son scooter. La voiture réagissait bien, elle était manifestement aussi neuve que le laissait croire le compteur kilométrique. Une odeur de plastique caractéristique flottait d'ailleurs encore dans l'habitacle. Il ménagea d'abord le moteur qui n'avait sans doute pas tourné depuis des années, puis quand il fut chaud, écrasa la pédale d'accélérateur et enchaîna quelques virages à vitesse soutenue, faisant crisser les pneus et profitant des reprises musclées du moteur en fin de troisième.

Les sensations achevèrent de le faire littéralement tomber amoureux de la voiture. La réalité était à la hauteur du mythe qu'il s'était construit depuis l'âge de quatre ou cinq ans, quand il commença à feuilleter les magazines auto achetés par son père. Il connaissait les moindres caractéristiques de la plupart des modèles des constructeurs français. Le nom du moteur, son couple à bas régime, l'échelonnement des rapports... Un ami de son père, qui était essayeur, avait raconté un jour, et il n'en avait pas raté une miette, comment une 205 GTI sur-motorisée préparée par le constructeur pour des tests sur route avait coiffé sur l'autoroute une grosse berline allemande théoriquement bien plus puissante. Le conducteur de cette dernière, vexé d'être dépassé par une si petite voiture, avait mis les bouchées doubles pour rattraper le malotru, mais celui-ci se contentait de ralentir à l'emplacement supposé des radars pour mieux redoubler la berline ensuite.

Bref, cette voiture était légendaire, et elle était entre ses mains. Il n'avait plus qu'à conclure la vente, et ce n'était pas le plus difficile vu le prix ridiculement bas auquel le vendeur consentait à la céder.

Un quart d'heure après son départ, il engagea la 205 noire dans le petit chemin en herbe, se servant du point de repère de la boîte aux lettres pour ne pas le manquer.

Il conduisit la voiture directement sous l'abri, et arrêta le moteur. Il sortit du véhicule et écouta le métal se contracter à intervalles réguliers, signe du repos de la machine après une conduite sportive. De la maison émanaient des sons de musique classique. Du piano.

Jean-Jacques apparut sous l'appentis, et observa le jeune homme avec un regard indéfinissable.

– Je vais la prendre, avoua Anthony.

– Très bien.

– Je peux vous payer en deux fois ? Je travaille cet été au supermarché, ils ne me payeront que le 25.

– Aucun problème.

– Je vous donne la moitié aujourd'hui pour que vous me la gardiez et je reviens la chercher le 25. C'est bon pour vous ?

– Ah, vous ne partez pas avec ?

Anthony scruta le regard de l'homme sous le chapeau de paille. Il lui proposait de partir avec la voiture à moitié payée, après lui avoir fait essayer seul, sans garantie aucune. Bien sûr, il mourait d'envie de repartir avec la voiture, son cœur battait encore à tout rompre de ce qu'il avait ressenti au volant quelques minutes plus tôt. Mais une forme de sagesse, peut-être, ou la peur d'aller trop vite et de gâcher son plaisir l'empêchèrent d'accepter. Et puis, il songea à son scooter.

– Non, je viendrai à la fin du mois. Sans faute.

– Ne vous inquiétez pas, je vous la garde.

Jean-Jacques empoigna la bâche et invita le jeune homme à faire de même pour l'aider à recouvrir la voiture proprement.

Un silence gêné s'installa pendant qu'Anthony cherchait dans son portefeuille la somme en liquide qui couvrirait la moitié des frais, à peine perturbé par la mélodie qui venait de la maison. Les billets changèrent de main. Anthony jeta un dernier coup d'œil à la forme sous la bâche et partit en oubliant de saluer l'homme étrange au chapeau de paille.

Anthony travaillait cet été-là au centre Leclerc d'Aubenas. Un job d'été qu'il avait trouvé grâce au voisin de ses parents qui y travaillait depuis plusieurs années. Il venait d'avoir le bac et s'apprêtait à quitter le cocon familial pour entamer des études de commerce. Deux années de classe préparatoire pour espérer décrocher le concours d'entrée à l'EM-Lyon, une école supérieure de commerce réputée qui lui ouvrirait des perspectives d'avenir radieuses.

Issu d'une famille modeste, Anthony avait dû rapidement prendre sa scolarité en main, car ses parents n'avaient aucune idée de ce qui pouvait bien se passer après le bac. BTS, DUT, HEC, master... autant d'acronymes et de dénominations qui n'avaient ni de sens ni de valeur à leurs yeux. Aussi, ils laissèrent très tôt leur fils se débrouiller pour trouver la bonne voie, confortés dans cette idée par le fait qu'il obtenait d'excellents résultats sans leur aide depuis bien longtemps. Il avait par ailleurs un grand sens des responsabilités et était presque autonome financièrement, grâce aux petits boulots qu'il exerçait pendant les vacances.

Cette voiture dont il rêvait et avait besoin pour attaquer ses études était la seule folie qui le tenaillait. Une folie raisonnable somme toute, essayait-il de se convaincre, car le prix était tout à fait abordable. Mais il avait des incertitudes sur les coûts d'entretien.

– C'est où ?

Son voisin le tira de sa rêverie. Il avait accepté de le conduire jusqu'au village en sortant du travail, afin qu'il pût récupérer la voiture. Il était plus de vingt heures, le soleil était déjà masqué par des nuages lourds annonciateurs d'orage pour la nuit.

– Juste là, pardon.

– Là ? Mais il n'y a rien, là !

– Tu vois la boîte aux lettres ?

– Quoi, ce machin en ferraille ?

– Oui, c'est là !

– Tu es sûr que tu ne veux pas que je t'attende ? En cas de problème...

– Non, c'est bon, je t'assure.

La voiture s'immobilisa sur le bas-côté de la rue de la fontaine, Anthony en sortit et remercia le conducteur puis claqua la porte. Il fit un signe en direction du véhicule qui s'éloignait, puis emprunta non sans excitation le chemin d'accès à la maison provençale qui abritait sa future acquisition.

L'atmosphère électrique et la lumière particulière du soir ajoutaient une tension supplémentaire à ce moment qu'il atten-

dait depuis plusieurs semaines. La touffeur de la journée était restée cachée sous les arbustes et semblait émaner du sol par bouffées tièdes sur le visage moite d'Anthony. Il s'épongea le front avec sa manche ; la maison lui apparut, encore miraculeusement éclairée d'un dernier rayon de soleil lorsque tout le reste du village était déjà à l'ombre de nuages menaçants.

Il jeta immédiatement un œil à la bâche grise sous l'appentis pour s'assurer que « sa » 205 était toujours bien là. Elle n'avait pas bougé et il en reconnaissait déjà la silhouette.

Le soleil s'effaça alors qu'il pénétrait dans la propriété ; une douce musique se fit entendre, du piano toujours, et il crut même reconnaître la mélodie de l'autre fois. « Il n'a sans doute qu'un seul CD », se moqua-t-il intérieurement, mais au-delà de la méchanceté gratuite de la remarque, c'était une manière de tromper l'angoisse qui lui tordait le ventre. Une bourrasque de vent leva un nuage de poussière qui l'obligea à fermer les yeux. Trop tard : un grain de sable microscopique s'était logé sous sa paupière, il se frotta de la paume pendant quelques secondes.

La musique avait cessé. En levant les yeux, il crut apercevoir une ombre derrière la fenêtre, à l'intérieur, mais elle disparut aussitôt. Le soleil dansant entre deux cumulonimbus, la luminosité avait encore changé : cette fois, le village en contrebas était ensoleillé tandis que la maison était plongée dans une pénombre crépusculaire.

Une silhouette difforme s'approcha de lui. Blanche et masquée, elle lui tendit une main gantée. Il sursauta en reculant d'un pas.

– Bonjour.

Il reconnut la voix de l'homme barbu qui retirait son masque. Il était accoutré d'une tenue de cosmonaute blanche et de gants

épais. Il tenait un objet cylindrique qui exhalait une fumée inquiétante.

– Bonjour, je... je ne vous avais pas vu arriver, finit-il par déclarer en tendant sa main à son tour.

– Je m'occupais de mes abeilles, répondit l'homme en dirigeant son regard vers le jardin où l'on pouvait apercevoir des ruches.

Il posa son *enfumoir* et son masque sur un muret et retira lentement ses gants.

– Vous avez pris votre décision ?

– Ma décision était déjà prise, il ne me manquait que l'argent. Et cette fois, je l'ai.

– Très bien. Nous allons nous installer à l'intérieur, si vous voulez, pour remplir la paperasse.

– Je vous suis.

Ils montèrent jusqu'à la terrasse et entrèrent dans la maison. Une bibliothèque gigantesque faisait face à la porte d'entrée, remplissant un mur entier de plusieurs mètres, jusqu'au plafond. Des ouvrages de tous formats s'y entassaient dans un désordre à peine contenu par les cloisons séparatrices du meuble. Une deuxième rangée de livres semblait avoir été commencée au sol, devant la bibliothèque.

– Ne faites pas attention au désordre, s'excusa l'homme.

– Vous lisez beaucoup ?

– Jamais assez.

Intrigué par la bibliothèque, Anthony n'avait pas vu le piano à queue blanc qui occupait pourtant l'essentiel de la pièce, au point qu'on pouvait se demander si la maison n'avait pas été construite autour de l'instrument. Il se rendit compte que ce n'était pas un CD qu'il avait entendu tout à l'heure, mais bien un piano véritable, et il comprit que la silhouette qu'il avait vue par la fenêtre en était la musicienne. Il avait imaginé à tort que l'homme vivait seul, sa curiosité le poussa à demander :

- C'est vous qui jouez du piano ?
- Non, c'est ma fille.
- Quel âge ? Elle joue rudement bien !
- Merci... Quatorze ans. Quinze ? Non quatorze.

L'homme invita Anthony à s'asseoir et sortit quelques feuilles d'un tiroir, y inscrivit la date du jour et apposa sa signature. Anthony fit de même après avoir lu rapidement le certificat de cession, le certificat de non-gage et la carte grise. Derrière une porte entrouverte, il sentit un regard curieux observer la scène. Lorsqu'il leva la tête, la porte se referma presque imperceptiblement. Il sourit.

Dans son portefeuille, il prit les billets de banque et les posa sur la table.

- Tout y est, vous pouvez recompter.
- Inutile, je vous fais confiance.
- Merci.

Pressé de prendre possession du véhicule, Anthony se leva, mais l'homme resta assis.

- Voulez-vous boire un verre ?
- Merci, non, je vais conduire...
- Je ne vous proposais pas d'alcool.

Anthony essaya de déchiffrer le regard de cet homme, à la fois triste et incroyablement... humain. C'était le seul qualificatif qui lui semblait correspondre. Ce marginal qui vivait reclus à l'écart du village n'avait peut-être pas souvent l'occasion de partager un moment convivial. Par ailleurs il venait, sans le savoir, de réaliser son rêve de gosse, ce qui méritait un minimum de gratitude.

- Ok, pour un verre sans alcool, dit-il en se rasseyant.
- Qu'est-ce que je vous sers ?
- Un coca, si vous avez ?
- Ah, je n'en ai pas.
- Alors dites-moi ce que vous avez ?
- Jus de pomme, de pêche, de poire, d'abricot, ...
- Abricot. Je veux bien.

L'homme se leva et ouvrit un placard dans lequel se trouvaient de nombreuses bouteilles remplies de liquides de toutes les couleurs. Aucune d'elles n'avait d'étiquette. Il prit une bouteille orange, et deux grands verres dans un autre placard et posa le tout sur la table.

Anthony remarqua que la porte s'entrouvrait à nouveau et qu'un œil indiscret l'observait de loin.

– Après une journée de travail, vous devez avoir soif, demanda l'homme.

– Un peu, c'est vrai, admit Anthony.

L'homme déversa le liquide orange épais dans les verres et s'empara de l'un d'eux, le levant.

– À votre santé et à votre nouvelle voiture, alors ?

– À la vôtre, répondit Anthony en levant son verre. Et votre fille ? Elle ne se joint pas à nous ? ajouta-t-il en regardant vers la porte qui se referma d'un coup sec.

– Marion ? demanda l'homme à haute voix. Veux-tu boire un verre avec nous ?

– Elle est timide, non ?

– C'est de son âge. Mais je la connais, elle ne résistera pas au jus d'abricot, vous avez visé juste ! Marion ! S'il te plaît, viens !

– C'est vrai qu'il est rudement bon, dit-il par politesse après avoir juste trempé ses lèvres et avalé une seule gorgée. Vous l'achetez où ?

– « Rudement » bon, hein ?

– J'en mets en rayon tous les jours en ce moment, je n'ai jamais vu de telles bouteilles. Vous trouvez ça où ?

La porte s'ouvrit et une adolescente en chemise de nuit entra dans la pièce, un peu honteuse.

– Bonsoir, dit-elle en regardant ses pieds chaussés de mules.

– Bonsoir... Marion, c'est ça ?

– Je te présente Anthony, c'est le jeune homme qui achète la voiture, tu sais ?

– J'ai vu, papa, répondit-elle un brin agacée en cherchant un troisième verre dans le placard.

– Et qu'allez-vous donc faire avec cette voiture ? demanda l'homme.

– Je commence une prépa à la rentrée. Enfin, une école préparatoire.

– Je sais ce qu'est une prépa, répondit-il en souriant.

– J'aimerais rentrer à l'EM-Lyon, faire des études de commerce.

– Pour devenir ?

– Je ne sais pas encore exactement. J'attends de voir vers quoi mes études m'orientent naturellement.

– Et si elles t'orientent vers quelque chose que tu n'aimes pas ?

La question embarrassante et le tutoiement soudain déstabilisèrent Anthony qui se contenta de hausser les sourcils en buvant une nouvelle gorgée du jus de fruit, en le trouvant cette fois sincèrement excellent. En fait, il n'avait jamais rien bu de tel. C'était comme s'il croquait le fruit tout juste cueilli de l'abricotier. Il comprit alors pourquoi l'adolescente avait consenti à sortir de sa cachette en chemise de nuit devant un inconnu pour céder à cette tentation.

– Par contre, ça doit être plein de sucre, cette boisson, non ?

– Pas plus que dans les fruits eux-mêmes.

– Comment en êtes-vous certain ? Il n'y a pas même pas l'étiquette avec la composition.

– Je sais ce que j'ai mis dedans.

– C'est vous qui le faites ? demanda Anthony, incrédule.

– Vous voyez les arbres là-bas ? fit l'homme en montrant un bosquet par la fenêtre.

– Oui, mentit Anthony, car il faisait maintenant beaucoup trop sombre pour distinguer des arbres à plusieurs dizaines de mètres.

– Les fruits viennent de là-bas.

Anthony se demanda soudain d'où venaient les hectolitres de liquide qu'il entassait, dans des bouteilles en plastique teintées, sur les rayons du centre Leclerc où il travaillait. Et comment on fabriquait le coca-cola, au fait ?

Il croisa le regard de Marion qui semblait le dévisager. Elle avait les yeux de son père, indéfinissables, mystérieux. Ils traduisaient une humilité naturelle en même temps qu'une intelligence hors norme.

Il termina son verre et se rappela soudain la voiture de rêve qui l'attendait sous l'appentis. Il se leva et remercia ses hôtes en prenant tous les documents. La jeune fille le surprit alors qu'il se dirigeait vers la terrasse en lui lançant :

– Ne roulez pas trop vite !

Il ne répondit pas, se contentant de sourire à la remarque décalée de l'adolescente.

Il monta dans la voiture après l'avoir débarrassée de sa bâche, inséra la clef et démarra dans un frisson d'accomplissement.

Anthony poursuivait ses études à Lyon, pendant les cinq années qui suivirent. Logé dans une triste chambre d'étudiant appartenant à une résidence universitaire gigantesque, il découvrit pendant cette période les difficultés scolaires et la solitude.

Jusqu'alors, l'école ne lui avait jamais posé de problème et, fournissant un minimum de travail, il caracolait en haut des classements et réussissait ses examens. La classe préparatoire était d'un autre niveau. Il était entouré d'étudiants qui, comme lui, étaient plutôt doués, mais souvent issus de classes sociales supérieures, ce qui leur donnait un avantage culturel indéniable. Les cours eux-mêmes étaient particulièrement difficiles, dans toutes les matières, et demandaient un travail personnel important de recherche sur internet ou à la bibliothèque universitaire, et de lecture.

Lorsqu'il rentrait le soir dans les neuf mètres carrés qui lui tenaient lieu de logement, il devait surmonter sa déprime naissante pour travailler son anglais insuffisant ou ses cours d'économie compliqués. Personne pour échanger quelques mots, avoir un contact humain extra-scolaire. Il en venait à regretter

la sempiternelle question de sa mère sur son repas du midi, qui l'agaçait pourtant.

Il ne participait pas aux soirées étudiantes organisées par ses semblables, faute de temps pour assimiler ses nouvelles connaissances dans des conditions correctes. Par ailleurs, il rentrait chaque week-end chez ses parents, au volant de sa vieille voiture pourtant neuve, et c'était chaque fois une source de plaisir ineffable.

Il pouvait compter néanmoins sur quelques amis de sa promotion, avec lesquels il avait pu faire connaissance à l'occasion d'un travail de groupe, ou d'un projet commun. Il ne les rencontrait toutefois qu'en classe, ou occasionnellement au restaurant universitaire et dans les couloirs de la résidence. Comme lui, ces personnes sortaient peu et dépensaient l'essentiel de leur énergie à travailler leurs cours.

Parmi cette poignée de « proches », une seule fille, Audrey, cheveux noirs, coupe au carré, et des seins qui rebondissaient sous son col roulé noir quand elle descendait les escaliers de l'amphi. Une fille avenante, bien qu'un peu sophistiquée, son père dirigeant à l'époque une agence de communication mondialement connue basée à Paris. Mais elle avait passé la moitié de son enfance à New York, où son père avait fait ses débuts, chez Apple.

Le courant passait entre elle et Anthony, ils s'entendaient plutôt bien, mais Audrey s'entendait avec tout le monde. Elle avait cette capacité à attirer les regards et la sympathie sans effort, un charisme sans doute lié au fait qu'elle avait appris à aimer son corps et ce qu'elle était. Elle prétendait que c'était le fruit de ses cours de danse. C'était surtout sa maturité qui lui donnait cette aisance naturelle dans un groupe d'étudiants encore malhabiles et désespérément « scolaires ».

Anthony n'a jamais rien tenté, concrètement, pour s'approcher d'elle. Comme tout le monde, il appréciait sa compagnie et la recherchait même, mais cela s'arrêtait là. Leurs emplois du temps respectifs compliquaient les choses, par ailleurs, car elle continuait la danse, trois soirs par semaine, et lui n'était pas sur le campus le week-end où elle avait plus de disponibilité. Il avait glané ses informations plus ou moins consciemment au fil des mois, lors d'un repas au RU¹ ou d'une séance de préparation à un oral commun, dans une salle d'étude quelconque.

Audrey fut donc un fantasme pendant toute la classe préparatoire. Anthony y pensait régulièrement, la désirait parfois, quand, les joues creusées, écoutant un cour magistral, elle suçotait le capuchon de son stylo d'un air ingénu.

Avant de s'endormir, après la séance de torture qu'il s'infligeait en repassant les leçons de la journée, il imaginait des situations romanesques abracadabrantes qui lui permettraient de l'aborder et de la séduire. Des rêves d'une puérité qui l'agaçait quand il reprenait conscience, au réveil, de sa misérable lâcheté.

Ils réussirent tous les deux le concours d'entrée à l'EM-Lyon, tandis que la plupart de ses autres camarades de prépa échouèrent. Mais dès la première année dans la grande école, le sort les sépara, car elle choisit de suivre sa première année en Grande-Bretagne où son père avait un pied-à-terre et se rendait régulièrement.

Sans cesser de penser à elle, il poursuivit quant à lui sa formation en « marketing et management des services » pendant laquelle il accomplit un voyage d'étude en Chine et découvrit avec intérêt les théories de la communication et de la publicité, le management avec la méthode « POWER », les concepts économiques de Keynes, Adam-Smith, Friedman, l'histoire de l'école de Chicago et du libéralisme.

1 RU : Restaurant Universitaire

Des professeurs particulièrement convaincants lui enseignèrent leur « art », dans plusieurs langues, et en organisant des visites dans les entreprises les plus en pointe du moment : Google, Intel, Publicis, CNN...

Anthony avait changé de monde et de nouveaux espaces s'ouvraient à lui. Grisé par les perspectives de fortune qui étaient à sa portée, il essaya malgré tout de conserver un pied sur terre, et de ne pas oublier d'où il venait. Ses parents se chargeaient d'ailleurs de lui rappeler régulièrement, quand il rentrait à la maison, en lui confiant de temps à autre une corvée triviale comme étendre la lessive ou écosser des petits pois du jardin familial.

Il leur en était reconnaissant, d'ailleurs, car il n'envisageait pas sa vie détachée des réalités du quotidien, même s'il commençait à mesurer la difficulté de l'exercice. S'il se destinait à une carrière internationale de manager, il aurait le plus grand mal à percevoir le monde réel entre deux avions, entre Paris et New York ou Shangāi, entre le personnel de l'hôtel et sa future femme de ménage...

Aussi mettait-il un point d'honneur à garder sa vieille 205 qui affichait, à la fin de ses études, cent cinquante mille kilomètres au compteur, et commençait à donner des signes de fatigue après avoir écumé les autoroutes de la France, entre stages à Paris et visites d'usine à Bordeaux et les incessants allers-retours entre Lyon et son Ardèche natale.

Les plaquettes de frein, puis les amortisseurs, plusieurs jeux de pneus, une portière changée après un accrochage dans Paris dont il n'était pas responsable, ce n'était plus la voiture de collection qu'il avait achetée, mais elle avait encore une bonne tenue et avait passé sans encombre les contrôles techniques tous les deux ans.

Et puis un jour, elle refusa de démarrer. C'était quelques semaines seulement après avoir obtenu son diplôme de fin d'études, comme si sa compagne de route avait senti la fin d'une époque, et tirait sa révérence dans un dernier soupir.

Heureusement, c'était juste la batterie qui avait rendu l'âme, une panne bénigne et vite réparée, qui eût une conséquence technique d'apparence dérisoire, mais qui allait bousculer la vie d'Anthony dans des proportions considérables.

L'autoradio ne marchait plus. Quand il l'allumait, l'afficheur indiquait « *CODE IN* », puis quatre tirets digitaux clignotaient. Il avait essayé, bien sûr, d'entrer des chiffres au hasard, mais au bout de trois essais infructueux, l'appareil se bloquait pour vingt-quatre heures. Il avait alors cherché sur internet une procédure de réinitialisation du code, basée sur le numéro de série de la voiture, mais cela n'avait rien donné. Peut-être que ce n'était pas un auto-radio d'origine monté par le constructeur.

Il restait deux solutions : changer d'autoradio, mais l'idée de jeter celui-ci alors qu'il fonctionnait parfaitement la semaine précédente le dérangeait ; ou bien trouver ce fichu code et pour cela, il devait reprendre contact avec le vendeur, et espérer que celui-ci ait gardé la notice de l'appareil.

Il téléphona d'abord, pour s'assurer que l'homme habitait toujours à la même adresse, et pour lui demander s'il pensait être en possession du document qu'il cherchait. Sa réponse fut immédiate et catégorique, si bien qu'Anthony se demanda s'il pouvait lui faire confiance : la plupart des gens ne conservent pas ce genre de fascicule et d'autant moins quand ils ne possèdent plus le véhicule. Et si par miracle ils le détiennent encore, com-

ment le retrouver au milieu de centaines d'autres documents bien plus utiles au quotidien ?

Néanmoins, il prit rendez-vous avec Jean-Jacques pour le soir-même, et après avoir raccroché, se remémora avec une nostalgie prématurée ce jour où il avait acheté la voiture.

À nouveau, sa vie s'apprêtait à changer de dimension. De l'étudiant autonome, il allait devenir un actif, toucher un salaire régulier, voler de ses propres ailes. Mais après cinq années laborieuses et épuisantes, il s'était offert le luxe d'attendre septembre pour commencer à chercher du travail et souhaitait profiter d'un dernier été de vacances scolaires auprès de ses parents.

Il retrouva bien vite le chemin herbeux et s'y engagea avec bien plus d'assurance qu'il y a cinq ans. La végétation semblait encore avoir gagné du terrain, les arbres avaient grandi, d'autres avaient été plantés, si bien qu'il fallait savoir qu'une maison se trouvait là pour en supposer l'existence derrière la verdure. Anthony faillit écraser une poule rousse en arrivant, elle gambadait en toute liberté devant l'appentis qui abritait maintenant des piles de bois.

Une nouvelle construction de fortune, adossée à l'abri de bois, attira son attention. Personne ne semblant s'inquiéter de sa présence, si ce n'est la poule qui picorait ses baskets, il s'en approcha. C'était un espace d'un mètre carré entouré d'une palissade de bois d'où s'élevait une voix mélodieuse qui couvrait un bruit d'eau qui s'écoule.

L'écoulement et le chant s'arrêtèrent net quand il marcha sur une branche sèche.

– C'est toi papa ?

Il reconnut la voix de l'adolescente, comprit soudain ce qu'elle faisait ici et perdit son sang froid en regardant partout autour de lui. Il resta bouche bée alors qu'elle entrebâillait la porte, dévoilant une partie de sa nudité derrière un brouillard de vapeur d'eau.

Elle referma aussitôt la porte en laissant échapper un cri.

– Qui êtes vous ?! dit-elle d'une voix paniquée.

– Excusez-moi, je suis... C'est Anthony, vous vous souvenez ? La voiture...

– Mais qu'est-ce que vous faites là ?

– Je viens pour l'autoradio, votre père...

– Mon père n'est pas rentré.

Sa voix s'adoucit puis elle poursuivit :

– Si vous voulez bien regarder ailleurs pendant que je sors...

– Je... Oui bien sûr, je retourne dans la voiture, je vous attends là-bas, répondit-il en essayant de la rassurer.

Il regagna son véhicule et alluma machinalement l'autoradio pour se donner une contenance, oubliant qu'il était hors d'usage. Il essaya, sans succès, d'effacer de sa mémoire visuelle le corps luisant de la fille sous cette douche extérieure de fortune. Pour expier sa faute, il se chercha des excuses et en trouva une qu'il jugea particulièrement robuste : « qui peut, au vingt-et-unième siècle, laisser sa fille se doucher à l'extérieur ? ».

La poule rousse grimpa sur son capot et il ne put s'empêcher de craindre que ses griffes ne rayassent la carrosserie. Il fit de grand geste dans l'habitacle, mais la poule n'en tint pas compte

et continua sa progression vers le pare-brise. Il actionna les essuie-glaces pour la surprendre et lui faire peur, mais c'est lui qui sursauta quand il entendit une voix juste à côté de lui par sa fenêtre ouverte.

– Vous craignez que je vous éclabousse ?

Marion avait revêtu un short en jean et un débardeur en coton croché blanc qui s'arrêtait juste au-dessus de son nombril. La mémoire visuelle d'Anthony remplaça immédiatement l'image de tout à l'heure par celle-ci.

– Mais rassurez-vous, je me suis séchée, poursuivit-elle devant le mutisme de son interlocuteur.

– C'est la poule, réussit-il à bredouiller en montrant le gallinacé qui semblait avoir élu domicile sur le capot tiède de la 205.

Il sortit de la voiture en s'excusant et expliqua l'objet de sa venue. Elle s'excusa à son tour :

– Mon père a construit cette douche solaire l'année dernière. En général, il n'y a personne pour me voir en sortir à cette heure-là. Vous savez, notre maison est très retirée du village, on peut se permettre de...

– Ne vous excusez pas, vous êtes chez vous et ma curiosité n'a d'égale que mon impolitesse et mon impatience. J'aurais dû attendre qu'on m'accueillît.

– Laissez tomber les subjonctifs imparfaits et venez plutôt prendre un verre en attendant mon père.

– Où est-il ? Si je dérange, je peux repasser demain... Ou plus tard ?

– Non, non, s'il vous a donné rendez-vous aujourd'hui, il ne va plus tarder. C'est juste qu'il a beaucoup à s'occuper à cette période de l'année.

– Où travaille-t-il ? Si ce n'est pas indiscret.

– Partout. Il a tant à faire.

Anthony n'insista pas et se contenta de cette réponse évasive. Ils accédèrent à la terrasse en bois où les empreintes de pas mouillés de Marion commençaient à disparaître doucement. Il remarqua cependant qu'elle était toujours pieds nus. Elle l'invita à s'asseoir sur un fauteuil en toile écru qui se trouvait là, puis elle disparut dans la maison.

Marion était devenue une femme. Il calcula son âge relativement à la date d'achat de sa voiture, quatorze plus cinq : dix-neuf ans. Mis à part ce regard charismatique, tout son corps avait changé, mais il avait beaucoup de mal à s'extirper du souvenir de cette petite adolescente timide qu'il avait vue cinq ans auparavant.

Elle ressortit avec deux verres et une bouteille orange.

– Abricot ? demanda-t-elle en souriant.

– Vous vous souvenez de ça ? s'étonna Anthony.

– Non, mais c'est mon préféré.

– Je sais...

– Vous vous souvenez de ça ? reprit-elle malicieusement.

Il étouffa un sentiment naissant de vexation. Elle était en train de prendre le dessus dans cette conversation et il ne pouvait s'empêcher... d'apprécier cela.

– Et qu'est-ce qu'il a cet autoradio ? dit-elle pour relancer la conversation.

– Il me faut le code du constructeur pour l'allumer. Depuis que j'ai changé la batterie, il ne fonctionne plus.

– Allons bon ! surjoua-t-elle. Sommes-nous peu de chose en face de ces objets ?

– C'est vrai que c'est agaçant, parfois. Mais ces objets nous simplifient la vie et nous la rendent moins triste, parfois.

– En êtes-vous bien sûr ? lui demanda-t-elle en décochant un de ses regards pénétrants desquels on ne peut sortir indemne.

Déstabilisé, il chercha ses mots et balbutia une affirmative sans conviction. Il ne put à nouveau respirer que lorsque les yeux de la fille se portèrent sur un point derrière lui.

– Ah ! voilà papa, dit-elle en se levant.

Anthony se leva à son tour, surpris de n'avoir rien vu ni entendu, ce qui accentua son malaise. Il se trouvait dans une dimension parallèle où toute sa confiance en lui, difficilement acquise pendant cinq années, était sans effet. Il essuya discrètement sa main moite sur son pantalon avant de la tendre à cet homme qui surgissait toujours de nulle part.

– Bonjour.

– Salut Anthony. Tu vas bien ?

Un sourire, une poignée de main franche, et des yeux bienveillants surprenant d'humanité le ramenèrent sur terre. Il fit un effort pour se souvenir du prénom de son hôte.

– Ça va bien... Jean-Jacques.

– Je suis désolé pour le retard. La saison est terriblement en avance, elle.

– Ce n'est rien. J'ai été parfaitement accueilli par votre fille, dit-il en lançant un sourire espiègle à Marion, qu'il réussit non sans plaisir à faire rosir.

– Tu veux boire quelque chose papa ?

– Volontiers, mais je me contenterai d'eau. Ça désaltère bien mieux, dit-il en prenant une chaise.

Marion s'esquiva un instant et Anthony en profita pour reprendre aplomb.

– Elle a drôlement grandi, dit-il à son père.

– Ne m'en parlez pas ! Je ne sais pas ce que je vais faire sans elle.

– Elle part ?

– Le mois prochain. En pleine saison. Il faut que je trouve quelqu'un pour la remplacer.

– Elle travaille avec vous ?

– On peut dire ça comme ça, oui.

– Je n'ai toujours pas compris quel était votre métier.

– Mon métier ? Ah...

Marion revint avec un verre d'eau et une cruche. Elle s'im-misça dans la conversation qu'elle avait vraisemblablement suivie depuis la cuisine.

– Papa, je croyais qu'on était d'accord !

– Mais... Nous le sommes. Pour autant, cela ne règle pas mon problème immédiat de main d'œuvre.

– Tu trouveras bien quelqu'un.

– Je n'en suis pas si sûr. Tu sais, je n'ai pas grand chose à offrir en échange.

– Si je peux me permettre, je peux peut-être vous aider ? interrompit Anthony.

– Vous avez raison, ce n'est pas le moment de parler de ça, dit Jean-Jacques. Voyons cette histoire de code d'autoradio.

Il commença à se lever, mais sa fille le retint.

– Attends papa, écoutons-le.

– C'est-à-dire... C'est plutôt à moi de vous écouter. Je ne sais pas de quoi vous parlez, mais vous semblez tellement embarrassés et, de mon côté, j'ai un peu de temps libre jusqu'à septembre...

Anthony s'écouta prononcer ces phrases sans être bien sûr qu'il en était l'auteur. Il se sentait à la fois redevable envers cet homme qui lui avait vendu, pour une bouchée de pain, la voiture qui l'avait accompagné pendant ses études, et irrémédiablement, inexplicablement attiré par cette fille qu'il imaginait encore adolescente il y a une heure. Il y voyait aussi une occasion de se débarrasser du souvenir d'Audrey qui le hantait encore régulièrement presque chaque nuit, alors qu'il ne l'avait pas vue depuis trois ans. Marion était en tout point différente. Plus jeune bien sûr, beaucoup moins sophistiquée. Accessible.

– Essentiellement, il s'agit d'aider mon père à récolter ses fruits, dit-elle.

– Essentiellement ?

– J'ai aussi besoin de quelqu'un pour m'aider à faire les marchés.

– Vous vendez vos fruits sur les marchés ?

– Pas exactement...

– Vous avez fait une école de commerce ? demanda Marion de but en blanc.

– Spécialité « marketing et management des services » annonça fièrement Anthony avant de se rendre compte du ton un brin supérieur qu'il avait employé.

– Alors il faut que vous voyiez ça pour parfaire votre connaissance... répondit-elle.

– Sans prétention, je pense que j'ai déjà vu pas mal de choses, y compris à l'étranger où les moyens sont plus... rudimentaires et les sociétés beaucoup moins... évoluées.

Marion s'approcha de lui, lui prit la main et le regarda droit dans les yeux de manière à le désarmer complètement.

– Tu DOIS voir ça.

C'était tout à la fois une injonction, une supplique et un conseil amical. Anthony en fut bouleversé et stupéfait. Il se liquéfia tandis que l'angoisse, la peur, le doute, mais aussi l'envie, le désir, la curiosité et l'ambition déversaient mille substances contradictoires dans son système hormonal.

Constatant son désarroi et conscient de l'emprise de sa fille sur Anthony, Jean-Jacques fit diversion en se levant :

– Voyons si je retrouve ce fichu code d'autoradio.

Marion lâcha la main d'Anthony sans le quitter des yeux. Il crut déceler dans son regard un peu plus qu'un simple intérêt momentané et calculateur. Elle esquissa un sourire auquel il répondit mécaniquement, alors seulement elle le laissa rejoindre son père.

Celui-ci avait ouvert un placard et examinait un classeur qui portait l'inscription « 205 ». En quelques secondes, il mit la main sur le document qui contenait le code de l'autoradio. Il sortit la feuille de sa couverture plastique et la tendit à Anthony.

– Tiens, je n'en ai plus l'utilité, dit-il en souriant.

– Merci. Je vais l'essayer de suite.

Comme un enfant auquel on aurait rendu un jouet confisqué, il courut jusqu'à la voiture et saisit le code à l'aide du clavier à six chiffres qui représentaient les mémoires des stations de radio. Instantanément, la musique se fit entendre dans les haut-parleurs et Anthony exulta dans l'habitacle.

Marion et son père le rejoignirent enfin et il devina qu'ils avaient échangé quelques mots entre eux. Anthony baissa le volume.

– Est-ce qu'on peut se revoir dès demain ? demanda Jean-Jacques d'un air solennel.

– Bien sûr, répondit-il, sautant sur l'occasion inespérée de revoir Marion, sans même savoir à quoi il s'engageait.

– Même heure ? demanda Marion. J'aurai pris ma douche avant, précisa-t-elle.

– Ça ne m'a pas dérangé du tout, répondit-il espièglement.

Ce n'est que quelques minutes plus tard, seul au volant de sa voiture sur le chemin du retour qu'il termina sa phrase :

– Bien au contraire...

Anthony dormit mal cette nuit-là et le souvenir d'Audrey n'y était cette fois pour rien. Dans quelle histoire était-il en train de s'engager ? Il avait prévu de se ressourcer auprès de ses parents et au lieu de ça, s'apprêtait à faire les marchés avec un marginal. Passée l'euphorie de la séduction et les images subliminales du corps de Marion s'effaçant peu à peu, il s'interrogea sur les activités réelles de cet homme. Sa réponse évasive au sujet de ses occupations, l'empressement qu'avaient eu soudain Jean-Jacques et sa fille à le faire participer, commençaient à l'inquiéter.

Une secte ? Était-il possible qu'un jeune homme sortant de l'EM-Lyon, bardé de diplômes, la future élite de la nation, se fasse piéger de la sorte ? Il refusait d'y croire.

Du trafic ? Les marchés étaient des lieux de passage où tout type d'échange restait plus ou moins discret. De la drogue, peut-être, ce qui correspondrait à l'allure « baba-cool » de l'homme et aux coutumes « libérées » de sa fille. Il allait peut-être se mettre au service d'une vieille communauté hippie de l'Ardèche comme il en existait, paraît-il encore, dans l'arrière-pays.

C'est l'esprit embrouillé et sur la défensive qu'il revint, le lendemain à la même heure. Jean-Jacques perçut immédiate-

ment le malaise dans les yeux d'Anthony et sentit le moteur et les pneus chauds de la 205.

– Alors, cet autoradio, il fonctionne ? commença-t-il pour faire diversion.

– Ça marche, répondit Anthony à la limite de l'impolitesse, la mine fermée et sans regarder son interlocuteur.

Jean-Jacques lui fit signe de l'accompagner jusqu'à la terrasse où Marion les attendait.

Elle était vêtue d'une robe blanche à fleurs mauves qui lui arrivait au-dessus des genoux, la peau halée de ses épaules et ses cheveux blonds tombant sur sa poitrine ont aussitôt perturbé l'aplomb surjoué d'Anthony. Il laissa échapper un sourire en lui tendant la main, mais elle s'approcha pour lui faire la bise. Il rangea benoîtement sa main dans sa poche et accepta l'embrasade bien volontiers.

Il se reprit juste après.

– Par rapport à notre discussion d'hier soir, j'ai réfléchi et...

Les deux paires d'yeux se tournèrent vers lui avec leur désarmante innocence empreinte de détermination. Rien, absolument rien dans ces regards ne pouvaient laisser supposer qu'ils pussent appartenir à des manipulateurs ou des malhonnêtes. Il ne finit pas sa phrase.

– Si tu as d'autres projets, ce n'est pas grave, je me débrouillerai autrement, dit Jean-Jacques.

– Ce n'est pas ça, s'excusa Anthony, c'est juste que... En quoi cela consiste ? J'ai peur de ne pas convenir pour le... poste, inventa-t-il.

Ils éclatèrent de rire, prolongeant malgré eux le malaise du jeune homme.

– Tu sais monter à une échelle ? demanda Marion.

– Tu sais pousser une brouette ? Porter une cagette ? ajouta Jean-Jacques.

– Je... Je crois, admit Anthony.

– Alors, tu es qualifié pour le « poste », affirma Jean-Jacques.

Il l'invita à s'asseoir et ils poursuivirent la discussion dans une ambiance plus détendue.

– Mais tu as raison : nous ne t'en avons pas assez dit pour que tu puisses prendre une décision éclairée. Nous avons des référentiels culturels tellement différents, semble-t-il, que nous devons nous efforcer de t'expliquer des choses qui nous paraissent aller de soi. Mais de ton côté, tu ne dois pas hésiter non plus à poser des questions. Peut-être que notre mode de vie t'étonne ? Tu te demandes sans doute dans quel endroit tu t'es retrouvé ?

– Pour être franc... Oui, c'est un peu tout ça qui me... gêne. Vous êtes tous les deux assez... singuliers.

– On te fait pitié ? demanda Marion, blessée.

– Non ! se défendit-il aussitôt. Bien sûr que non. Mais, par exemple, sans vouloir vous vexer, une douche à l'extérieur, je croyais que ça n'existait plus depuis un siècle. Et encore, je ne suis même pas sûr que ça ait déjà existé. Je dis un siècle, mais... Vous faites comment en hiver ?

– En hiver, on utilise notre salle de bain à l'intérieur, dit simplement Jean-Jacques.

– Tu as déjà pris une douche à ciel ouvert ? ajouta Marion.

– Je... Non, je ne savais même pas que ça existait, répondit Anthony.

– Viens avec nous demain faire la cueillette, puis au marché. À la fin de la journée, tu prendras une douche ici. Tu te rendras compte.

– Attends, Marion ! interrompit Jean-Jacques. Tu ne lui laisses pas la possibilité de refuser. Je te propose la chose suivante : on va faire une période d'essai d'un jour...

Il sourit en prononçant ces mots qu'il empruntait au vocabulaire traditionnel du monde du travail. Il poursuivit :

– Demain matin à six heures trente, on décolle d'ici, direction les vergers. On cueille, on va au marché de Lamastre, on fait ce qu'on a à faire et le soir, tu me dis si tu continues ou pas.

– Ça me paraît correct.

– Et tu prends une douche ! insista Marion.

– D'accord, mais je prendrai une serviette, moi, répondit-il en lui faisant un clin d'œil auquel elle réagit par un rougissement soudain des pommettes.

– Est-ce que tu as un vélo ? demanda Jean-Jacques.

– Un vélo ?

– Avec deux roues et des pédales, décrivit Marion pour se moquer de lui et se débarrasser de son fard.

– Je dois avoir ça à la maison, oui.

– Est-ce que tu peux l'amener demain ?

– On va faire une balade en vélo ? Mais je croyais que vous aviez du travail.

– Le vélo fait partie du travail.

– Dans ce cas, oui, j'essaierai de le caser dans le coffre en rabattant les sièges.

– Tu ne peux pas simplement venir à vélo ?

– Ah ben non : j'habite à plus de cinq kilomètres d'ici !

Marion sourit en regardant son père mais celui-ci ne releva pas, il se contenta d'ajouter le plus sérieusement du monde :

– Fais comme tu l'entends.

L'obscurité commençait à gagner la terrasse et Anthony remarqua la chair de poule poindre sur la peau des épaules de Marion. Il l'aurait volontiers réchauffée en la prenant dans ses bras, mais c'était plus que prématuré. Ils discutèrent encore quelques minutes du climat, puis des études qu'avait suivies Anthony ces cinq dernières années, mais compte tenu de l'horaire matinal du rendez-vous du lendemain, il fallait conclure.

Anthony remercia ses hôtes et prit congé après avoir salué Jean-Jacques d'une poignée de main chaleureuse et embrassé Marion en posant les mains sur ses épaules nues et fraîches.

La voiture s'évanouit en silence entre les arbustes.

Le lendemain à six heures trente, Anthony n'était toujours pas parti de chez ses parents. Après avoir rabattu la banquette arrière de la 205, il peinait toujours à faire entrer le guidon du vélo dans le coffre, et finalement se résolut à laisser dépasser la roue arrière, sans pouvoir fermer le hayon.

Dix minutes plus tard, il arrivait chez Jean-Jacques et Marion qui l'attendaient déjà, à cheval sur leur vélo. Ils avaient tous les deux une remorque attelée à leur monture, remplie de cagettes vides.

Il bredouilla quelques excuses et sortit maladroitement le vélo de sa voiture en faisant cogner une pédale sur le pare-choc. Jean-Jacques qui observait la scène lui fit remarquer que sa chaîne était rouillée.

– Oui, je ne l'utilise pas très souvent, avoua Anthony.

Sitôt qu'il fût en selle, ils pédalèrent en direction de la route, puis prirent un chemin de champ tout proche qu'Anthony n'avait pourtant jamais remarqué.

– Vous avez un verger par ici ? demanda Anthony qui n'était pas très à l'aise sur sa selle inconfortable.

– Par là-bas, indiqua Jean-Jacques en montrant une direction perpendiculaire au chemin qu'ils étaient en train d'emprunter.

– Alors pourquoi va-t-on par là ? s'inquiéta Anthony.

– Parce que c'est le seul chemin ! rétorqua Marion.

Anthony se tut, sans comprendre. Il ne réalisait pas la distance qu'ils allaient devoir parcourir. Dans son esprit, il n'était pas raisonnable, ni concevable, d'utiliser une bicyclette à des fins utilitaires pour se rendre à plus de trois kilomètres. Pour une randonnée-loisir, à vrai dire, il avait déjà du mal à l'imaginer. Les fesses en compote au bout de quelques minutes, il peinait à suivre le rythme soutenu imposé par Marion et son père. Eux discutaient tout en pédalant, en commentant l'évolution de la végétation à l'entour. Le chemin se fit plus caillouteux, et les secousses redoublèrent. Les remorques virevoltaient derrière les vélos et Anthony oublia ses fesses tant ses poignets le faisaient maintenant souffrir.

– C'est encore loin ? hurla-t-il alors qu'ils l'avaient distancé dans un faux plat.

– Nous arrivons bientôt à la moitié du trajet, dit Jean-Jacques se voulant rassurant.

Anthony adopta une attitude compatible avec la durée de l'effort. Il géra son souffle et adapta sa vitesse à la distance estimée qui restait à parcourir. Il savait par ailleurs qu'il devait garder un peu d'énergie pour le retour. Il choisit comme point de mire la chute de reins de Marion qui se déhanchait devant lui,

mais la remorque qu'elle tirait l'empêchait de s'approcher suffisamment pour en profiter davantage.

Ils arrivèrent enfin dans un champ mal entretenu où des abricotiers étaient disposés de façon anarchique, entre les herbes folles et des haies sauvages.

Jean-Jacques distribua une cagette à chacun et donna quelques consignes à Anthony, pendant que Marion attaquait déjà la cueillette.

– Ne prends que les fruits mûrs, parfaitement dorés. Cueille-les délicatement, sans arracher la branche, et pose-les avec précaution dans la cagette sans les jeter, en une seule couche. Va sur cet arbre pour commencer, il est plus facile.

Il lui indiqua un abricotier qui semblait avoir des branches plus accessibles. Puis il sortit des grandes herbes une échelle qu'il dressa contre un arbre voisin et commença à cueillir à son tour.

Anthony massa ses jambes et son derrière. La sueur qui avait mouillé sa chemise lui apportait maintenant une désagréable fraîcheur dans le dos, il frissonna.

Dos au soleil pour sécher plus vite, il commença à prendre les fruits que les branches de l'arbre lui offraient, un à un. Il regarda autour de lui et se rendit compte qu'il n'y avait aucune trace de civilisation visible. Pas une route, pas un poteau électrique, pas même une cabane fabriquée par l'homme n'était à portée de vue. Il se rassura en observant la traînée de condensation d'un avion dans le ciel parfaitement bleu.

Alors qu'il lâchait un abricot à quelques centimètres de la cagette, Jean-Jacques lui fit une remarque depuis le haut de son échelle :

– Tu *poses* le fruit, tu ne le *lâches* pas ! S'il te plaît.

Lorsque sa première cagette fut pleine, une dizaine de minutes plus tard, il alla la poser fièrement près des vélos couchés dans l'herbe, mais s'aperçut qu'il y en avait déjà quatre autres, toutes pleines de fruits orange. Il se dépêcha alors de prendre une cagette vide et de trouver un autre abricotier généreux pour reprendre la cueillette.

Le soleil commençait à monter dans le ciel et la chemise d'Anthony était maintenant sèche et sa peau moite. Il observa le paysage autour de lui, tout en cueillant, et s'étonna de la façon dont le verger était entretenu, ou plutôt du fait qu'il semblait ne pas l'être. Des orties gigantesques bordaient le terrain, des broussailles et des ronces poussant ça et là lui donnaient l'allure peu engageante d'un terrain militaire désaffecté. Des insectes bourdonnaient autour des arbres et s'attaquaient aux fruits les plus juteux. L'ex-étudiant en école de commerce ne put s'empêcher de penser que si cet homme tirait ses revenus de l'exploitation de ces arbres, il y avait un manque à gagner certain dû à une absence de rationalisation.

Des abricotiers plantés bien alignés et taillés régulièrement permettraient de gagner de la place, sans doute, pour planter une dizaine d'arbres supplémentaires. L'entretien du verger en faciliterait l'accès pour l'homme et limiterait la concurrence entre les différentes espèces végétales. Sans être agronome, Anthony se dit que ces simples mesures de bon sens amélioreraient sensiblement la récolte.

Cependant, il se garda bien de les proposer à Jean-Jacques en ramenant sa deuxième cagette pleine de fruits. Marion était en train de disposer le chargement dans sa remorque, elle croqua ensuite la moitié d'un abricot tout juste cueilli et observa

son noyau quelques secondes avant de le jeter dans l'herbe. Elle offrit la seconde moitié du fruit à Anthony.

– Tu les as goûtés ?

– Pas encore.

Il accepta la moitié d'abricot et la mit dans sa bouche sèche ; explosion de saveurs sur sa langue et son palais. Le sucre du fruit agit comme une récompense après sa chevauchée méritante et la cueillette au milieu d'insectes hostiles.

– C'est bon, dit-il simplement en lorgnant sur d'autres fruits de sa cagette.

Jean-Jacques lui tendit une bouteille d'eau en verre entourée d'un linge humide. Il posa ses lèvres sur le goulot et se délecta du liquide frais qui coula dans sa gorge. Pendant un bref instant, sa tête tourna. L'effort physique, le soleil, la robe de Marion qui se soulève sous le vent, il sentit ses pieds s'enraciner dans le sol, et entendit les oiseaux presque crier dans ses oreilles.

Il passa la bouteille à Marion, hors du temps, loin de tout. Jean-Jacques le sortit du coma en lui mettant dans les mains le guidon de son vélo.

– La journée n'est pas finie !

Ils remontèrent en selle et empruntèrent un autre chemin qui traversait un bois. Les remorques un peu plus lourdes réduisirent l'écart, et il ne se fit pas distancer, cette fois.

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent dans un village où la place du marché était occupée par les vendeurs. Tous saluèrent Jean-Jacques et sa fille de derrière leurs étals et observèrent l'inconnu qui les accompagnait.

Ils s'arrêtèrent devant un restaurant d'où un homme sortit immédiatement, souriant.

– Alors, vous avez du retard ? dit-il en embrassant Jean-Jacques.

– Nous avons eu un petit contretemps, avoua-t-il en regardant Anthony.

– Ah vous avez trouvé un nouvel ouvrier ? dit le restaurateur en serrant la main du jeune homme.

– Enchanté, répondit-il en serrant le vélo entre ses genoux.

Le cuisinier examina les cagettes et s'extasia devant les jolis fruits dorés, il fit la moue en voyant une des cagettes remplie par Anthony, puis fit son choix.

– Je te prends ces quatre-là, dit-il en les montrant du doigt, notre tarte à l'abricot est un succès. Il y a des gens qui ne viennent que pour ça, cette année. Je pourrais leur faire un plat surgelé avant, je ne suis pas sûr qu'ils s'en rendraient compte !

– Tu exagères toujours. Les gens viennent de l'autre bout du monde pour goûter tes légumes à la tomate caramélisée. Je suis sûr qu'ils n'ont pas besoin de dessert après ça...

– Quand est-ce que tu viens manger à la maison ?

– Pas aujourd'hui, j'ai pas mal de choses à montrer à mon apprenti.

– Viens avec lui ! Je te dois bien ça.

– On viendra, on viendra. C'est promis !

Le restaurateur déchargea les quatre cagettes avec l'aide de Marion et disparut dans sa cuisine où l'on devinait l'agitation

qui précédait le premier service du midi. Il était pourtant seulement dix heures.

Ils revinrent sur la place du marché où un maraîcher les attendait avec impatience. Sur son étal, une poignée d'abricots jaunes et ridés gisaient au fond d'une cagette en plastique grise.

– Enfin te voilà ! Tu me sauves la vie !

– N'exagérons rien, répondit Jean-Jacques en le saluant.

– Mais comment tu fais ? Les miens ont tous été mangés par la sharka². La FREDON³ m'a tout fait arracher !

– Je t'avais dit de ne pas planter de Bergeron⁴.

– Mais c'est ce que veulent les grandes surfaces !

– Justement ! dit Jean-Jacques en souriant.

Il posa les cagettes restantes, sauf une, sur l'étal du maraîcher qui le remercia chaleureusement. Aussitôt, plusieurs clients arrivèrent pour lui acheter des abricots.

– Pourquoi ne les vendez-vous pas vous-même ? demanda Anthony alors qu'ils s'éloignaient du marché.

– Je n'ai rien à vendre, répondit Jean-Jacques.

– Mais ces abricots, ce sont les vôtres ? Vous les avez fait pousser, vous les avez cueillis. Ce verger ne vous appartient pas ?

– Rien ne m'appartient, répondit-il calmement, comme si c'était une évidence.

2 Sharka : virus attaquant les arbres fruitiers

3 FREDON : Institution régionale chargée de lutter contre les nuisibles

4 Bergeron : variété d'abricot

– Dans ce cas, c'est du vol, s'insurgea Anthony, vous m'avez fait faire la maraude ?

– Tout cela appartient à la Terre. C'est à tout le monde. Ces abricots ne portent pas mon nom, ce n'est pas moi qui les ai fait pousser, c'est le soleil, la terre, la pluie...

– Mais ces gens à qui vous fournissez des fruits, ils vous payent bien pour ce service ?

– Non.

– Vous faites tout ça pour rien ?! s'étrangla Anthony en songeant aux efforts physiques que cela représentait.

– Tu n'utilises pas le bon vocabulaire. Tu opposes la rémunération par l'argent à « rien ». Comme s'il n'existait pas d'autres alternatives.

– Quoi ? Du troc ?

– Non.

– Alors quoi ?

– C'est trop tôt pour que tu le comprennes. Tu le comprendras à la fin de ton « stage ». Si bien sûr, tu es disposé à le poursuivre.

Anthony n'appréciait pas quand on le menait en bateau de la sorte. Cette façon de faire durer le suspense, de ne dévoiler ses intentions et ses projets qu'au compte-gouttes l'agaçait. Mais en même temps, quelque chose, et quelqu'un, le poussaient à aller plus loin. Marion semblait suspendue à ses lèvres, et l'attitude de son père paraissait l'avoir énervée, elle aussi. Volontairement ou non, elle remonta la pédale avec son pied et dévoila ainsi le haut de ses cuisses, tout en fixant le jeune homme du regard.

Il inspira profondément, et finit par répondre :

– Bien sûr que je continue le « stage », j'en ai besoin pour valider mon année, inventa-t-il comme pour se dégager de la responsabilité de ce choix qui n'avait rien de rationnel.

Les trois bicyclettes traversèrent le village et s'arrêtèrent au pied d'une fontaine pour remplir les bouteilles d'eau.

– C'est de l'eau potable ? s'inquiéta Anthony.

– Meilleure que de l'eau minérale, répondit Jean-Jacques.

Marion prit la dernière cagette d'abricots et la déposa derrière la fontaine, par terre. Comme cela semblait être une habitude, Anthony ne posa pas de question, mais fût intrigué.

Lorsqu'ils quittèrent le village, il se retourna et vit des enfants sortir des maisons les plus délabrées et courir vers la fontaine pour remplir le creux de leur maillot de corps d'autant de fruits qu'ils le pouvaient, puis rentrer aussitôt à la maison, où leurs mères les attendaient sans doute, la pâte brisée déjà étalée au fond des tôles.

Après avoir pédalé sans relâche pendant plusieurs kilomètres, ils arrivèrent en haut d'une colline d'où la vue sur la vallée était splendide. Anthony reconnut au loin la ville d'Aubenas et le centre Leclerc dans lequel il avait travaillé pour pouvoir acheter sa voiture. Bien que fourbu par des heures d'effort, il s'étonna en constatant le chemin parcouru. En permettant de couper à travers les champs et les bois, le vélo offrait une toute autre perception de la géographie locale. Tout paraissait à la fois inaccessible et voisin, c'était simplement un changement de rapport au temps. En moins d'une heure, sans doute, il pourrait rejoindre la ville qui paraissait si lointaine. Pourtant, à cheval sur son vélo au milieu de la nature, il avait le sentiment d'être définitivement perdu, abandonné de la civilisation.

Ils pénétrèrent dans un verger aussi luxuriant que celui du matin. Des pêcheurs s'y entremêlaient aux ronces et aux orties, si bien qu'on distinguait à peine les fruits qui semblaient difficilement trouver leur place au milieu des branchages.

Jean-Jacques sortit une faux de nulle part, sans doute cachée dans les herbes hautes comme l'échelle des abricotiers, et entreprit la coupe méthodique des orties les plus hautes. Anthony es-

saya de s'intéresser à l'activité pendant que Marion s'affairait inexplicablement autour des remorques à vélo.

– Vous ne vous faites jamais voler de matériel ?

Jean-Jacques interrompit son labeur et s'essuya le front avant de répondre :

– Tu as peur qu'on fauche ma faux ? demanda-t-il en souriant.

– La faux, l'échelle... j'imagine que vous avez d'autres outils qui restent dans vos parcelles pour éviter d'avoir à les transporter à vélo, continua Anthony sans relever le jeu de mots.

– Si quelqu'un utilise mon échelle, pourquoi lui en voudrais-je ? Il emprunte aussi les mêmes chemins et respire le même air que moi, cela ne m'empêche en rien de vivre à côté de lui.

– Vous répondez toujours par des pirouettes, mais vous éludez le problème. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas retrouvé votre faux aujourd'hui, ou si elle avait été cassée par un maïlotru ?

– Je n'aurais sans doute pas pu couper ces orties.

– Et ? Cela n'aurait-il pas eu de conséquences sur vos cultures ?

– Franchement ? Non.

– Alors pourquoi produire cet effort ? S'il est inutile ?

– Je n'ai pas dit que c'était inutile, j'ai dit que cela n'aurait pas eu de conséquences directes sur ces pêchers.

– Il ne faut pas être ingénieur agronome pour se rendre compte que ces mauvaises herbes étouffent vos arbres. C'est bien pour ça que vous les fauchez, non ? D'ailleurs, je m'étonne

que vous n'avez pas fait la même chose auprès des abricotiers ce matin.

– Des « mauvaises herbes » ? Quel drôle de vocabulaire ! Il y en aurait de « bonnes » aussi ?

– Encore une pirouette ! Mais si vous souhaitez un peu d'aide de ma part, il faudra bien que vous m'expliquiez le but de tout ça...

Marion interrompit la discussion en tendant des gants à Anthony.

– Enfile-ça et aide-moi au lieu d'essayer d'avoir le dernier mot avec mon père.

– T'aider ? Mais à quoi...

Il ne finit pas sa phrase, observant Marion qui commençait à ramasser les orties pour les entasser dans la remorque de son vélo. Il ne comprenait pas et fit part de son étonnement en tentant de trouver une explication tout en prenant du bout des doigts quelques tiges urticantes.

– Vous évacuez les déchets d'orties ?

– Il n'y a pas de déchet dans la nature. Tout est utile dit Jean-Jacques en reprenant le fauchage.

– Cela va nous servir à fabriquer du purin, compléta Marion.

– Du purin d'orties ? Mais à quoi ça sert ?

– C'est un excellent engrais et aussi un répulsif contre les parasites. Ces orties ne sont pas là par hasard, elles ont un rôle à jouer, comme tout le reste. Comme mon échelle et ma faux sont bien plus utiles sur le terrain que dans mon garage, sous clé.

– Si ces orties ont un rôle à jouer ici, en les prélevant à la nature pour les ramener chez vous, vous perturbez l'écosystème, c'est « mal » rétorqua Anthony sur un ton à peine moqueur.

Jean-Jacques cessa de faucher et chercha le regard de Marion. Celle-ci sourit en disant :

– Là, il marque un point, papa, tu t'es fait prendre à ton propre piège !

– Ça fait partie de mon empreinte écologique, admit-il et il reprit son travail.

Ils terminèrent le fauchage et le ramassage des orties puis enfourchèrent à nouveau les vélos pour redescendre dans la vallée. Alors qu'Anthony essayait de changer de vitesse, le câble de son dérailleur céda, bloquant la chaîne sur le plus petit pignon. Il s'arrêta pour constater les dégâts qui n'empêchaient pas le vélo de rouler, certes, mais n'étaient pas réparables sur place et allaient rendre la fin du trajet encore plus difficile. Ses muscles ne répondaient plus, le soleil brûlait sa peau et il ne supportait plus le contact de la selle. Il demanda combien de kilomètres les séparaient de la maison, et apprenant qu'il en restait une dizaine, décida tel un enfant capricieux que ce n'était plus possible.

Marion et son père observèrent sa colère, mi-amusés, mi-compassionnés, et tentèrent de le raisonner. Après tout, il ne restait plus que des légères pentes, pendant une grosse demie-heure de trajet, tout au plus, et plusieurs descentes où il suffisait de se laisser aller en roue libre.

Après plusieurs minutes de repos où il refusa de remonter sur son vélo, blessé dans son amour-propre, Anthony ne savait

plus comment mettre fin au psychodrame sans perdre la face. Aussi, quand Marion lui proposa d'échanger son vélo avec le sien, qui disposait encore de toutes ses vitesses en ordre de marche, il sauta sur l'occasion, oubliant qu'il acceptait aussi la remorque chargée d'orties attelée à sa monture.

Anthony monta sur le vélo de la fille et s'aperçut dès les premiers mètres du poids considérable de son chargement, mais, résigné, il serra les dents en se demandant comment cette fille avait pu tirer cette remorque depuis le matin sans effort apparent.

Marion, elle, ne parut pas se formaliser de la bicyclette au rapport imposé. Elle profita même du dernier kilomètre pour prendre un peu d'avance en annonçant :

– Je vous attends à la maison !

Elle disparut rapidement au détour d'un virage et Anthony perdit le peu d'énergie et de dignité qu'il lui restait en s'arrêtant pour vomir au bord de la route, juste avant d'entrer dans le village.

Il poussait le guidon de son attelage quand il arriva à la maison. Marion lui demanda s'il avait déraillé ou crevé, mais Jean-Jacques répondit à sa place.

– Il est juste à bout de forces. Je crois qu'on ne s'est pas rendus compte...

Marion lui tendit un verre d'eau fraîche et s'occupa de garer le vélo et sa remorque sous l'appentis. Quand il eut repris des couleurs humaines, elle s'approcha de lui.

– Que dirais-tu d'une bonne douche avant de passer à table ?

Il était plus de midi, Anthony avait le ventre vide, la chemise trempée de sueur. Sa tête bourdonnait sous le soleil plombant, il était sans doute au bord de l'évanouissement. Il se contenta d'acquiescer. Elle le conduisit alors jusqu'à la fameuse douche extérieure, et lui dit :

– Je t'ai préparé une serviette ici, et tu trouveras tout ce qu'il faut à l'intérieur. Reste le temps qu'il faudra pour te refaire une santé. Et sache que... Je suis désolée.

– De quoi ? bredouilla Anthony qui se demandait comment ses jambes parvenaient encore à supporter son corps.

– De la façon dont s'est déroulée cette première journée.

Elle s'éclipsa, le laissant seul face au cabanon qui tenait lieu de douche. Il pénétra entre les planches de bois et referma derrière lui. Il flottait en ce lieu une odeur familière, rassurante qu'il ne reconnut pas immédiatement. Puis l'évidence lui sauta aux narines : c'était celle de la peau de Marion. Il se dévêtit aussi rapidement que ses courbatures le lui permettaient et posa un pied sur les caillebotis tièdes qui tapissaient le sol. Le contact était agréable, la sculpture des dalles de bois massaient délicatement sa voûte plantaire. Il repéra la serviette que Marion avait jetée par dessus l'une des cloisons et un étrange savon biscornu posé sur une étagère de fortune. Il le sentit de plus près, et cette inspiration le réveilla de sa torpeur. Il tourna le robinet en regardant le pommeau de douche et le ciel bleu en guise de plafond. Les premières gouttes un peu fraîches furent suivies d'autres bien plus chaudes, et le contact de l'eau comme un voile fin sur sa peau régénéra rapidement le jeune homme. Il ferma les yeux et entendit les oiseaux tout proches. Un courant d'air léger portant un parfum fleuri lui chatouilla les jambes. Il sourit.

Des images de sa matinée lui revinrent. La douleur laissa place au plaisir. Ses poumons éprouvés par l'effort respiraient à nouveau, mieux qu'avant, se surprit-il à penser. Il songea au goût de cette moitié d'abricot tendue par Marion, et à cette sensation unique, nouvelle pour lui, de prendre corps avec la Terre, de l'habiter enfin vraiment.

Il perçut un courant d'air un peu plus marqué, la porte en bois s'entrouvrit et un bras l'enlaça, puis il sentit la poitrine brûlante et nue de Marion s'écraser dans son dos, elle embrassa sa nuque sous le filet d'eau, puis caressa son torse de ses mains savonneuses. Il n'y avait plus qu'un corps, soudain. Toute la vie d'Anthony se résumait à cet instant précis.

Il rouvrit les yeux, il était seul. Abasourdi par ce qu'il venait d'imaginer, il laissa couler l'eau encore longtemps, peut-être cinq minutes, ou dix ? Il attrapa la serviette épaisse et douce pour se sécher et réalisa qu'il n'avait pas d'autres vêtements que ceux qu'il portait en arrivant.

Il parvint à enfiler son pantalon poisseux, mais laissa de côté sa chemise encore mouillée et malodorante. Il sortit de la douche torse nu, et chercha en vain dans sa voiture un tee-shirt oublié. Marion arriva dans son dos.

– Alors, ça va mieux ? demanda-t-elle gentiment, presque inquiète.

Il se retourna et remarqua sa gêne à le voir ainsi. Il plaça maladroitement ses bras sur sa poitrine, comme un bouclier, en lui répondant :

– Excuse-moi, est-ce que vous auriez un tee-shirt à me prêter ? Ma chemise s'est transformée en éponge ce matin.

– Bien sur, je vais te chercher ça dans les affaires de mon père. Alors, la douche ?

– C'était... C'était incroyable.

– Ah, ça te l'a fait aussi ?

– Je pensais que c'était des hallucinations due à mon insolation.

– Non... Ça me le fait à chaque fois ! Tu comprends maintenant pourquoi on tient à ce qui peut paraître comme une « régression sanitaire » ?

– Je crois que oui...

Elle sourit, se retourna et sautilla jusqu'à la maison pour aller chercher un vêtement propre et sec.

Il sourit à son tour, et observa ses cheveux fouetter son dos à chaque soubresaut. Il ajouta pour lui-même, à voix basse :

– Je crois que j'ai compris pas mal de choses aujourd'hui, et j'ai soif d'en apprendre davantage avec toi...

Ils arrivèrent sur la terrasse et Anthony remarqua qu'elle était tenue à l'ombre par de grands arbres qu'il ne savait pas identifier. La chaleur étouffante de l'extérieur paraissait ici une douceur tiède balayée par une brise agréable. Son ventre émit des bruits caractéristiques, il avait une faim de loup, excitée par une odeur de thym et d'huile d'olive qui venait de la cuisine.

Il portait un tee-shirt uniformément blanc, sans marque apparente, que Jean-Jacques lui avait prêté. Marion avait passé un tablier pour cuisiner tandis que son père n'avait pas pris la peine de se changer. Les deux hommes s'assirent et Marion arriva peu après, une sauteuse fumante en main. Elle la posa au centre de la table sur un dessous de plat en osier, puis retira le couvercle. Divers légumes dorés crépitaient encore dans la poêle et hypnotisèrent Anthony qui ne pouvait plus attendre. Oubliant toute forme de politesse, il se saisit de la cuillère en bois pour se servir copieusement le premier. Entre deux cuillerées, se rendant compte de son geste, il bredouilla pour s'excuser :

– Excusez-moi, je meurs de faim et cette poêlée est fort appétissante !

– Je t'en prie, ça fait plaisir. Merci, répondit Marion.

Il poussa quelques légumes au bout de sa fourchette avec son couteau et posa le tout sur sa langue avide de saveurs. Il ferma les yeux pour apprécier cette bouchée à sa juste valeur. Il reconnut le goût de la courgette, de la pomme de terre et de la tomate, mélangée sans doute avec de l'échalote, du persil et le tout arrosé d'huile d'olive. Il n'était pas fin gastronome mais, pour une fois, chaque saveur semblait avoir son identité propre et se marier parfaitement avec les autres. Il enfourna aussitôt une autre fourchetée de ce mélange exquis, et surprit le regard de Marion qui l'observait. Il se rendit compte qu'elle attendait un compliment, ou à tout le moins, un avis sur sa recette. Il déglutit rapidement pour la féliciter :

– Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon !

– Tu dis ça parce que tu as très faim, répondit-elle modestement.

– Ça doit être ces boulettes de viande qui donnent ce goût extra aux légumes, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en montrant une boule marron qu'il avait dans son assiette.

Jean-Jacques et Marion éclatèrent de rire. Sans comprendre, Anthony avala quelques bouchées supplémentaires et goûta en particulier cette étrange boulette foncée.

– Ça ressemble à du bœuf haché. C'est ça ?

– Pas tout à fait.

– Du veau ?

– Encore moins !

Il se rinça la bouche avec un verre d'eau, puis coupa un morceau conséquent de cette viande qu'il mangea seul, pour tenter d'en deviner le nom.

– C'est vraiment excellent. Je n'ai jamais mangé de viande aussi fine. Qu'est-ce que ça peut être ? De l'agneau ?

– Des haricots noirs.

– Des quoi ? Non, je parle de cette viande, là !

– Ce n'est pas de la viande, ce sont des haricots noirs avec de la sauce soja et du gluten, cuits à la vapeur et passés dans l'huile d'olive.

Anthony laissa tomber sa fourchette dans l'assiette.

– Quoi, tu es allergique au gluten ? s'inquiéta Marion.

– Pas du tout, c'est juste que les bras m'en tombent.

– Nous ne mangeons pas de viande, en général.

– Pas de viande du tout ?

– Extrêmement peu. Bien sûr, il nous arrive d'en manger à l'occasion, quand ce n'est pas nous qui cuisinons... On n'en fait pas une religion, non plus. Mais dans la mesure du possible, on évite.

– Mais c'est bon, la viande !

– Meilleur que ces boulettes ?

– Je n'ai jamais rien mangé de meilleur que ça, admit-il à nouveau.

– Alors voilà : tu n'as plus besoin de viande. D'autant que c'est plutôt mauvais pour la santé.

– Tu veux dire que ces boulettes sont à la fois meilleure au goût et à la santé ?

– C'est à peu près deux fois moins gras que du bœuf...

Anthony termina son assiette rapidement et utilisa un morceau de pain pour en nettoyer chaque recoin, sous le regard amusé de Jean-Jacques.

– Je crois qu'il va te falloir une bonne sieste après ça.

– Attendez, il y a du dessert ! interrompit Marion.

Elle sortit de table et courut vers la cuisine. Elle reparut aussitôt avec une tarte à l'abricot traversée par des bandes de pâtes épaisses saupoudrées de cristaux de sucre de canne. Elle tenait la pâtisserie à hauteur de poitrine quand elle se pencha pour la poser sur la table. Anthony, qui se tenait en face d'elle, plongea son regard sur les fruits mûrs et bombés...

– Qu'est-ce que c'est beau ! dit-il en pleine confusion mentale.

– Attends au moins de goûter ! répondit Marion avec malice comme si elle avait deviné que le jeune homme ne parlait pas que des abricots.

– Je n'attends que ça !

Jean-Jacques qui somnolait au bout de la table ne perçut pas l'ambiguïté de l'échange. Anthony se demanda s'il était le seul à avoir l'esprit mal tourné. Il se sentait comme ivre alors qu'il

n'avait bu que de l'eau. Était-ce l'effort suivi du réconfort de la douche et du repas qui lui provoquaient des hallucinations et ce sentiment de plénitude ? Son état d'ébriété s'accrut quand il croqua dans la tarte aux abricots.

Comme le fruit qu'il avait goûté le matin, la légère acidité réveilla ses papilles et le sucre les apaisa aussitôt. La pâte croustillante ajoutait la fermeté qui manquait aux fruits seuls pour faire exploser leurs saveurs en bouche. Anthony regretta de ne pouvoir en prendre une deuxième part tant son estomac était rassasié.

Jean-Jacques dormait pour de bon, enfoncé dans sa chaise de jardin, tandis que Marion terminait la minuscule part de tarte qu'elle s'était attribuée. Il la regarda tendrement, avec une certaine forme de reconnaissance.

– Merci pour ce repas... divin, lui chuchota-t-il pour ne pas réveiller son père.

– De rien. C'est moi qui te remercie, continua-t-elle sur le même ton.

– Pourquoi ?

– Pour nous avoir aidés ce matin. On a besoin de toi, Anthony.

– Tu parles ! J'ai surtout été un poids mort pour vous. Je ne sais pas si je vous ai apporté quoi que ce soit aujourd'hui !

– Mon père ne le sait pas encore, mais je dois partir plus tôt que prévu.

– Quoi ? Mais où ? Quand ?

– Le bateau appareille avec quelques jours d'avance pour éviter des problèmes météo. Je l'ai su hier.

– Quel bateau ? Tu pars où ?

– En Terre Adélie.

Quelle espèce de jeune fille pouvait décider de partir au pôle Sud en plein été ? C'est la question qui tarauda Anthony toute l'après-midi, alors qu'il aidait Jean-Jacques à entretenir les arbres autour de la maison.

Marion s'était absentée, il ne savait où, peut-être pour accomplir quelque formalité pour son très prochain voyage. Il ne pouvait aborder le sujet avec son père sans risquer de lui révéler son départ prématuré et se contenta donc de ruminer la chose intérieurement.

La quatrième dimension dans laquelle il était entré depuis la veille n'en finissait plus de s'agrandir et de se complexifier. À mesure qu'il progressait dans l'univers de cette famille étrange, le brouillard s'épaississait et ses repères sociaux s'évanouissaient un à un.

La première question qui lui venait à l'esprit était : « où est la mère ? ». Décédée ou divorcée ? Scientifique expatriée au pôle Sud ? Marion n'en parlait jamais, pas plus que Jean-Jacques. Mais peut-être n'était-il pas encore entré dans ce degré d'intimité. Pourtant, ce qu'il avait partagé avec ces gens était de loin

l'expérience la plus humaine qu'il avait pu connaître dans sa courte vie. La moindre poignée de main, un simple regard, une main tendue semblaient avoir ici une importance considérable. Ces gestes banals prenaient un sens particulier, presque mystique, une authenticité sans comparaison avec ce qu'il avait pu vivre, même dans sa propre famille.

Avec une brouette, il transporta des branchages sur un tas de végétaux en état de décomposition avancée. Il s'étonna que Jean-Jacques n'y ait pas encore mis le feu pour s'en débarrasser définitivement, mais sans doute avait-il une autre idée derrière la tête. Incongrue, inattendue, mais argumentée. Rien de ce que faisait cet homme n'était dû ni au hasard, ni à la paresse. Déterminé dans son ouvrage, il savait parfaitement où il allait. Peut-être se trompait-il parfois, et Anthony en était persuadé après une seule journée d'observation, mais il attribuait ces erreurs au manque de connaissance ou à l'idéologie hippie qui semblait l'habiter.

Après plusieurs heures de travail, Jean-Jacques se redressa et proposa un rafraîchissement au jeune homme qui l'accepta avec plaisir. Tout en sirotant leur verre d'eau fraîche sur la terrasse, ils se mirent à parler :

– Comment est-ce qu'on fait pour demain ? commença Jean-Jacques.

– C'est-à-dire ?

– Ton vélo...

– Oh... Je vais en trouver un autre. Ne vous inquiétez pas.

– Il faudrait réparer celui-là.

– Inutile, c'est un vieux biclou, il a au moins cinq ans, je l'ai acheté quand j'ai eu mon bac !

– Le mien a quinze ans, mais je l'ai entretenu.

– De toute façon, je n'ai pas de quoi, ni le temps de le réparer d'ici demain.

– Viens avec moi, dit Jean-Jacques en se levant, et prends ton vélo.

Il le guida jusqu'à un abri derrière la maison dans lequel se trouvaient leurs montures à deux roues et des outils pour les entretenir et les réparer. Anthony cala la roue avant de son vélo dans un râtelier prévu à cet effet. Jean-Jacques examina le contenu de quelques tiroirs et en sortit un câble de deux mètres, une pince et un marteau. Il retira ce qu'il restait du câble de dérailleur endommagé du vélo d'Anthony et mesura d'un geste précis la longueur nécessaire. Avec la pince coupante, il serra le câble à l'endroit voulu, puis d'un coup sec de marteau sur le bord de la pince, sectionna le câble nettement. Il enfila le nouveau câble dans la gaine et l'ajusta à la poignée et au dérailleur.

La réparation ne prit que quelques minutes pendant lesquelles Anthony resta immobile, tout juste maintenait-il le vélo par la selle lorsque celui-ci bougeait un peu.

– Merci, bafouilla-t-il en commençant à sortir le vélo du râtelier.

– Attends ! Laisse-le encore un peu là.

L'homme examina la bicyclette en se grattant la barbe, puis ouvrit une porte pour s'emparer d'un bocal. Il prit également un tournevis et une clef Allen à six pans dans un autre tiroir. Il resserra les freins, remplaça les patins correctement. Après avoir jauge d'un coup d'œil la taille d'Anthony, il remonta la selle et le guidon de quelques centimètres. Il plongea un index dans le bo-

cal de graisse et badigeonna du doigt la chaîne rouillée en faisant tourner les pédales en arrière.

En prenant un chiffon pour s'essuyer les mains, il dit :

– Voilà, il est comme neuf !

– Merci encore. Je n'avais jamais pris le temps de le faire...

– J'ai vu, oui. Tu peux l'essayer ? Je voudrais vérifier que la hauteur de selle te convient.

Anthony sortit le vélo et l'enfourcha. La selle était effectivement bien plus haute qu'avant, il touchait à peine le sol de la pointe des pieds. Il s'élança dans l'herbe et fit quelques tours de pédales, le vélo était étonnamment silencieux. Il passa quelques vitesses pour vérifier le bon fonctionnement du nouveau câble et fut surpris de l'efficacité du freinage quand il serra les poignées à l'arrivée de Marion.

Elle sourit en voyant son effort pour ne pas tomber devant elle.

– Alors, c'est réparé ?

– Comme tu le vois. Et de ton côté tout va bien ?

– Ça va. J'ai fait ce que j'avais à faire.

– Ton passeport est prêt ? s'inquiéta son père.

– Oui. Heureusement.

– Tu as encore un peu de temps pour te préparer...

– Justement, Papa, je devais te dire...

Anthony fit semblant de ranger son vélo dans le coffre de sa voiture, mais écouta la conversation sans y prendre part.

- Le départ du bateau est avancé. Je pars plus tôt que prévu.
- Plus tôt ? Mais quand ?
- Après-demain.

Jean-Jacques resta silencieux, il regarda autour de lui comme pour évaluer la situation et penser à ce qu'il devait faire en urgence avant son départ. Puis il sourit et écarta les bras en disant :

- Je suis content pour toi.

Marion se blottit entre les bras de son père et Anthony plongea la tête dans son coffre de voiture pour cacher les inexplicables larmes qui lui montaient aux yeux. Le vélo glissa d'un coup et une pédale vint s'écraser sous son menton, il se cogna la tête en se relevant dans le hayon du coffre, et le bruit sourd attira l'attention de Jean-Jacques.

- Ça va ? Tu t'es fait mal ?
- Non, non, ça va, répondit-il en se frottant à la fois le menton et le front.
- Tu t'en vas ? demanda Marion.
- À moins que vous n'ayez encore besoin de moi...
- Non, non, tu dois te reposer. Je peux compter sur toi demain ?
- Je serai là.
- Mais tu ne veux pas laisser ton vélo ici ?
- Non, c'est bon, je le ramène. Il est déjà dans le coffre...
- Attends une seconde, dit Jean-Jacques.

L'homme courut jusqu'à la maison et revint quelques secondes plus tard avec un bocal doré.

– Tu donneras ceci à tes parents.

– Qu'est-ce que... Du miel ? C'est gentil mais il ne...

– J'emprunte leur fils pour son dernier été à la maison. Je crois que je leur dois bien ça.

– C'est du... C'est le vôtre ?

– Bien sûr. Je l'ai extrait la semaine dernière. C'est de l'acacia. Il n'a rien d'extraordinaire, mais bon... C'est du miel.

– Je leur dirai... Merci encore.

Il serra la main de Jean-Jacques, puis embrassa Marion sur les joues. Il eût un petit étourdissement en respirant l'odeur de sa peau. Il tituba jusqu'à la voiture en prenant garde de ne pas faire tomber le pot de miel et s'installa au volant.

Il démarra le moteur, mais sitôt après, la porte s'ouvrit et il sortit de la voiture. Il enleva son tee-shirt et le lança en direction de Marion qui l'attrapa au vol.

– Et merci pour le tee-shirt ! cria-t-il.

Cette fois, c'est Marion qui eût un léger étourdissement.

Il vivait avec elles depuis plusieurs mois. Ils avaient emménagé dans un petit appartement en région parisienne où ils passaient tous les trois de délicieux moments. Audrey et Marion avaient rapidement sympathisé et vouaient toutes les deux à Anthony une admiration sans bornes qui les avait poussées à accepter de vivre à trois sous le même toit. Un soir, Marion entra dans la chambre et les surprit tous les deux enlacés. Anthony bredouilla une excuse, mais le regard infiniment triste de Marion le bouleversa. Il se leva d'un bond, faisant presque tomber Audrey du lit, et chercha à rattraper Marion qui s'enfuyait.

– Marion !

Anthony se réveilla en sueur en prononçant son prénom. Il avait rêvé, encore une fois. Sans chercher la signification freudienne de ce nouvel épisode onirique, il se dirigea vers la salle de bain où il prit un verre d'eau en examinant dans le miroir ses coups de soleil de la veille. Il surprit dans ses yeux une lueur

nouvelle, un air qu'il ne se connaissait pas. Il fixa son reflet jusqu'à ce qu'il lui devienne parfaitement étranger.

– Qui es-tu ? murmura-t-il avant d'entendre du bruit à l'étage inférieur.

Sa mère, sans doute, l'avait entendu crier et s'inquiétait pour lui. Il regagna son lit silencieusement et écouta avec attention les bruits de la maison. Sa mère fit la même chose de son côté et ils finirent tous les deux par se rendormir.

– Et tu vas t'occuper de ses plantations tout l'été ? interrogea sa mère, dès le petit-déjeuner.

– C'est pour leur rendre service, maman.

– Ça nous rendrait bien service aussi, si tu participais un peu à notre jardin à nous, maugréa son père.

– Bah... répondit Anthony, pris de court.

– C'est vrai que tu n'as jamais fait preuve d'une passion débordante pour les travaux des champs, ironisa sa mère.

– C'est juste que...

– C'est pour la fille ?

– Marion ? Mais non, je... D'ailleurs elle s'en va, se défendit-il.

– Ah, Marion ! J'avais compris Manon, moi cette nuit, dit-elle en souriant et en regardant son mari.

– Tu m'as entendu ?

– Les voisins aussi ! Tu as hurlé ! ajouta le père en riant.

– C'était juste un mauvais rêve...

– Il n'avait pas l'air si mauvais que ça !

– Tu as entendu autre chose ? demanda Anthony soudain saisi de panique.

– Non. Mais si c'était un vrai cauchemar, tu ne te serais pas rendormi si vite.

– Comment sais-tu si je me suis rendormi rapidement ?

– Ça fait juste vingt-trois ans que je veille sur tes nuits, je commence à te connaître !

Anthony ne répondit rien, un peu vexé d'être aussi transparent et lisible.

– En tout cas, tu pourras dire à ton employeur que son miel est excellent, déclara son père en levant sa tartine déjà à moitié mangée.

– Je n'y manquerai pas, répondit-il en tournant sa cuillère machinalement dans son bol de cacao.

Quelques minutes plus tard, Anthony enfourchait son vélo en essayant d'ignorer les courbatures qui entravaient ses mouvements.

– Tu ne prends pas la voiture ? lui demanda son père qui l'observait sur le pas de la porte.

– Pas aujourd'hui, répondit-il.

– Elle est en panne ?

– Non. Mais ce n'est pas très loin.

Le père regarda son épouse, incrédule.

– Il est malade ?

- Non, il est amoureux.
- Ouais, c'est bien ce que je dis.

Les premiers tours de pédales furent les plus douloureux, puis, dans la fraîcheur du petit matin, Anthony découvrit la beauté insoupçonnée de son village et de ses alentours lorsque la brume se lève. Il coupa à travers un bois que la route goudronnée contournait et déranga un renard qui traversait juste devant lui. Il s'était levé bien plus tôt pour arriver à l'heure malgré son moyen de locomotion plus lent, mais finalement, il se rendit compte que bien qu'avec une vitesse moyenne au moins quatre fois inférieure à celle de sa voiture, il ne mettait que deux fois plus de temps pour arriver chez Jean-Jacques, en raison du plus faible nombre de kilomètres à parcourir.

C'est donc en avance qu'il emprunta le petit chemin qui menait à la maison provençale, il en profita pour pédaler plus lentement et vérifier qu'il avait une allure encore présentable. Il décolla quelques moustiques qui s'étaient écrasés sur son tee-shirt, et passa une main dans ses cheveux pour les remettre en ordre.

Jean-Jacques était déjà dehors et arrimait les remorques aux vélos. Il s'étonna de voir Anthony arriver en deux-roues et à l'heure, de surcroît.

- Tiens ! Ta voiture est en panne ?
- Mais non !

Il se rendit compte que les gens, même ses proches, ne parvenaient pas à le dissocier de son véhicule. Certes, il avait nourri une passion, à une certaine époque, pour sa 205, et il se déplaçait presque toujours avec elle. Mais n'avait-il donc aucune autre personnalité ? Pouvait-on le réduire à ce « mec qui aime

bien les bagnoles » ? Cette réflexion le plongea momentanément en pleine perplexité. Puis Marion apparut et le rassura :

– J'étais sûre que tu viendrais à vélo, aujourd'hui, dit-elle en lui adressant un sourire sincère.

Jean-Jacques sourit à son tour imperceptiblement derrière sa barbe et se pencha pour vérifier l'accrochage des remorques et la pression des pneus.

– Salut Marion. Déjà prête ? demanda Anthony.

Elle avait noué ses cheveux avec un ruban bleu marine, de la couleur des pois de sa robe blanche et légère, soulevée par la brise. Anthony ne put s'empêcher de l'imaginer pareillement vêtue dans le froid polaire qui l'attendait au bout de son voyage et dut faire un effort pour chasser cette mauvaise pensée.

Comme la veille, ils cueillirent des fruits, sur d'autres arbres, qu'ils distribuèrent dans d'autres endroits, sur d'autres marchés. Anthony observa en silence, toute la journée, les bons gestes et s'abstint de tout commentaire, il serra les dents dans les côtes les plus sévères, et profita pleinement des descentes et de la vue qu'elles offraient sur les cuisses de Marion. Il mangea quelques fruits, délicieux, se désaltéra à l'eau fraîche, fit honneur au repas du midi préparé par cette fille incroyable et le soir tomba alors que la journée ne lui semblait avoir duré que quelques minutes.

– On remet ça demain ? dit Anthony alors qu'il s'apprêtait à partir, à regret, mais il avait encore quelques kilomètres à faire à vélo.

– Non, pas demain. Je te libère, dit Jean-Jacques.

– Quoi ? Mais... Et les fruits ? demanda-t-il, comme s'il s'inquiétait des fruits.

– Les fruits attendront, j'accompagne Marion à Marseille.

– À vélo ?

– Mais non, en car.

– Mais je peux t'amener, moi. Je peux vous amener !

– J'ai déjà pris les tickets, donc c'est inutile. Profites-en plutôt pour passer un peu de temps avec tes parents, et... pour te reposer : quand Marion sera partie, nous aurons pas mal d'efforts à faire en plus !

– Il se débrouille très bien, papa.

– Mais je n'ai pas dit le contraire...

– Enfin, c'est idiot, vous allez mettre combien de temps en car ? Une journée ? C'est ridicule...

– N'insiste pas, Anthony, répondit Marion en plantant son regard pénétrant dans celui du jeune homme.

Il y eut un silence gêné, chacun prenant conscience de ce que signifiait cette conversation.

– Très bien, reprit Anthony en reculant, tentant de maîtriser son émotion. Je vais y aller, alors.

– Tu ne me souhaites pas « bon voyage » ?

– Si, bien sûr.

Il s'approcha pour l'embrasser et la gorge serrée, lui demanda innocemment :

– Tu reviens quand alors ?

– Dans un mois, en gros. Après, ça dépend de la météo...

Anthony chercha quelque chose d'intelligent à ajouter, mais ne trouvant rien de probant, il se contenta de :

– Ne prends pas froid, là-bas.

Elle sourit, surprise par cette attention et frissonna en songeant au climat difficile qu'elle allait endurer dans quelques jours.

– Je t'attends lundi, quand même ? lança Jean-Jacques à Anthony qui chevauchait déjà son vélo.

– Ok pour lundi. Bon week-end.

Il s'enfuit en pédalant plus vite que de raison. Ses muscles endoloris n'avaient alors plus aucune importance, il voulait aller vite, fendre la bise autant qu'il le pouvait pour donner une raison à toutes ses larmes.

Il a plu tout le week-end. Dimanche, Anthony passa de longues heures à regarder les gouttes s'écouler sur la fenêtre de toit de sa chambre, en écoutant des chansons déprimantes. À plusieurs reprises, il s'est demandé s'il n'allait pas simplement abandonner Jean-Jacques, ses abricots et ses principes d'un autre siècle. Il était d'ailleurs certain qu'il le comprendrait très bien et ne lui en voudrait même pas, tant la philosophie de vie de cet homme semblait lui permettre de traverser toutes sortes d'épreuves sans heurts. Mais chaque fois, sa conscience et le souvenir de Marion le torturaient suffisamment pour qu'il rejette cette idée.

Étendu sur son lit, les yeux au plafond, écoutant Mike Oldfield, il essaya de faire le point sur sa situation. Jeune diplômé fraîchement sorti d'une grande école, déjà courtisé par plusieurs multinationales qui chassaient les têtes bien pleines dès la connaissance des résultats des examens, à l'aube d'une carrière qui s'annonçait palpitante, avec un niveau de vie confortable, il avait le *blues*.

L'expérience de ces derniers jours, bien sûr, l'avait déstabilisé. Mais surtout, elle faisait écho à un sentiment qu'il avait déjà

dû étouffer, une fois ou deux, pendant ses études : cette impression de vivre « hors-sol », comme ces tomates cultivées sous serre et indépendantes des saisons, de leur lieu de vie, de la terre. À New York, Paris ou Tokyo, par-delà les cultures, et indépendamment des Hommes, les mêmes recettes s'appliquaient, toujours. Les mêmes chiffres façonnaient les modes de production, la manière de travailler, de vivre.

Étudiant, il ne pouvait pas résister à cette transmission forcée de valeurs qui n'étaient peut-être pas les siennes. Ou peut-être l'étaient-elles ? Après tout, il avait toujours rêvé de belles voitures qui l'isolaient du sol. Des cages de Faraday dans lesquelles il rêvait de se voir enfermé. Il imaginait les voyages qu'il ferait, les avions qu'il prendrait, les hôtels où il déposerait ses valises pour quelques jours, où il partagerait son lit, temporairement, avec une *working girl* de son espèce, sans s'attacher, à rien ni personne, avant de s'envoler pour une autre destination, redresser une autre usine en réduisant les coûts de production, fonder une nouvelle *start-up*.

Était-ce bien ses rêves ou ceux que la société lui avait inculqués à son corps défendant ? Était-ce d'authentiques désirs ou des chimères hollywoodiennes profondément ancrées dans son cerveau en vingt ans de télévision, de publicité et de cinéma ?

Il n'était plus étudiant maintenant, il était adulte et maître de son destin, responsable. Allait-il mettre toute son intelligence au service de valeurs dont il doutait de la sincérité et de la pertinence ? À tort ou à raison, il pensait que Jean-Jacques pouvait l'aider à répondre à cette question, mais la réponse l'effrayait déjà, comme un saut dans le vide, dans l'inconnu d'un nouveau paradigme.

Un réflexe le fit sursauter sur son lit. Il venait de sombrer, une micro-seconde peut-être, dans l'inconscience et la partie consciente de son cerveau s'était manifestée aussitôt. L'impres-

sion de tomber dans un trou bien connue de tous les insomniaques et des angoissés chroniques.

À cela se mêlait le trouble amoureux. Deux filles que tout opposait, presque de façon caricaturale : la brune, riche étudiante, fille à papa, tailleur Chanel, délicate, maquillage impeccable, brillante, inaccessible, lointaine ; la blonde, campagnarde, volontaire, solide, authentique et voisine. Choisir l'une d'elles, c'était épouser un mode de vie. Soirées mondaines dans les capitales, grands restaurants, luxe et spas pour l'une ; cueillettes dans les champs, pique-niques improvisés et douches au grand air pour l'autre.

Choisir, à condition qu'on lui laisse ce choix. Il n'avait pas de nouvelles d'Audrey depuis bien longtemps, son profil Facebook restait désespérément inactif, et Marion naviguait vers les antipodes à l'heure qu'il était. De plus, rien n'indiquait qu'elles fussent intéressées par lui, par ce qu'il était.

Encore un sursaut, les bras qui se tendent sur le couvre-lit pour stabiliser. Ça tangué. Le manque de sommeil.

« Qui suis-je ? » se demanda-t-il à nouveau. Celui qui a réussi à s'extirper de sa classe sociale, à monter d'un niveau ou deux, et sans regret ? Ou celui qui va gâcher ses aptitudes intellectuelles pour ne pas trahir sa famille et ses idéaux puérils ?

La réponse, ce n'était pas Jean-Jacques qui l'avait, c'était lui seul. Mais Jean-Jacques pouvait la révéler. Mieux que lui-même, ou que ses parents, il trouverait, peut-être même sans en avoir conscience, les clés qui lui permettront de décoder son génome, son essence. Comme l'adolescent s'oppose à son père pour construire sa propre personnalité, il devait confronter son modèle à celui de Jean-Jacques pour décider de la suite de son existence.

Il sortit de sa chambre et descendit au rez-de-chaussée. Ses parents étaient dans le salon, ils regardaient l'émission dominicale de Michel Drucker dont il ne connaissait pas le nom. Les yeux fixés sur le téléviseur, ils ne soupçonnèrent pas sa présence et ne sentirent pas son regard emplis de compassion et de reconnaissance. Deux sentiments qu'il n'avait jamais su leur exprimer directement.

Il descendit encore d'un étage et examina du sous-sol le ciel couvert de nuages noirs. La pluie avait redoublé, aussi oublia-t-il l'idée de prendre son vélo. Il monta dans sa voiture en se disant qu'elle n'avait plus le charme d'antan, il frissonna en imaginant s'en acheter une nouvelle avec ses premiers salaires. Il avait quelques idées en tête. Une Audi, peut-être. Un coupé. Mais il n'était pas très à l'aise avec l'image que cela renvoyait.

Il roula doucement, la pluie faisait du bruit sur le pare-brise, la voiture avait tendance à sous-virer sur chaussée mouillée. Il s'engagea lentement sur le chemin qui menait à la maison de Jean-Jacques. Sous la pluie, elle semblait abandonnée du monde, triste. Anthony l'observa quelques secondes, moteur éteint, depuis sa voiture. Jean-Jacques n'était pas encore rentré, sans doute, les cars doivent être rares et l'Ardèche ne possède pas de voies ferrées en exploitation.

Il sortit néanmoins de la voiture et entendit par-dessus les bruits d'écoulement d'eau dans les chéneaux et sur la toiture, une mélodie qui semblait traverser les murs. Il s'approcha, et fut saisi au ventre par la tragédie que paraissait décrire le morceau de piano qu'il entendait. Il pensa immédiatement au regard de Marion dans son récent cauchemar où elle s'enfuyait sans espoir de retour. Il parvint à se glisser sur la terrasse sans faire de bruit, et aperçut Jean-Jacques à travers la porte d'entrée restée ouverte. Les yeux fermés dans un rictus qui témoignait d'une profonde douleur, ses mains allaient et venaient sur le piano

blanc dont les basses faisaient trembler les livres sur les étagères de la bibliothèque. Il l'observa longtemps, jusqu'à ce que le morceau se terminât, laissant s'installer un silence dramatique qui humecta les yeux d'Anthony. Jean-Jacques ouvrit enfin les siens et vit le jeune homme qui masquait son émotion sur le pas de sa porte.

– Entre, je t'en prie, dit-il d'une voix douce et assurée.

– Je ne voudrais pas vous déranger...

– C'est aussi ce que j'ai dit aux oiseaux avant de commencer à jouer.

– Vous jouez divinement bien.

– Non. Je n'ai jamais fait de piano. Marion sait jouer, elle.

– Elle est partie ?

– J'en ai bien peur.

– Elle vous manque ?

– Tu n'as donc pas entendu la polka endiablée que je viens de jouer ? répondit-il en souriant tristement. La musique et les livres sont mes seuls compagnons aujourd'hui, ajouta-t-il en faisant un geste vers l'impressionnante bibliothèque.

– Je suis là aussi.

– C'est vrai. Viens t'asseoir, on sera deux à se morfondre. Elle te manque à toi aussi ?

Anthony fit un pas dans sa direction, mais s'arrêta aussitôt en entendant la deuxième partie de la phrase. La main sur le genou, le regardant par-dessus le piano, Jean-Jacques attendait sa réponse.

– Je... Marion ?

– Pardon, ma question est prématurée, ton attirance pour elle, que même mes arbres ont dû deviner, n'est pas encore officielle et assumée comme telle.

– Mon attirance pour...

– Oublie ce que j'ai dit, quand je suis seul et triste, il m'arrive d'être amer. Donc tu es venu pour me reconforter ?

– Je voulais voir si tout allait bien. Si le car...

– Ce trajet t'a inquiété, pas vrai ? Mais tu sais, des tas de gens ne se déplacent pas en voiture et ne s'en portent pas plus mal.

– Dans ce cas, je vais vous laisser... C'était juste pour m'assurer de...

Anthony fit un pas en arrière, ne comprenant pas le ton employé par Jean-Jacques. Ce dernier se rendit compte de la distance qu'il mettait entre eux, malgré lui sans doute parce qu'il l'avait surpris dans un moment de communion intime avec son instrument. Il se leva et passa un bras dans le dos du jeune homme, et l'invita à s'asseoir en s'excusant encore.

– Allez, assieds-toi. Je vais te faire goûter un truc qui va nous réconcilier tous les deux avec la vie.

– C'est... C'est sans alcool parce que je...

– Je ne bois pas plus d'alcool que toi, rassure-toi.

Anthony s'assit pendant que Jean-Jacques sortait deux verres et une bouteille sans étiquette renfermant un liquide orange foncé, presque marron. Il s'assit à son tour et remplit les deux

verres après avoir retourné la bouteille pour décoller la pulpe du fond.

– À Marion, dit-il en levant son verre.

Anthony ne répondit pas, mais leva son verre à son tour en se forçant à sourire. Jean-Jacques ne le quittait pas des yeux, attendant qu'il plonge ses lèvres dans le liquide coloré.

Le jeune homme but une gorgée et ferma les yeux. À l'intérieur de ses paupières closes, l'image de Marion se dessina très distinctement. Elle était dans l'arôme même de ce breuvage. Et Jean-Jacques, il en était certain, avait prémédité son coup en lui offrant ce philtre au goût simple de pomme.

– C'est elle qui l'a fait ? demanda Anthony qui peinait à reprendre ses esprits.

– Comment l'as-tu deviné ? C'est un banal jus de pomme comme un autre. Comme tu en as déjà bu des centaines dans ta vie.

– Non, il est différent. Mais je suis incapable de dire pourquoi. Il y a de la cannelle ? Un ingrédient particulier ?

– De la pomme. Rien que de la pomme, d'un pommier on ne peut plus normal, qui donne les mêmes fruits depuis trente ans.

– Alors quoi ?

– Alors rien : c'est le jus de pomme de Marion. Si je prends les mêmes pommes, que j'en extrais le jus de la même façon, j'obtiens une pisse d'âne qui ressemble vaguement à du jus de pomme. Il n'en a ni le goût, ni la saveur.

Anthony prit une nouvelle gorgée de ce nectar en essayant de ne pas se laisser submerger par des émotions parasites. Im-

médiatement lui revint en mémoire l'odeur de sa peau, l'image fugace de son corps qui sortait de la douche. Ce jus de pomme, c'était elle, tout ce qu'elle représentait était dedans. Jean-Jacques s'amusa de l'air absent de son invité.

– Alors ? À la deuxième gorgée, ton analyse scientifique ?

– C'est... divin.

– Pas très académique, dis-moi, cette réflexion. Où as-tu laissé ton esprit cartésien ?

– Il y a forcément un ingrédient qu'elle garde secret, elle ne vous le dit pas, même à vous.

– Je l'ai vue mettre en bouteille le liquide que tu as dans ton verre, j'ai assisté à toute la préparation.

– Et vous ? Vous expliquez ça comment ?

Jean-Jacques s'offrit une gorgée de jus de pomme, qu'il savoura longuement avant de répondre en prenant la main du jeune homme dans la sienne et en le regardant dans les yeux :

– Tu l'apprendras, avec Marion : « rien vraiment ne change, mais tout est différent ».

Le lendemain, malgré la météo incertaine, Anthony enfourcha son vélo pour se rendre chez Jean-Jacques, sous les yeux incrédules de son père.

– Et s'il pleut ? s'inquiéta-t-il.

– Alors je serai mouillé, répondit simplement le jeune homme en s'éloignant sur son deux-roues.

Le père leva la main pour le saluer et la laissa retomber en signe de découragement. Il savait qu'il était inutile d'essayer de le raisonner, mais il déplorait les choix curieux de son fils depuis quelques temps. À quel moment devait-on s'inquiéter d'un comportement déviant ? En était-ce un ? Est-ce qu'il était déjà trop tard ? Il ne s'était jamais posé ce genre de questions au sujet d'Anthony qui était un élève modèle et un enfant facile. Jusqu'ici tout avait fonctionné sans intervention de sa part, mieux que prévu, même. Il évita de confier cette angoisse nouvelle à son épouse qu'il savait déjà inquiète et monta dans sa voiture pour partir travailler.

Anthony laissa vagabonder son esprit tout en pédalant. Des souvenirs de son enfance lui revinrent, ses premiers tours de pédales sans les roues stabilisatrices, dans la cour de son école, ses rollers dont il avait usé les roues en un seul été, en apprenant à faire des sauts sur un tremplin installé par la mairie. Cette insouciance bénie des longues vacances scolaires d'été où le plus épineux problème est de trouver un accord avec les copains sur l'activité de la journée. Parfois se retrouver seul, et l'apprécier aussi. Soudain, au milieu d'une route entourée d'arbres et de champs immenses, se rendre compte qu'on est minuscule mais qu'on existe, malgré tout. Être face à soi-même.

Anthony arriva sur la propriété de Jean-Jacques qui n'était pas encore prêt. Il s'en excusa immédiatement par la fenêtre de sa cuisine, il tenait un torchon à la main :

– J'ai pris du retard en faisant la vaisselle seul...

Anthony posa sa monture et se dirigea vers l'abri à vélos pour en sortir celui de Jean-Jacques et les remorques. Il examina la fixation qui permettait d'arrimer les bicyclettes à leur remorque et s'aperçut qu'elle était incompatible avec son propre vélo dont les tubes en métal étaient d'un diamètre trop élevé. Il sortit alors le vélo de Marion et rangea le sien sous l'abri. Une fois les remorques solidement arrimées, il les remplit de caquettes vides qu'il trouva sous l'appentis.

Jean-Jacques sortit enfin et fut agréablement surpris de l'initiative du jeune homme, il le remercia et enfourcha immédiatement son vélo, en jetant un œil inquiet aux nuages qui semblaient vouloir s'accumuler au-dessus de leurs têtes. Cependant, il ne pleuvait toujours pas.

Ils s'élançèrent sur le chemin et le silence n'était troublé que par le bringuebatement des cagettes de bois sur les remorques. Aucun d'eux n'avait envie de parler pour l'instant et le ciel couvert semblait étouffer tous les sons.

Quelques gouttes commencèrent à tomber sur le guidon d'Anthony, puis il en reçut une sur la main, le front. La pluie arrivait très progressivement, si bien qu'au début, il eut l'impression qu'il pouvait passer entre les gouttes, selon l'expression consacrée. Mais très rapidement, il dut se rendre à l'évidence : plus un centimètre carré de sa peau ou de ses vêtements n'était sec. Il jeta un œil à son chargement et la vue des cagettes détrempées lui fit réellement prendre conscience de la situation : il allait passer la journée entière sous la pluie, sans protection aucune. Jean-Jacques avait pris la précaution de déployer une pèlerine juste avant l'averse, sans cesser de pédaler, mais elle ne protégeait que le haut de son corps et toute l'eau finissait par s'écouler sur son pantalon qui, lui, n'était pas étanche. Il tourna la tête vers le jeune homme et le voyant ébouriffé par la pluie et le vent qui venait de se lever, sourit et brisa enfin le silence :

– Ça va ?

– C'est un peu humide aujourd'hui, non ? répondit-il après s'être essuyé la bouche.

– Un peu... Mais il en faut, de la pluie.

– Ça, d'accord. Mais faut-il des zigotos à vélo dessous ? C'est pas sûr !

– Ah ah... Passé les premières minutes, tu verras, ça ira mieux. À vélo, il y a une chose qui est pire que la pluie...

– La grêle ? risqua Anthony voyant que son compagnon de route laissait sa phrase en suspens.

– Non : la peur de la pluie.

Anthony essaya de comprendre la portée philosophique de cette remarque, mais alors que l'eau commençait à mouiller ses chaussettes, il échoua dans un premier temps. Ce n'est que plusieurs minutes plus tard, alors qu'il se surprit à penser à autre chose et qu'il était, cette fois, complètement trempé, qu'il en comprit la profondeur. Il se redressa et essaya de décontracter les muscles de ses épaules qui, jusque là, semblaient vouloir protéger son corps de l'inévitable douche. Le visage offert aux intempéries, le corps enfin résigné au ruissellement du liquide, le ciel sembla soudain s'éclaircir et son esprit avec lui. Il regarda Jean-Jacques qui le précédait de quelques encablures, celui-ci se retourna juste à ce moment et lui sourit simplement. Sous cette pluie battante, ils étaient ensemble.

De nouveaux abricots avaient mûri et la pluie qui pesait sur les arbres accentuait leur effort à soutenir les lourds fruits.

– Ramasse ceux qui sont à terre et range-les dans une cagette à part. On les gardera pour les confitures.

– Vous faites aussi des confitures ?

– J'essaie de faire en sorte qu'aucun fruit ne soit gâché. À l'autre bout du monde, des gosses crèvent de faim...

– Malheureusement, vos confitures ne les nourrissent pas.

– C'est vrai, mais c'est une question de principe.

Ils continuèrent à ramasser les fruits quelques minutes, puis Jean-Jacques se sentit obligé de poursuivre sa réflexion.

– En fait, c'est un peu plus qu'une question de principe. En essayant de tirer le meilleur parti de ce que nous donne la Na-

ture, je m'élève contre l'idée qu'il suffirait de produire plus, à n'importe quel prix, pour satisfaire les besoins de tous.

– Si des gosses crèvent de faim, c'est bien parce qu'ils n'ont pas assez, non ?

– La question est de savoir s'ils n'ont pas assez parce qu'on ne produit globalement pas assez, ou parce qu'on ne sait pas partager correctement tout ce qu'on produit, et qui serait largement suffisant pour nourrir toute l'Humanité.

– C'est vous qui le dites. Vous avez fait le calcul ?

– Moi non. Mais des gens l'ont fait. Il est sans appel.

– Tout cela grâce à l'agriculture intensive, remarqua Anthony sans avoir l'intention de polémiquer sur cette question.

– Précisément non. L'agriculture intensive est incapable de subvenir aux besoins des populations. C'est une fable qu'on nous raconte et à laquelle tu crois, on dirait.

– Vous n'y croyez pas, vous ?

– Je me méfie de toutes les croyances. Je préfère m'attacher aux faits. Et à la science.

– La science ? Celle qui nous conduit justement à l'agriculture intensive ?

– Ne confonds pas la globalité de la science et l'industrie qui l'utilise à son profit en truquant les hypothèses de départ.

– Quelles sont ces hypothèses ?

– Par exemple, l'idée qu'il faille maximiser le rendement par agriculteur au lieu de maximiser le rendement à l'hectare. C'est un choix délibéré qui n'a pourtant rien d'évident.

– Je ne suis pas sûr de comprendre.

– Est-ce que tu as déjà entendu parlé des « trois sœurs » ?

– Les trois sœurs de qui ?

– C'est un mode de culture particulier pratiqué traditionnellement en Amérique du Sud. On plante, dans le même champ, trois espèces de plantes qui s'entendent particulièrement bien. Du maïs, de la courge et du haricot grimpant.

– Dans le même champ ?!

– La tige du maïs sert de treille au haricot grimpant. Le haricot fixe l'azote dans le sol, ce qui sert à la croissance du maïs et des courges. Les courges étalent leur feuillage sur le sol, ce qui retient l'humidité et réalise une sorte de paillage naturel. Et les épines éloignent les herbivores. Je te laisse imaginer le rendement global d'un tel assemblage, sans aucun apport chimique, bien sûr. Cerise sur le gâteau, ces trois aliments constituent un régime équilibré pour la population. Mais il y a un énorme inconvénient qui empêche l'industrie de s'y intéresser et donc, de reconnaître l'intérêt d'un tel mode de culture.

– Lequel ?

– Pas moyen d'y coller un tracteur. Tout doit être récolté à la main.

Jean-Jacques chargea une cagette pleine dans sa remorque et continua sa cueillette un peu plus loin. Anthony fit de même en réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre. Il n'avait jamais entendu parlé de cette histoire de culture triple et la considéra d'abord comme une pure légende. Un pays lointain, des coutumes ancestrales, un résultat presque magique et un nom poétique, « les trois sœurs »... Tous les ingrédients étaient là pour attirer le paysan crédule, et le manipuler pour une cause qu'il n'arrivait pas à deviner. Il mémorisa les détails de cette information en se promettant de vérifier plus tard sur internet.

Quand toutes les cagettes furent pleines et chargées dans les remorques, ils chevauchèrent leurs bicyclettes pour se rendre au bourg voisin où c'était jour de marché. Celui-ci était beaucoup plus important que la dernière fois. Des dizaines de commerçants étaient déjà installés et commençaient à vendre leurs marchandises, tandis que d'autres arrivaient seulement et déployaient leurs étals de fortune. Jean-Jacques s'approcha d'un maraîcher de sa connaissance et le salua.

– Aah, les abricots de Jean-Jacques ! s'exclama le commerçant avant même de le saluer en retour.

– Je t'en amène quelques cagettes, dit-il en lui montrant la récolte du jour.

– Tu sais qu'il ne m'en reste pas un seul de la semaine dernière, ils m'ont tout raflé. Et j'ai dû me battre avec ma femme qui voulait que je lui en garde une poignée pour nous.

– Ceux-ci sont encore plus mûrs, mais il faut les manger rapidement.

– Ne t'inquiète pas pour ça, regarde, il y a déjà des gens qui t'ont vu arriver et qui rappliquent ici.

Effectivement, un couple se pressait en leur direction, ainsi que deux femmes portant chacune un cabas pourtant déjà bien garni. Ils déchargèrent la plupart des cagettes derrière l'étal du maraîcher et s'éclipsèrent aussitôt, Jean-Jacques ne souhaitant pas être en contact direct avec les gens qui achetaient ses fruits. Anthony s'en étonna, ainsi que du fait qu'une fois encore, il n'avait pas demandé d'argent en échange de sa livraison. Il garda cette question pour plus tard.

– Où va-t-on maintenant ?

– Nous allons déjeuner chez un ami restaurateur.

- La personne qu'on a rencontrée la semaine dernière ?
- Oui, c'est ça. J'avais oublié que tu l'avais déjà vu.
- Il n'est pas un peu tôt pour manger ?
- Pour ne pas le déranger, on va s'incruster chez lui avant son premier service.
- Il sait que nous venons aujourd'hui ?
- Non. Mais il ne sait pas non plus combien de clients il aura ni ce qu'ils vont choisir sur sa carte, répondit Jean-Jacques en souriant.

Depuis le matin, ils évitaient soigneusement tous les deux de parler de Marion. À quoi bon s'infliger la douleur de son absence en plus d'afficher ses faiblesses à l'autre ? Cette convention implicite était presque palpable dans certaines phrases de Jean-Jacques qui faisait un effort visible pour se retenir d'évoquer sa fille. Anthony ressentait le même manque, mais ses souvenirs étaient sans doute bien moins ancrés en lui et plus futiles. Dans un an, peut-être, il l'aurait oubliée et serait loin d'ici, commençant une vie active passionnante à l'autre bout du monde. Il essayait de s'en convaincre, en tout cas, mais restait amer en songeant que pour Jean-Jacques, c'était différent : ce serait toujours sa fille, quelles que soient les circonstances.

La pluie s'était calmée et tombait maintenant en fines gouttes qu'ils ne percevaient qu'à peine, tant leurs vêtements et leur peau étaient détrempés. Ils arrivèrent devant le restaurant et dès qu'ils eurent posé le pied à terre, le cuisinier sortit sur le pas de la porte pour les accueillir.

– Mes pauvres amis, vous en avez pris une belle !

– Et ce n'est pas fini, répondit Jean-Jacques en regardant le ciel qui se couvrait à nouveau.

– Entrez donc à l'abri, pour vous sécher. Vous avez faim ?

– Cette fois, nous ne déclinons pas l'invitation.

– Et Marion, elle n'est pas là ? s'inquiéta le restaurateur.

Devant le silence gêné de ses deux invités, il écarquilla les yeux et poursuivit :

– Elle n'est pas malade au moins ?

– Non, elle est en voyage, finit par répondre Jean-Jacques, sur un ton qui laissait entendre qu'il valait mieux changer de sujet.

– Ah bon... Entrez, entrez...

L'homme les installa dans un coin de sa cuisine et Anthony pensa d'abord que c'était pour éviter de salir la salle de leurs vêtements souillés, mais il comprit plus tard qu'au contraire, c'était un privilège qu'il n'accordait qu'à ses amis les plus intimes, et qu'il tenait sans doute à ce que sa cuisine soit plus propre encore que le restaurant lui-même.

Il prépara sous leurs yeux, tout en discutant avec eux, son plat de légumes caramélisés à la tomate qui devait être sa spécialité.

– Tu en as encore beaucoup, des abricots ?

– Je t'en ai apportés deux cagettes aujourd'hui, je pense que je peux encore te livrer une semaine ou deux avec ce qui reste sur les arbres.

– Très bien. Il faudra que je pense à changer ma carte. On va partir sur les mirabelles, je pense. Elles en sont où ?

– Elles dorent gentiment. Il ne faudrait pas qu'il pleuve pendant deux semaines comme aujourd'hui, mais je pense pouvoir t'en apporter bientôt.

Anthony examinait les mains du cuisinier qui découpaient divers légumes en petits dés, avec une dextérité experte. Parallèlement, une sauteuse dont le fond avait été recouvert d'huile d'olive attendait sur un feu doux.

– Ça devient difficile de trouver des légumes dignes de ce nom. Je suis obligé de refuser de plus en plus de livraisons, ils me récoltent les légumes avec dix jours d'avance, ils sont tout durs. Même les agriculteurs bio, pour rentabiliser leur culture, ont tendance à faire ça. Ça m'énerve !

– Tiens, oui au fait, vos abricots, ils sont bio ? demanda innocemment Anthony.

– Ils sont mieux que bio ! déclara le restaurateur en adressant un sourire complice à Jean-Jacques.

– Non, ils ne sont pas bio, corrigea-t-il.

Voyant que ni l'un ni l'autre ne semblait décidé à s'expliquer, Anthony insista :

– Vous pouvez m'éclairer sur ce sujet ?

– Le bio, c'est un label. Il y a un cahier des charges à respecter, et un organisme qui te certifie que tu le respectes. Ça te donne le droit de mettre le joli logo « AB » sur tes produits dans les magasins.

– Et c'est pas bien ?

– Ça part d'une bonne intention. Mais ce n'est pas une fin en soi. Est-ce que ça a encore du sens si tes abricots bio viennent de Grèce ou de Turquie ? Est-ce qu'on est toujours dans l'esprit du cahier des charges ?

– Et puis, comme je le disais tout à l'heure, même en respectant scrupuleusement le cahier des charges, on peut faire n'importe quoi et cueillir les fruits trop tôt, récolter les légumes n'importe comment, ajouta le restaurateur.

– Donc vous êtes contre le bio ?

– Ne sois pas manichéen comme ça ! Il n'y a pas d'un côté les gentils et de l'autre les méchants. Mes abricots ne sont pas certifiés bio, mais ils pourraient l'être. Et je comprends que d'autres fassent le choix de faire du bio, je respecte ce choix qui n'est pas le mien.

– Il y a une arrière-pensée commerciale derrière le logo « AB », je crois que c'est surtout ça qui dérange Jean-Jacques, ajouta le restaurateur.

Anthony s'attendait à ce que Jean-Jacques démente, ou ajoute quelque chose, mais il se contenta de plisser les yeux, comme s'il essayait lui-même de savoir si c'était bien ça qui le gênait. Le restaurateur versa les légumes dans l'huile chaude ce qui produit un panache de fumée odorante qui réveilla l'appétit du jeune homme.

– Comment s'appelle ce plat ? demanda-t-il.

– Mes plats n'ont pas de nom. Je décris juste leur contenu sur mon menu. En l'occurrence, ici, des légumes caramélisés, à la tomate. La tomate n'étant pas un légume, bien sûr.

– Je ne vous ai pas vu couper de tomates.

– Effectivement, elles arrivent après dans la recette. Si je les mets dès le début, elles ne ressemblent plus à rien et perdent leur couleur.

– Oui, mais pour le goût...

– Le goût, c'est les couleurs ! insista le cuisinier en paraphrasant la célèbre expression.

Ils discutèrent une demi-heure encore, en attendant la cuisson des légumes. Quand ils furent prêts, le restaurateur sortit deux assiettes et y disposa délicatement son mets, en prenant soin, semblait-il, de placer chaque légume méticuleusement, comme un peintre ajouterait de-ci de-là sur sa toile une touche de couleur invisible au profane.

Il posa les assiettes devant les deux hommes qui commencèrent par humer l'odeur enchanteresse qui s'en dégageait.

– Tu es diabolique, admit Jean-Jacques en empoignant sa fourchette. Ne comptez plus sur moi pour faire la conversation à partir de maintenant !

Anthony sourit en voyant son impatience, et prit ses couverts à son tour. Il y avait là des haricots verts, des courgettes, de l'aubergine, du chou fleur, du brocoli et sans doute d'autres légumes dont il ne connaissait pas même le nom. De nombreuses herbes donnaient du relief aux légumes lisses et des quartiers de tomate d'un rouge éclatant brillaient au centre de l'assiette.

Dès la première fourchetée posée sur sa langue, il comprit l'empressement de Jean-Jacques qui approchait déjà de la moitié de son assiette. Les légumes fondaient littéralement dans la bouche, diffusant sur toutes les papilles leur suc délicieux. Anthony en oublia instantanément la moitié de ses vêtements qui

le mettait depuis le matin dans un certain inconfort. Il continua en goûtant un morceau de tomate, sa douce et fraîche acidité, puis reprit des légumes, encore, et encore, sans plus jamais lever le nez de son assiette.

Jean-Jacques qui avait terminé bien avant lui l'observa longuement, comme on se délecte du bonheur des autres.

– Alors ?

– Je vois deux énormes défauts à ce plat, déclara Anthony très sérieusement, en prenant un air grave.

Le restaurateur qui était en train d'éplucher d'autres légumes cessa immédiatement et le regarda.

– La frustration d'arriver déjà à la fin de son assiette, d'une part ; et l'impossibilité de s'abaisser par la suite à manger autre chose que ça toute sa vie durant, d'autre part.

– Tiens, il en reste un fond ici, apporte ton assiette ! dit le cuisiner en riant.

Après une deuxième assiette de légumes et un dessert somptueux, ils quittèrent le restaurateur en plein coup de feu. Les premiers clients attendaient patiemment d'être servis, et Anthony les envia de n'avoir pas encore goûté ces délices.

Repus, ils retrouvèrent la pluie et leurs bicyclettes inconfortables. Jean-Jacques montra du doigt à Anthony l'enseigne du restaurant.

– Que vois-tu ici ?

– Le nom du restaurant ?

– Est-ce que tu vois des étoiles ?

- Des étoiles ? Michelin ?
- Oui, est-ce que tu en vois sur son enseigne, ou sa devanture ?
- Non.
- Pourtant, ça fait plusieurs années qu'il en a deux. Il refuse de les afficher.

Jean-Jacques conduisit Anthony dans une forêt dense où les gouttes de pluies continuaient à ruisseler sur les feuilles laissant croire qu'il pleuvait toujours. Les roues des bicyclettes s'enfonçaient dans le sol spongieux et glissaient sur les racines découvertes, aussi le jeune homme redoublait d'attention et tenait fermement son guidon. Lorsque Jean-Jacques posa son vélo contre un grand chêne, il ne comprit pas immédiatement la raison de leur présence ici.

Au-dessus de leur tête, pourtant, tenait comme en lévitation entre les branches une construction humaine, intégralement faite de planches et de branches assemblées entre elles par des cordes et des ficelles. Jean-Jacques fit le tour du tronc et attrapa une corde dont il testa la solidité avant de grimper. Il invita ensuite Anthony à faire de même.

La cabane était plus spacieuse et confortable qu'il n'y paraissait depuis le sol. Parfaitement protégés de la pluie, un fauteuil à bascule et un couchage sommaire fait d'un matelas posé à même le sol constituaient l'essentiel du mobilier.

– C'est vous qui avez construit cet abri ?

- Essentiellement, oui.
- Mais... Dans quel but ?
- Les enfants adorent les cabanes.
- C'était pour Marion ?

Jean-Jacques ignora la question. Il secoua la couverture qui était pliée à côté du matelas et s'agenouilla pour la disposer convenablement dessus.

– Si cela ne t'ennuie pas, je te laisse le fauteuil pour aujourd'hui. J'ai beaucoup de mal à m'endormir assis.

– Vous allez dormir ici ?

– Après un repas pareil, j'ai besoin d'une petite sieste. Et puis je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. Tu n'es pas fatigué, toi ?

– Moi ? Non, ça va...

– Dans ce cas, prends un bouquin, je vais juste m'assoupir un quart d'heure, ne t'inquiète pas...

Il montra à Anthony une petite étagère supportant une dizaine de livres aux couvertures passées, des romans, pour la plupart, mais aussi quelques essais. Le jeune homme tourna la tête pour lire les titres et choisit celui qui lui semblait le moins usé par le temps. C'était *Le contrat social* de Rousseau.

Jean-Jacques avait fermé les yeux et semblait bien parti pour s'endormir rapidement, des gestes incontrôlés de ses doigts trahissaient les premiers signes de l'inconscience. Anthony s'installa dans le *rocking chair* et laissa vagabonder ses yeux autour de lui. La cabane était indubitablement entretenue régulièrement et avait traversé les saisons sans souffrir des intempéries.

Des gouttes de pluie tombaient sur le toit de planches avant de rejoindre le chéneau, en bois lui aussi, qui conduisait l'eau dans un jerrican en métal qui débordait après les averses du matin. À travers la fenêtre sans vitre qui faisait face au fauteuil, Anthony pouvait apercevoir les frondaisons des arbres à l'entour. L'écoulement de l'eau et le vent dans les feuilles adoucissaient le silence pesant de la forêt.

Sans avoir aucunement l'intention d'en commencer la lecture, Anthony ouvrit le livre qu'il avait entre les mains. Au dos de la couverture, il y avait une inscription au crayon de papier : « *Michaël - TS2* » qui laissait à penser que l'ouvrage avait appartenu à un lycéen qui devait l'étudier en classe. Il feuilletait distraitemment les premières pages de la préface lorsqu'une photo, probablement glissée entre deux pages, tomba par terre.

Anthony regarda en direction de Jean-Jacques qui dormait pour de bon, et se redressa lentement en essayant de ne pas faire grincer son fauteuil pour récupérer l'objet.

C'était une photo de famille, dont les quatre membres posaient face à l'objectif. Les deux parents étaient au soleil et plissaient les yeux tandis que les deux enfants, un garçon et une fille plus petite, semblaient être dans l'ombre d'un arbre dont on devinait le contour des branches par leur ombre portée. C'était un soir d'été, dans un verger encore ensoleillé. Anthony porta son attention sur la maman dont le visage intriguait. Il évoquait un bonheur triste, éphémère. Son corps malingre ajoutait au malaise qu'on ressentait en la voyant, mais elle souriait et son sourire était sincère et franc. Le même que celui de Marion. Le même...

Anthony laissa tomber le livre sur ses genoux et approcha encore l'image. Cette fille d'une dizaine d'années, c'était Marion. Il la reconnaissait maintenant parfaitement. Elle fixait l'objectif avec la naïveté des enfants de cet âge, la main de sa ma-

man sur l'épaule droite, un petit arrosoir en métal dans la main gauche et des bottes en caoutchouc sous une robe unie de couleur jaune.

On reconnaissait difficilement Jean-Jacques, sans barbe, étonnamment jeune derrière son fils, sans doute, le frère de Marion. Peut-être le propriétaire de ce livre, donc Michaël. Un grand gaillard, déjà, en fin d'adolescence, le regard beaucoup plus mature et défiant, un sourire à peine esquissé pour la photo.

Jean-Jacques se réveilla en sursaut et Anthony cacha immédiatement la photo dans la poche de son jean. Il referma le livre ouvert sur ses cuisses et se leva pour le poser sur l'étagère.

– Je n'ai pas été trop long ? s'inquiéta Jean-Jacques.

– Du tout ! le rassura Anthony.

– Tu verras, quand tu auras mon âge, ces siestes qui semblent si rébarbatives te paraîtront indispensables.

– C'est aussi ce que mes parents me disent quand ils s'endorment devant la télé et que je les réveille parce que ça m'agace !

– Au lieu de les réveiller, éteins plutôt la télé, la prochaine fois.

Ils descendirent par la corde et rejoignirent leur monture.

– Où va-t-on maintenant ?

– Il y a un peu de vigne par là, on va aller voir si le raisin a besoin de nous pour pousser.

Le raisin poussait très bien sans l'aide de personne et Jean-Jacques se contenta de soulever quelques ceps, comme pour les caresser, en passant entre les rangées de vigne. Anthony observait la scène en silence. Il se dit que s'il n'avait pas été là, l'homme aurait sans doute joint la parole au geste, car la légende prête aux végétaux la sensibilité aux voix humaines.

Mais l'essentiel de ses pensées était mobilisé par cette photo ; il avait vérifié par trois fois pendant le trajet à bicyclette si elle n'était pas tombée de sa poche. Le mystère de cette famille s'éclaircissait tout en s'assombrissant. Le cliché datait d'une petite dizaine d'années, finalement très peu de temps avant qu'il ne rencontre Jean-Jacques pour la première fois. Pourtant, aucune trace d'une mère ou d'un frère ne semblait rester dans la vie de Marion et de son père. Qu'étaient-ils devenus ? Divorce, accident, maladie, disparition ? Toutes les hypothèses tenaient la route et toutes étaient aussi effrayantes. Anthony ne pouvait bien sûr pas aborder le sujet ouvertement, au risque de faire preuve d'une curiosité morbide.

Jean-Jacques avait déjà enfourché son vélo quand il héla Anthony, perdu dans son imagination.

- On y va ?
- Où ça ?
- On rentre. On en a assez fait pour un jour de pluie.

Le ciel menaçait d'une nouvelle averse et ils étaient en pleine nature, à plus de dix kilomètres de la maison de Jean-Jacques. Résignés à la pluie, ils pédalèrent sans empressement et accueillirent les premières gouttes avec philosophie. Anthony s'inquiéta seulement de préserver au sec la poche qui contenait la photo, à la fois pour pouvoir l'étudier de plus près au calme, et pour ne pas détruire un souvenir de famille sans doute précieux.

Ils arrivèrent à destination sans avoir échangé un mot, cheveux et vêtements détrempés par la pluie, ils détachèrent les remorques et les remisèrent sous l'abri, puis ils se regardèrent, gênés.

Anthony comprit qu'il n'avait plus rien à faire là, aussi demanda-t-il poliment :

- En quoi puis-je encore vous aider ?
- Tu peux rentrer chez toi et prendre un bon bain chaud, tu l'as bien mérité, je crois.
- Ce n'est pas d'eau que je rêve, mais au contraire de vêtements secs.
- Tu veux que je te prête quelque chose ?
- C'est inutile, je dois encore rentrer à la maison et il continue de pleuvoir. Je me changerai chez moi, ne vous inquiétez pas.
- J'espère que cela ne t'a pas dégoûté à jamais du vélo !
- Non, j'ai passé une bonne journée. Vraiment.

- Alors je te revois demain ?
- Sans faute. À la même heure.

Jean-Jacques lui tendit la main et usa de son regard pénétrant, tellement empli de sincérité et de reconnaissance qu'il ne pouvait que déstabiliser son interlocuteur.

- Merci Anthony. Tu es un bon garçon.

Anthony reçut la poignée de main franche et le regard de Jean-Jacques en plein cœur. Retrouvait-il en lui son fils perdu ? Il crut voir une larme perler à la commissure de son œil, mais c'était une goutte de pluie. L'émotion, pourtant, était palpable entre ces deux hommes qui avaient enduré les rigueurs du climat et partagé des moments hors du temps, une journée durant. En dépit d'une communication orale presque inexistante entre eux, des liens forts se nouaient déjà.

Pour toute réponse, Anthony lui adressa un sourire fier et serra la main de son hôte en marquant une pause, montrant ainsi selon les codes de communication implicites en vigueur entre humains que ce n'était pas qu'une poignée de main standard pour se dire « au revoir », mais un geste noble empreint de multiples significations.

Anthony rentra chez lui sans ressentir la pluie et sans réfléchir. Sa bicyclette le conduisit à bon port, sans même éviter les plus grosses flaques d'eau au bord des routes. Au point où il en était, cela ne faisait, du reste, plus aucune différence.

Ses parents, en revanche, s'inquiétèrent de son état ; de son apparence, bien sûr, ruisselant de pluie qu'il était, mais également de son attitude, de son regard fuyant et de ses réponses évasives. De toute évidence, il cherchait à éviter la discussion et

voulait être seul. Il prétextait l'urgence de passer des vêtements secs pour s'enfermer dans sa chambre.

Son premier souci fut de mettre la photo en lieu sûr. Elle n'avait pas trop souffert de la pluie, mais davantage des frottements dans sa poche alors qu'il pédalait. En la posant sur son bureau, une goutte tombée de ses cheveux s'écrasa sur le visage de la mère sur le cliché. Il l'épongea aussitôt, mais le mal était fait et une traînée floue entourait la figure d'un halo coloré.

De colère, il mit un coup de poing sur son lit, projetant du même coup une nuée de gouttelettes sur sa couette, et se déshabilla ensuite à la hâte, puis sécha ses cheveux avec une serviette que sa mère lui avait tendue dès son arrivée. Nu, les vêtements mouillés roulés en boule à l'autre bout de la chambre, il examina enfin la photo à sa guise. Marion retenait toute son attention. Il chercha dans ses yeux la réponse à toutes ses questions, mais la naïveté de son regard ne renvoyait rien de tel. Si le couple formé par ses parents était au bord de la rupture, s'en serait-elle rendu compte ? Et cela aurait-il pu se déceler sur son visage ? Anthony prit conscience de la vanité de son observation méticuleuse. De ce cliché ne surgiraient que de nouvelles questions et aucune réponse. Il apposa la photo sur l'angle droit que le bureau formait avec le mur, et sortit sans réfléchir une feuille blanche et un stylo. Il avait besoin de réponses et seule Marion pouvait les apporter.

Chère Marion,

Je ne sais pas si ma lettre arrivera jusqu'à toi, et encore moins si tu auras le temps d'y répondre. Je viens de passer la première journée seul avec ton père, et j'ai vécu des moments extraordinaires, malgré la pluie qui n'a cessé de tomber. Je me rends compte en l'écrivant que je te parle de nos problèmes de climat qui n'ont rien de comparables avec ceux que tu endures. Désolé, mais pour nous, un jour de pluie, c'est déjà difficile !

Ton père m'a fait découvrir votre cabane perchée dans les arbres et je t'ai imaginée, enfant, y ranger ta dinette ou jouer avec... ton frère ?

Je suis tombé sur une photo, entre deux pages d'un livre trouvé dans cette cabane. Elle montre une famille dans un verger, sans doute te souviens-tu du cliché, et peut-être même du jour où il a été pris. Je t'y vois en robe jaune et des bottes en caoutchouc, devant ta maman et à côté d'un garçon plus grand qui pourrait être ton frère aîné. Cette photo m'intrigue, c'est peut-être de la curiosité mal placée, et je m'en voudrais également de t'obliger à ressasser des souvenirs malheureux, mais...

Bon sang, comment finir cette lettre qui n'a pas de sens tant que tu méconnaissais mes sentiments. Mais écrire ceci, c'est déjà les dévoiler. Est-ce une manière bien correcte de le faire ?

Finalement, on pourrait résumer cette journée en une seule phrase : il y a pire qu'un jour de pluie, il y a un jour sans toi.

Anthony

Il reposa le stylo, grelottant de froid et d'émotion. Il se rendit compte qu'il était nu, enfila des vêtements, la tête ailleurs. Il regretta sa lettre, puis ne la regretta plus. De toute manière, il ne l'avait pas encore envoyée. Il pouvait encore tout annuler. Peut-être même que le destin l'empêcherait de la poster, son père ne connaissait sans doute même pas l'adresse du lieu exact où elle résidait. Il savait en revanche que s'il l'envoyait, il engageait un processus irréversible qui pouvait modifier le cours de son existence pour plusieurs dizaines d'années. Un vertige l'obligea à s'asseoir sur son lit. Il pressa les paumes de ses mains sur ses yeux, essayant de chasser les étoiles qui tournoyaient à l'intérieur de ses paupières.

Le lendemain matin, les vertiges n'avaient pas cessé. Les yeux rougis par un début de fièvre, le front chaud, il se connecta sur internet pour vérifier l'authenticité des propos de Jean-Jacques.

Trois sœurs (agriculture) ⁵

La [technique agricole](#) mixte de [cultures complémentaires](#), dite des **trois sœurs**, représente les trois principales [cultures](#) pratiquées traditionnellement par diverses [ethnies amérindiennes](#) d'[Amérique du Nord](#) et d'[Amérique centrale](#) : la [courge](#), le [maïs](#) et le [haricot grimpant](#) (habituellement le [haricot tépari](#) ou le [haricot commun](#))¹.

La culture conjointe de ces trois [plantes compagnes](#) présente plusieurs avantages qui profitent à la culture de chacune. Les plants de maïs servent de treille aux haricots grimpants, et les haricots [fixent l'azote](#) bénéfique à la croissance du maïs. De plus, le maïs et le haricot forment une paire alimentaire de base qui fournit tous les apports nécessaires en [acides aminés essentiels](#).

Il toussa et avala difficilement sa salive, sans doute un début de rhino-pharyngite, rien de grave, il avait l'habitude, mais il

⁵ Source : Wikipédia (http://fr.wikipedia.org/wiki/Trois_s%C5%93urs_%28agriculture%29)

décida de ne pas montrer à sa mère ce début d'infection et s'efforça donc de ne pas grimacer en avalant ses tartines qui lui arrachèrent la gorge.

- C'est quoi cette enveloppe ? questionna sa mère.
- Oh... Un truc pour Jean-Jacques. Il m'avait demandé...

Anthony ne finit pas sa phrase, mais elle ne poursuivit pas l'interrogatoire. Plus que l'enveloppe que son fils avait posé sur la table, c'était son attitude générale qui la préoccupait de plus en plus. Elle vit ses yeux briller plus que d'habitude.

- Tu as des soucis ?
- Pas du tout, maman, tout va bien, je t'assure.

Et il se força à sourire, malgré l'inflammation de son larynx qui le faisait souffrir à chaque déglutition. Il abrégéa ensuite le petit-déjeuner, à la fois pour fuir les questions gênantes et pour éviter que de nouveaux aliments traversent son cou comme autant d'épées mal aiguisées.

Le soleil était revenu et seule la route était encore humide par endroit lorsqu'il enfourcha sa bicyclette. En chemin, il pensa à l'enveloppe qu'il avait mise dans la poche intérieur de sa veste, ou plus exactement à son contenu. Il n'avait pas relu la lettre depuis hier soir, et ne se rappelait plus exactement des mots qu'il avait utilisés, mais s'en moquait. Comme un joueur de roulette russe, il s'apprêtait à appuyer sur la gâchette sans se préoccuper des conséquences, comme s'il avait été conditionné pour cela depuis toujours. Une sorte de réflexe pavlovien, du nom du médecin, russe lui aussi, qui avait mis en évidence cette propension des animaux à réagir par avance à des stimuli. Il avait conscience d'abandonner là son esprit critique mais dès

qu'il s'essayait à détricoter l'enchaînement de causes qui le poussait à agir de la sorte, il percevait la forte subjectivité de ses propres analyses qui ne pouvait conduire qu'à des décisions irrationnelles. Tant qu'à donner dans l'irrationnel, il se réfugia tout entier dans son instinct, en lui confiant les clés de sa vie.

Jean-Jacques était déjà dehors quand il arriva. Ils se saluèrent et discutèrent des travaux maraîchers du jour, puis au moment de partir, l'homme se ravisa et invita Anthony à entrer une seconde dans la maison.

– Vous avez oublié quelque chose ? demanda Anthony, intrigué par l'attitude de son hôte.

– En quelque sorte, répondit l'homme en l'invitant à s'asseoir pendant qu'il fouillait dans ses placards.

Il fit chauffer de l'eau dans une casserole et y jeta une poignée d'un mélange inconnu sorti d'un bocal marqué « Aulne ». Au bout de cinq minutes d'ébullition, il versa la décoction en la filtrant dans deux verres et but le sien d'un trait. Il proposa l'autre à Anthony.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda le jeune homme.

– Bois !

Maintenant habitué aux mystères de cette maison, et relativement confiant quant à la bonne foi de cet homme, il trempa ses lèvres dans le breuvage et en avala quelques gorgées. Il fût d'abord déçu par le goût, parce qu'il s'attendait à un de ces jus de fruit incroyablement chargé de saveurs, mais cette potion-ci avait un tout autre effet.

– Ta gorge va mieux ? questionna Jean-Jacques.

– Ma... gorge ? répondit Anthony, déstabilisé en reposant le verre et touchant son cou de l'autre main.

Effectivement, son mal de gorge s'estompa nettement dans les secondes qui suivirent, comme par enchantement.

– C'est de l'écorce d'aulne, annonça Jean-Jacques pour répondre aux questions silencieuses des yeux du jeune homme.

– Mais, comment avez-vous su...

– Oh, c'est dans un vieux bouquin qui s'appelle « La pharmacie du bon Dieu ».

– Comment saviez-vous que j'avais mal à la gorge ?

– Simples observations. Tu as les yeux rouges, je vois ta pomme d'Adam aller et venir sans cesse alors que tu déglutis, tu essuies ton nez régulièrement et...

– Et ?

– Et j'étais avec toi hier sous des trombes d'eau, tu ne te souviens pas ? ajouta-t-il en souriant.

Anthony admit que la déduction n'était pas forcément difficile, même s'il se savait incapable, personnellement, d'un tel effort d'observation.

– Vous êtes toujours aussi perspicace ?

– Malheureusement non. Et je le regrette. Mais si mes écorces d'aulne t'ont fait du bien, je suis heureux de te les avoir proposées.

– Merci. Merci beaucoup.

– Si tu me parlais maintenant de cette enveloppe, avant qu'on parte pour de bon ?

Anthony ouvrit les yeux en grand et s'aperçut du fait que sa veste était entrouverte et que l'enveloppe dépassait de sa poche intérieure. Sans se décontenancer, cette fois, il répondit de but en blanc :

– Est-ce que vous auriez l'adresse de Marion ?

– Son adresse postale ?

– Exactement.

Il regarda d'abord sa montre, non pas pour y lire l'heure, mais pour la date du jour, et calculer mentalement les chances qu'une lettre arrive à Marion avant son retour.

– Tu peux toujours essayer, mais cela va dépendre de la météo dans les terres australes et des missions scientifiques qui y sont menées. Le ravitaillement en courrier est erratique par là-bas.

– Je me doute. Mais j'aimerais essayer quand même. Cela lui fera plaisir, vous croyez ?

– De recevoir une lettre de toi ? Bien sûr ! Par contre, tu devrais la poster aujourd'hui-même, pour maximiser les chances.

Il se leva pour ouvrir un tiroir et en sortit un document manuscrit. Anthony recopia directement l'adresse qui s'y trouvait sur son enveloppe, ferma celle-ci et apposa au dos sa propre adresse pour une éventuelle réponse, ou pour un retour en cas de non-remise.

- Est-ce qu'on passe près d'un bureau de poste aujourd'hui ?
- On peut faire en sorte que cela soit le cas, assura Jean-Jacques.

Anthony ne reçut pas de réponse à sa missive. Tous les soirs, en rentrant de chez Jean-Jacques, il interrogeait sa mère sur le passage du facteur, prétextant l'envoi d'un CV à un employeur potentiel et l'attente d'une réponse. Soit Marion n'avait pas reçu la lettre, soit elle l'avait reçue mais n'y avait pas répondu, soit elle ne souhaitait pas y répondre. À moins que sa lettre, ou la réponse de Marion ne se soit perdue en route. C'était seulement maintenant qu'il envisageait le retour de Marion dans cette incertitude qui lui tenaillait le ventre. Devait-il lui en parler ou la laisser aborder le sujet ?

Ce mois passé avec Jean-Jacques touchait à sa fin et il lui avait permis d'oublier l'essentiel de ce qu'il avait appris pendant ces longues années d'études. Sans s'en inquiéter outre-mesure, il se demandait s'il serait capable de faire face à un entretien d'embauche, de porter à nouveau une cravate ou de mettre en application les théories économiques qui continuaient de mener le monde auquel sa formation le destinait. Jean-Jacques vivait hors du temps, enraciné dans la nature qui le nourrissait et lui donnait raison de vivre. Pendant ces quatre semaines, il ne l'avait pas entendu parler d'argent, ni même vu dépenser un seul

euro. La totalité de ses échanges avec ses connaissances semblait reposer sur d'autres valeurs que la monnaie. Ce n'était même pas du troc, c'était « autre chose » qu'Anthony ne parvenait ni à nommer, ni à comprendre.

Plusieurs fois, il le questionna sur ce sujet, alors qu'on lui offrait un poulet, des œufs ou un couvert à la table d'un restaurant, sans même qu'il donne en retour les fruits de son travail. Il restait évasif, répondait par des questions comme pour mieux montrer à Anthony qu'il n'était pas prêt à entendre la vérité et qu'il devait la découvrir par lui-même, sous peine de ne jamais y croire vraiment. Parfois, il lui donnait des références bibliographiques, mais le jeune homme n'était pas disposé à se plonger dans des précis d'anthropologie ou de sociologie dont le nom des auteurs lui-même était dissuasif.

Marion revenait le lendemain, et son « stage » auprès de Jean-Jacques se terminait. Il y avait comme un grand mur devant lui, et son avenir était de l'autre côté, hors de son champ de vision. Tout pouvait se jouer demain, en quatre mots de Marion, ou alors au contraire, rien ne se clarifierait. Cette perspective l'angoissait plus encore qu'une issue franche et définitive. Aurait-il le courage de lui avouer ses sentiments ?

Dans un sommeil agité, il imagina mille façons de le faire, et aucune ne le satisfaisait. Il se réveilla souvent, en sueur, les draps entourés autour de lui comme autant de liens qui l'empêchaient de se saisir de cette dernière occasion. Il savait bien en effet que s'il ne disait rien cette fois, ce serait encore plus dur la prochaine, dans un autre contexte, sans la légitimité de sa présence, à sa demande, aux côtés de son père.

Le jour se leva enfin, Marion arrivait par le bus dans l'après-midi. Il s'était retenu de proposer à son père d'aller la chercher directement au port de Marseille où son bateau accostait et il le regrettait maintenant. Encore des heures à attendre. Jean-

Jacques lui-même n'était pas à son affaire. Une crevaision a même eu raison de sa patience et il lâcha un juron en s'échinant à rechausser le pneu sur la jante après avoir collé une rustine sur la chambre à air défectueuse.

Ils rentrèrent tôt à la maison pour presser les derniers abricots de la saison, impropres à la consommation directe, mais délivrant encore toute leur saveur dans le jus. L'odeur rappela à Anthony sa première rencontre avec Marion, encore adolescente, et cela le mit mal à l'aise. Sans réaliser qu'il était lui aussi bien plus jeune à cette époque, il se demanda soudain s'il n'était pas trop vieux pour elle. Pour se rassurer, il entama la conversation :

– Au fait, où Marion poursuit-elle ses études ?

Jean-Jacques fit semblant d'être tout à son travail, mais lui aussi pensait à sa fille à ce moment précis.

– Ses études ?

– Elle a son bac, je suppose ?

– Oui, bien sûr...

– Quelle filière ?

– Scientifique.

– Ah... Et dans quel lycée ?

Jean-Jacques ne répondit pas. Anthony sentit sa gêne, mais ne la comprit pas. Il essaya de reformuler sa question de manière moins abrupte.

– Elle était peut-être dans le même que le mien ? Nous n'habitons pas si loin...

- Elle n'a pas été au lycée.
- Ah bon ? Mais...
- C'est moi qui ai assuré sa scolarité, à la maison.

Anthony laissa tomber un abricot sur son pied et il roula à plusieurs mètres de lui. Il fit quelques pas et tout en se penchant pour le ramasser, il essaya d'intégrer cette nouvelle information, mais une fois encore, ses référentiels habituels étaient perturbés par les choix de vie de cette famille. Il poursuivit sans relever l'anormalité de cette situation :

- Et après le bac ?
- Elle a continué dans la biologie.
- Et c'est la raison de son voyage en Antarctique, je suppose ?
- Tout à fait. Elle va y surveiller les manchots. Mais je croyais que vous aviez déjà parlé de tout ça ensemble ?
- Non, je sais très peu de choses d'elle, en fait.

Il se surprit lui-même à prononcer ces mots qui témoignaient de son comportement irrationnel au sujet de Marion. Comment une scientifique pourrait-elle le prendre au sérieux ? Il chassa bien vite la question gênante de son esprit embrumé et reprit une poignée d'abricots pour les insérer dans le presseur.

L'heure du bus arriva enfin, et avec elle, la fébrilité des deux hommes qui se hâtèrent de se laver les mains et de changer de vêtements. Ils arrivèrent sur la place du village, déserte, car Marion était sans doute la seule passagère à descendre à cet arrêt. Anthony ne put s'empêcher, cette fois, de le faire remarquer à Jean-Jacques :

– On aurait pu aller la chercher en voiture...

– Pour quoi faire ? Puisque ce bus fait le même trajet que celui que tu aurais fait.

– Je l'aurais fait plus vite, et sans les contraintes horaires du bus. Marion serait déjà là à l'heure qu'il est.

– Mais mes abricots seraient encore sur les arbres, au lieu d'être déjà en bouteille.

Le bus arriva avec un léger retard et comme prévu, seule Marion en descendit avec sa valise, souriante mais amaigrie.

– Tu as fait bon voyage ? demanda son père en lui prenant la valise des mains.

– Très bon, mais très fatigant, surtout les derniers kilomètres qui sont toujours les plus longs.

– Salut, dit le jeune homme en s'approchant pour lui faire la bise.

– Mais tu es encore là... Anthony ? s'étonna-t-elle. Je pensais que tu aurais déjà trouvé un emploi et laissé mon père seul avec ses fruits !

Anthony prit cette phrase comme un uppercut. D'abord l'hésitation sur son prénom, puis la remise en cause de son engagement auprès de son père voire de sa faculté à trouver un travail rémunéré. De toute évidence, elle n'avait pas reçu sa lettre et peut-être était-ce mieux ainsi. Jean-Jacques vint au secours du jeune homme qui ne répondait pas.

– Anthony m'a assisté par tous les temps et sans faiblir. Tu peux être fière de lui !

– A-t-il cessé de vomir ses tripes après chaque montée ? continua-t-elle en riant.

Mais Anthony ne riait pas. Il prit à son tour la valise des mains de Jean-Jacques et laissa le père et sa fille échanger des nouvelles en prenant quelques pas d'avance en direction de la maison, la gorge nouée.

Elle donna quelques détails sur son travail, la vie sur la base, le voyage en bateau, les tempêtes et les avaries qui ont retardé son arrivée, mais Anthony n'écoutait plus. Il se sentait tellement étranger et tellement naïf, soudain. Son imagination l'avait emmené très loin dans une mauvaise direction, il devait maintenant changer de cap, prendre le large et penser enfin à son avenir.

Il posa la valise sur la terrasse, et interrompit la discussion de Marion et son père pour leur annoncer son départ.

– Tu pars déjà ? s'étonna Marion.

– J'ai fini ma mission, moi aussi, répondit froidement le jeune homme.

– Tu peux rester un peu, assura Jean-Jacques, je suis sûr que tu as des tas de choses à demander à Marion.

– Je n'ai jamais rien compris à la biologie. Moi je suis dans le commerce et il faut que je trouve un premier job. Merci pour ce mois riche d'enseignements, mais vous comprendrez que je dois vous quitter maintenant, et tracer mon propre chemin.

– Tu seras toujours le bienvenu ici, Anthony, dit Jean-Jacques en lui serrant la main de cette façon particulièrement sincère qui était la sienne.

Mais cette fois, même le regard de l'homme ne lui fit aucun effet particulier.

– Marion, bonne chance pour tes études et je suis content de t'avoir rencontrée, dit-il en l'embrassant une dernière fois.

– Merci. Bonne chance dans ta recherche d'emploi ! lui lança-t-elle alors qu'il avait déjà le dos tourné.

– Merci, répondit-il d'un ton neutre en enfourchant son vélo.

En quelques coups de pédales vigoureux, il s'extirpa rapidement de leur vue pour éclater enfin en sanglot. L'amertume et la colère firent couler beaucoup de larmes sur ses joues fouettées par le vent. Il se demanda jusqu'à quel point la comédie de Marion lors de son départ avait été préparée. En jouant sur ses sentiments, elle l'avait plus ou moins forcé à accepter sa proposition de rester à aider son père. Il avait perdu un mois sur les chemins boueux et dans les vergers infestés de guêpes, pour rien.

Les yeux rougis, mais secs, il arriva chez lui où sa mère lui tendit une enveloppe sur laquelle il reconnut sa propre écriture et un texte tamponné « N'habite pas à l'adresse indiquée ».

« Tant mieux » songea-t-il, il n'y aurait ainsi pas d'épilogue à cet acte manqué. Cette histoire de fou est bel et bien terminée.

Sur la table basse devant le canapé, son père avait laissé le journal du jour. Il y chercha les offres d'emploi et en vit deux qui pouvaient éventuellement correspondre à son profil. Du reste, il était prêt à accepter n'importe quel poste pour oublier sa mésaventure et se remettre en selle. Il rédigea une lettre de motivation, qu'il recopia une seconde fois en changeant juste le nom de l'entreprise, puis imprima en double son CV sur lequel il évita bien sûr de faire figurer son dernier mois d'école buis-

sonnière. Il posta les deux lettres le soir-même dans la boîte aux lettres de son village, même s'il savait bien que la prochaine levée n'était qu'à dix heures le lendemain.

Il ralluma son portable qu'il avait laissé éteint depuis trois semaines. Il avait manqué plusieurs appels d'un numéro inconnu de l'étranger, venant sans doute d'une centrale d'appels à l'autre bout du monde qui voulait lui vendre des appareils de chauffage improbables en se targuant d'être « partenaires d'EDF Bleu-ciel ».

Il était en train d'effacer toutes ces notifications d'appels manqués quand le téléphone lui sonna entre les mains, c'était encore le même numéro. Il décrocha pour en avoir le cœur net. Une voix féminine se fit entendre :

– Allô, Anthony ?

PARTIE 2

Anthony frissonna en entendant la voix. Il resta muet suffisamment longtemps pour que sa correspondante se demande si la liaison s'était coupée.

– Anthony ?

– Oui, je suis là, réussit-il à bredouiller enfin.

– C'est Audrey, tu te souviens de moi ?

Comment aurait-il pu oublier ses jambes, son corps, sa douceur et son parfum ? Il se rendit compte qu'il n'y avait effectivement plus pensé depuis ce cauchemar où elle était apparue avec Marion, comme si cette dernière l'avait chassée de ses pensées. Mais de l'eau avait coulé sous les ponts, depuis. Il avait de nouveau l'esprit disponible pour Audrey.

– Bien sûr que je me souviens, répondit-il en prenant une voix posée et calme.

– Je suis à Londres, là. Je cherche des anciens de Lyon pour lancer une chaîne de magasins high-tech. Tu as déjà trouvé du boulot ?

– J'ai déjà eu quelques propositions, mentit-il.

– La plupart des autres anciens élèves que j'ai appelés sont déjà engagés quelque part. J'ai absolument besoin de toi.

Sans s'en rendre compte, Audrey soufflait le chaud et le froid en une seule phrase : d'une part, elle admettait à demi-mots avoir appelé tous les autres avant lui, mais d'autre part, elle le suppliait presque d'accepter sa proposition. Anthony choisit de n'entendre que la seconde partie de la phrase.

– En quoi cela consiste ?

– Je t'explique en deux mots : selon toutes les études de marché, l'avenir est aux objets connectés. Par ailleurs, en période de crise économique, et nous sommes en plein dedans, ce qui marche le mieux est encore le domaine du luxe. L'idée est donc de créer une enseigne internationale de magasins de luxe pour téléphones, tablettes tactiles et autres montres connectées...

– Et concrètement, tu attends quoi de moi, dans cette affaire ?

– L'objectif est de ne pas rater Noël, oui, ce Noël-ci, c'est dans deux mois à peine ! On souhaite ouvrir une boutique à Londres, une à Paris, une à Rome, une autre à New York et enfin une à Tokyo. Simultanément bien sûr, pour profiter de l'effet de communication massif sur tous les continents. Et donc, on cherche un responsable pour l'agence de Paris. J'aimerais *vraiment* que ce soit toi.

Elle insista sur le « vraiment » pour signifier à Anthony qu'il y avait un engagement personnel dans cette demande. En refusant, il s'exposait à sa déception, ce qui n'était même pas envisageable.

– On ne sera jamais prêts à Noël !

– « On » ? Ça veut dire que tu acceptes ?

– Je... L'idée me séduit, mais je veux en savoir plus.

– Ne t'inquiète pas : Papa est derrière moi. Tu sais qu'il a des contacts chez Apple, et on a déjà les locaux à Paris, sur les Champs-Élysées, comme il se doit. Les boutiques de Londres et New York sont déjà presque terminées, on est en train de racher le local d'un bijoutier de Rome et pour Tokyo, ça devrait se décider d'ici la fin de la semaine. Il y a aussi un appartement de fonction à Paris qui t'attend, et de quoi couvrir tous les frais à venir jusqu'à l'ouverture, si c'est ça qui te turlupine.

– Est-ce qu'on peut se voir pour en parler ?

– Bien sûr. Réunion demain à Paris dans la future boutique des Champs-Élysées. Je t'envoie les coordonnées et l'heure du rendez-vous par mail. Tu as toujours la même adresse ?

– Toujours.

– Alors c'est parti ! Cool ! Je suis *vraiment* contente que tu nous rejoignes. Je te laisse, je dois encore trouver un responsable pour Rome. Tu verras les autres demain. Tchuss !

– Salut !

Il raccrocha et sentit l'adrénaline circuler dans son sang, et chauffer ses oreilles. Son appétit de vie qui semblait inhibé depuis deux mois resurgissait soudain du plus profond de ses entrailles. Il semblait destiné à cette vie survoltée qui pouvait changer de rythme d'un coup de téléphone à l'autre, et l'amener à traverser les océans du jour au lendemain. Il regretta immédiatement ces deux mois passés à végéter dans la campagne ardechoise qui auraient pu lui faire rater l'occasion de sa vie. Sa

vie professionnelle, d'une part, car le poste l'intéressait au plus haut point ; il ne pouvait rêver mieux pour se faire une première expérience du terrain en conditions réelles. Mais sa vie personnelle aussi, Audrey l'attirait toujours et c'est elle qui était venue le chercher, lui. Il ignorait bien sûr combien d'échecs elle avait essuyés auprès de ses autres camarades, mais il voulait croire en sa sincérité en occultant tout indice laissant à penser que son discours n'était qu'une simple manœuvre de manipulation. Le cerveau d'Anthony, comme celui de tous les humains, était vulnérable au « biais de confirmation d'hypothèse », cette tentation de voir confirmer son intuition par des faits, en omettant l'analyse des faits contradictoires.

Il examina longuement son téléphone en faisant le point sur la situation, puis il alluma son ordinateur pour accéder à ses courriels et aux horaires des trains pour Paris. Audrey lui avait déjà transféré les coordonnées et les horaires de la réunion, c'était à quatorze heures, il avait donc le temps de prendre le train à Lyon le matin-même. Son père le déposerait à la gare, tout heureux de le voir reprendre du poil de la bête et faire enfin quelque chose de ses diplômes.

Il sortit de sa chambre pour annoncer la bonne nouvelle à ses parents. Sa mère, radieuse, le félicita et l'alerta sur des points de détails que seule une mère pouvait anticiper : avait-il des vêtements adaptés à la fonction, devait-il acheter des chaussures neuves, où allait-il déjeuner à Paris ? Anthony la tranquillisa en lui assurant qu'il profiterait de sa fin de matinée à Paris pour se refaire une garde-robe et en lui précisant que tous ses frais seraient remboursés.

- Et l'appartement ?
- Quoi l'appartement ?
- J'espère que ce n'est pas un truc sordide en banlieue ?

– Maman, le père d'Audrey dirige une agence de communication mondialement connue. Je ne sais même pas s'il sait qu'il existe des banlieues !

– Ces gens-là dépensent sans compter quand il s'agit de leur propre confort, mais pour leurs employés, ils sont souvent plus radins.

– Ne t'inquiète pas, maman, je n'ai encore rien signé, de toute manière. Et je ne serai pas son employé. Du moins, je crois...

Anthony admit, en formulant cette dernière phrase malgré lui, que le souci de sa mère était pertinent. Après tout, Audrey était restée vague sur la forme juridique de cette nouvelle entreprise, sur ses responsabilités réelles et le rôle exact de son père. On venait d'abuser de sa crédulité pendant plus d'un mois et il replongeait déjà. Il se promit d'afficher une exigence presque capricieuse pour marquer sa détermination à ne pas laisser conduire sa carrière par autrui. Il avait pu voir, lors de ces stages, que le milieu dans lequel il se destinait à évoluer était peuplé de gens ambitieux dont la réussite dépendait de leur capacité à imposer leurs conditions en toutes circonstances. Aussi se dit-il qu'il devait profiter des heures qui le séparaient du rendez-vous pour imaginer une stratégie personnelle pour faire en sorte que l'agence de Paris réussisse mieux que toutes les autres. Son cerveau surexcité lui fit apparaître immédiatement en flashes psychédéliques des slogans publicitaires, des idées d'agencement de vitrine et des souvenirs de ses cours de marketing qu'il adapta aussitôt à ce contexte particulier.

Sa frénésie intellectuelle ne retomba pas avant tard dans la nuit. Il s'endormit pressé de se réveiller pour dévorer le monde, mais au petit matin, alors qu'il s'apprêtait à prendre la voiture

avec son père qui l'emmenait à la gare, son enthousiasme fut frappé de plein fouet par une visite inattendue.

Marion se tenait sur le trottoir d'en face, immobile, attendant visiblement qu'Anthony sortît sans oser sonner à la porte d'aussi bonne heure.

Il traversa la route pour la rejoindre, un peu contrarié par sa présence. Elle tenait dans ses mains une sorte de vase aplati rempli de terreau.

– Tu partais ? demanda-t-elle, contrite.

– Oui, je prends le train à Lyon, répondit-il sans ménagement.

– Je peux repasser demain si tu veux.

– Demain et les jours suivants, je serai à Paris. J'ai trouvé un job, finalement, dit-il non sans une certaine défiance dans la voix.

– C'est bien, je suis contente pour toi, répondit-elle sincèrement.

– Qu'est-ce qui t'amène ici ?

– Je voulais juste te dire que je dois partir à nouveau compter mes manchots à l'autre bout du monde et...

– Si c'est pour aider ton père à nouveau, je suis désolé mais...

– Non, ce n'est pas ça. C'est la fin de la saison, mon père va bien se débrouiller tout seul, ne t'inquiète pas pour lui. Mais...

– Mais ? dit Anthony en regardant ostensiblement sa montre comme pour mieux signifier qu'il n'avait pas beaucoup de temps. Du reste, c'était vrai, car son train ne l'attendrait pas.

– J'aimerais que tu t'occupes de cette plante, en mon absence.

Elle lui tendit le pot en grès rempli de terre. Aucun végétal ne semblait y vivre, la surface du terreau était totalement vierge. Anthony prit l'objet dans ses mains, agacé.

– Que veux-tu que je fasse de ça ? Ton père n'est pas plus doué que moi pour faire ce genre de chose ?

– Il avait raison, alors, tu es fâché ?

– Qui avait raison ? Qui est fâché ? répondit-il presque agressivement.

– L'ambiance qui règne sur une base scientifique est bien différente de celle qu'on peut connaître ici. Quand je rentre, chaque fois, j'ai besoin d'une période d'adaptation pendant laquelle je peux paraître odieuse. Tout me semble futile et le contact avec les « gens normaux » m'est difficile. Je ne m'en suis pas rendue compte, mais apparemment, j'ai été blessante quand tu es venue me chercher au bus. Je voulais m'en excuser avant de repartir aux Antipodes et te laisser ceci.

Anthony se radoucit un peu, mais son père s'impatientait au volant de la voiture, moteur tournant.

– Qu'est-ce que je dois en faire ?

– Pense à l'arroser chaque jour. Un demi verre d'eau, c'est tout. Et laisse-là à la lumière, surtout.

– C'est tout ?

– Je passerai la reprendre à mon retour dans un mois, si cela ne te dérange pas.

– À Paris ?

– Là où tu seras à ce moment-là. Je t'appellerai.

Il remarqua qu'elle avait retrouvé son regard désarmant, mais son état d'esprit du moment l'immunisait totalement contre ce genre de déstabilisation. Il se força à ne pas être trop brusque et désagréable pour lui dire au-revoir, puis s'engouffra dans la voiture qui démarra aussitôt.

Marion sentit une vague de larmes perler à ses yeux, mais elle vit la mère d'Anthony la regarder par la fenêtre, à travers ses rideaux. Elle retint ses sanglots et repartit à pied, comme elle était venue, en shootant dans l'un ou l'autre caillou qui se trouvait sur son passage.

Anthony garda le pot sur ses genoux jusqu'à la gare, encombré par cet objet difficile à transporter, surtout dans un train.

– Tu veux qu'on le garde à la maison ? proposa son père.

– Je ne vais pas vous embêter avec ça.

– Tu sais, ta mère a déjà plein de trucs à arroser chaque soir... Un de plus ou de moins...

– Je vais m'en occuper, merci, insista Anthony.

Arrivé à sa place dans le TGV pour Paris, il posa le pot sur la tablette, sous le regard mi-amusé, mi-dégoûté des autres passagers, presque tous vêtus de costumes sombres et chemises blanches, l'uniforme standard des participants à la course quotidienne vers la capitale. Son voisin direct passa l'essentiel du voyage en voiture-bar ou sur la plate-forme entre les wagons pour téléphoner, évitant ainsi de subir les regards réprobateurs dirigés vers le jeune homme.

Anthony ne put pas, comme il l'avait prévu, mettre à profit le temps du trajet pour peaufiner son plan de communication, obnubilé par le contenu mystérieux de ce récipient. Et si c'étaient des plants de cannabis ? songea-t-il. Il interpréta soudain différemment les regards portés sur lui et se demanda si les policiers qui ne manqueraient pas de faire des rondes à la gare de Lyon auraient la même idée. Finalement, avant de sortir du wagon, il réussit à glisser le pot rempli de terre dans son sac, avec le risque qu'il répandît son contenu sur ses vêtements propres.

L'air coupable, et avec l'impression que tout le monde le regardait comme un terroriste, il prit le métro en direction des Champs-Élysées.

Audrey ne lui avait pas communiqué l'adresse de l'appartement, mais seulement celle de l'agence. Il passa devant celle-ci qui, pour l'instant, était vide et inoccupée. Situé entre une boutique de vêtements chics et une agence bancaire, l'endroit était parfait pour attirer une clientèle huppée et branchée. Il avait encore quelques heures devant lui, aussi entra-t-il dans la boutique voisine pour acheter un nouveau costume qu'il enfila aussitôt, tassant ses vieux vêtements dans son unique sac déjà plein à craquer. Il traversa ensuite l'avenue pour manger à la terrasse d'un restaurant de moyenne gamme, en attendant l'heure du rendez-vous.

À treize heures trente, des fourmis dans les jambes, il commença à tourner et retourner autour de l'agence, mais, soucieux de son image, en prenant soin de ne pas arriver le premier et attendre bêtement devant la vitrine vide.

Un homme costumé arriva et posa sa mallette devant la porte avant de sortir son téléphone portable. Anthony le guetta du coin de l'œil en faisant semblant d'admirer une montre Rolex dans une vitrine. Il faisait de grands gestes tout en téléphonant. Il pouvait presque entendre la conversation d'où il était tellement l'homme déployait d'énergie à se faire remarquer.

Audrey arriva enfin, dans un tailleur sombre et sexy qui dévoilait une grande partie de ses jolies jambes. Après avoir embrassé l'homme qui avait terminé sa conversation téléphonique, elle sortit un trousseau de clés de son sac à main et ouvrit la porte. Anthony prit son sac sur l'épaule et allongea le pas pour les rejoindre. Il vit l'homme au téléphone examiner sans honte les fesses de la jeune femme légèrement penchée sur la serrure et cela l'agaça, bien qu'il eût sans doute fait la même chose à sa place, mais avec plus de discrétion.

Avant d'entrer, Audrey tourna la tête et vit Anthony qui arrivait sur eux.

– Nous arrivons en même temps ! cria-t-il à la cantonade.

– Non, j'étais là avant, fit remarquer l'autre avec un léger accent italien.

Audrey posa une fraction de seconde les yeux sur le sac de voyage d'Anthony et ce dernier se rendit compte qu'il avait commis une première faute de goût. Mais résolu à ne pas se faire devancer, il prit Audrey par l'épaule pour l'accompagner à l'intérieur, laissant l'autre homme seul sur le trottoir.

– Alors qu'est-ce que tu deviens, depuis le temps ? lui dit-il.

Puis, il jeta son sac par terre en pestant contre les transports en commun, déclarant préférer l'avion.

L'Italien entra à son tour, relevant le défi que venait de lui lancer implicitement Anthony : « si c'est la guerre que tu veux... » pensa-t-il. Il était un peu plus âgé et sans doute n'était-ce pas sa première expérience professionnelle. Rompu à tous les coups bas, il contre-attaqua en séparant les deux jeunes gens pour se présenter et saluer Anthony.

– Moi c'est Remo !

– Laisse-moi deviner, tu vas t'occuper de Rome ? dit Anthony en se forçant à rire.

– Un français observateur, on aura tout vu ! répondit-t-il sur le même ton sans se départir de sa bonne humeur affichée.

– Anthony, ancien camarade de classe d'Audrey. Au fait, tu fais toujours de la danse ? reprit-il, en se tournant vers elle.

Elle répondit évasivement en souriant, elle aussi habituée aux faux ronds de jambe et politesses simulées qui régnaient dans ce milieu. Elle s'accroupit en serrant les jambes sur le côté pour ne laisser voir de son anatomie que ce qu'elle avait décidé de dévoiler et sortit des documents de sa valisette en cuir de grande marque.

Les choses se présentaient plutôt bien pour Anthony. Non seulement il allait hériter de responsabilités peu communes pour un premier emploi, mais de plus, Audrey semblait réagir positivement à ses avances masquées. Mais chat échaudé craignant l'eau froide, il s'assurerait de verrouiller sa cible avant de donner l'attaque finale. Aujourd'hui, il était bien trop tôt.

Les conditions de son embauche étaient très claires et très avantageuses. Audrey avait fait signer aux deux hommes leur contrat de travail qui prévoyait, outre un salaire confortable, des avantages en nature considérables à commencer par un appartement de fonction situé à deux pas de leur magasin respectif, sur les champs Élysées pour Anthony et sur la via Condotti à Rome pour Remo. Ils avaient chacun de leur côté et sans en avoir l'air cherché les petites lignes du contrat, mais à part le fait qu'il s'agissait d'un contrat d'un an seulement, il ne semblait pas y avoir de piège.

L'agencement des boutiques avait déjà été imaginé par une équipe de professionnels et les deux hommes se virent remettre un plan indiquant avec précision l'emplacement des vitrines et du comptoir. Anthony regretta un instant ce manque d'indépen-

dance, mais reconnu qu'il n'était pas arrivé à une disposition des choses aussi efficace et ergonomique, même dans ses projets les plus avancés imaginés la nuit précédente. L'urgence était maintenant de constituer une équipe de vendeurs capables de convaincre une clientèle fortunée de dépenser l'essentiel de son argent dans des gadgets électroniques dont l'essentiel des fonctionnalités étaient couvertes par des appareils jusqu'à dix fois moins chers. À la lecture du projet de catalogue des tarifs publics, Anthony trouva les objectifs très audacieux, mais Audrey le rassura en lui confiant une marge de négociation importante, en cas de besoin. Elle ajouta qu'il n'en aurait pas besoin dans la plupart des cas : d'une part, la clientèle visée n'avait aucune connaissance des prix pratiqués sur le marché grand public, d'autre part, le montant de la facture était un signe extérieur de richesse duquel elle rechignait souvent à se passer.

Audrey remit les clefs de la boutique à Anthony, ainsi que celles de son appartement tout proche. Elle donna ensuite à chacun un billet d'avion pour Londres daté du lendemain.

– Nous avons réunion demain à onze heures, dans la boutique de Londres, dit-elle en leur tendant une carte de visite portant le logo de leur enseigne, dont ils découvrirent le nom à cette occasion.

– « Smart - Phones », c'est le nom de la franchise ?

– Oui, d'ailleurs, vous devriez rapidement vous faire faire des cartes de visite comme celle-là. Je vous enverrai les fichiers de la charte graphique dans la soirée. Vous trouverez l'adresse de ma boutique sur la carte. Vous ne serez pas étonnés : elle est un peu plus grande que celle-ci, c'est la « maison-mère » en quelque sorte.

– Ok, on se voit demain, là-bas, alors ?

– C'est ça. Est-ce que vous avez des questions ? Je dois prendre l'avion dans une heure...

– Je vais te conduire à l'aéroport, intervint Remo, j'ai une voiture de location.

Anthony ne réagit pas, il ne pouvait pas gagner cette bataille. Il les laissa quitter la boutique et se retrouva seul dans cette salle vide où ses pas résonnaient sur le carrelage. Il examina le plan d'agencement et essaya d'imaginer l'endroit une fois aménagé. Il se rendit compte qu'il n'avait pas demandé à Audrey quand les travaux commençaient, ni s'il devait déjà entreprendre les démarches d'embauche de son équipe. Il prit une feuille pour noter ces questions et d'autres parvinrent à son cerveau pendant qu'il écrivait celles-ci : devait-il gérer seul l'approvisionnement du magasin ? Quand était prévue l'ouverture au public ? Y avait-il un modèle de contrat de travail pour les vendeurs ?

La réunion du lendemain dont il ignorait l'objet n'allait pas être inutile. Il regarda sa montre, se dit qu'il n'avait plus rien à faire ici, et sortit de la boutique, de *sa* boutique, pour se diriger vers *son* appartement dont l'adresse figurait sur le contrat de travail dans la rubrique « avantages en nature ». Il fit quelques pas avant de s'apercevoir qu'il avait laissé son sac de voyage dans le magasin. Il rebroussa chemin et ouvrit à nouveau la porte de son local qu'il regarda d'un œil neuf. Un frisson d'adrénaline lui parcourut l'échine ; il avait hâte de mettre en pratique ses connaissances et de montrer ses compétences. Il s'empara de son sac et referma la porte derrière lui, survolté à l'idée de découvrir son appartement.

Ses grandes enjambées avalèrent rapidement la centaine de mètres qui le séparait de son lieu de vie. Il repéra l'immeuble de loin et se demanda à quel étage il allait résider. Il s'arrêta devant

la porte d'entrée qui ne laissait rien deviner et enfila la clé dans la serrure. Il entra dans une sorte de vestibule où il s'attendait à voir une série de boîtes aux lettres, mais il n'y avait qu'une porte au fond, un placard et un porte-manteau. Le carrelage impeccable sentait la lavande et les murs semblaient avoir été fraîchement repeints. Il ouvrit la porte du fond qui donnait sur un couloir sans aucune indication. Il prit à droite sans conviction, et arriva devant une porte sans serrure, qu'il poussa en s'attendant à déboucher sur un placard à balais. Au lieu de ça, il découvrit une grande salle meublée, équipée d'un grand téléviseur, d'un salon en cuir gigantesque, devant lequel il y avait une table basse.

Il referma la porte aussitôt, croyant être entré par erreur chez un voisin, puis sa mémoire visuelle lui fit remarquer un détail : un post-it laissé sur cette table basse. Il entrebâilla la porte et regarda à droite et à gauche pour s'assurer qu'il était seul, s'approcha prudemment du message, presque sur la pointe des pieds, et lorsqu'il fût certain qu'il lui était destiné, s'en empara.

Anthony, fais comme chez toi ! Signé : Audrey.

Il laissa tomber son sac sur la moquette épaisse et tourna la tête en tous sens pour prendre la mesure de son bonheur. Il fit d'abord le tour de cette pièce immense, puis tomba sur un escalier en bois à claire-voie qui montait à l'étage. Il y trouva une chambre, puis une deuxième, dans un couloir au bout duquel un autre escalier redescendait au rez-de-chaussée. Là, il découvrit la cuisine et la salle à manger, elles-aussi meublées avec goût et toutes prêtes à être utilisées. Machinalement, il ouvrit le réfrigérateur et constata qu'il avait été rempli de quelques boissons et de plats préparés de grande marque. Dans les placards, il trouva de la vaisselle neuve, quelques flacons de produits d'entretien, des boîtes de conserves, des pâtes et des légumes secs.

Un peu désorienté, il ouvrit une porte et s'aperçut qu'il était arrivé à son point de départ : le vestibule à l'entrée. Il se rendit compte alors que ce n'était pas un appartement, mais un véritable hôtel particulier dont il venait de prendre possession, et dont il jouirait à tout le moins pendant la durée de son contrat.

Il retourna au salon où il avait lâché son sac et entreprit d'investir l'une des deux chambres de l'étage et d'y installer ses affaires. Le lit pourtant démesuré paraissait minuscule au milieu de la pièce. Un grand placard coulissant lui faisait face, il l'ouvrit et y trouva des chemises et des costumes parfaitement taillés et neufs, ainsi que des linges de toilettes et draps de bains blancs. Il prit l'un des pantalons et le compara à sa jambe droite : c'était sa taille. Anthony se demanda si Audrey connaissait aussi bien les mensurations de Remo et si ce dernier allait bénéficier des mêmes largesses, ou s'il avait eu un traitement particulier.

Il s'assit sur le lit et ouvrit son sac. Le pot de fleur avait déversé une partie de son contenu sur ses vêtements qui paraissaient dans un état déplorable, surtout quand il les comparait à ceux qu'il venait de découvrir. Il dégagea l'objet volumineux et sale du sac et le posa sur le bureau qui était près de la fenêtre. Dans la salle de bain qui jouxtait la chambre, il se lava les mains, puis, apercevant la cabine de douche multijets, se déshabilla complètement pour l'essayer aussitôt.

Sous la mousse chaude qui couvrait sa peau, il se détendit complètement avant d'entendre un bruit qui le fit sursauter. Il n'avait pas fermé la porte d'entrée, songea-t-il. Il ferma le robinet pour écouter mieux, et s'aperçut qu'il n'avait pas pris de quoi se sécher. Il sortit de la douche et avança doucement jusqu'à la chambre. Ses pieds laissèrent des empreintes humides sur la moquette jusqu'au placard, où il prit une serviette qu'il noua autour de sa taille. Dans son pantalon, il fouilla la poche dans la-

quelle il avait laissé la clé de la porte d'entrée, puis il descendit ainsi les escaliers. Un bruit de porte se fit à nouveau entendre. Il accéléra le pas, traversa le salon et ouvrit la porte du couloir vers l'entrée. En face de lui, une jeune femme d'origine asiatique s'apprêtait à entrer dans la cuisine, par la porte d'en face. Elle se retourna en l'entendant, et vit qu'il était très peu vêtu, alors elle choisit de regarder le mur pour lui parler.

– Bonjour... Excusez-moi.

– Bonjour. Vous êtes ?

– Excusez-moi, répéta-t-elle en contemplant toujours le mur en face d'elle. Je suis Lan. Je... Je m'occupe de l'appartement.

– Vous vous occupez...

– Les courses, le ménage... C'est Mademoiselle Audrey qui m'a demandé de passer pour voir si vous ne manquiez de rien. Je ne voulais pas...

– Non, ce n'est rien, affirma Anthony soudain plus détendu.

– Je... Je vais vous laisser, conclut Lan en s'apprêtant à sortir.

– Non, attendez, que je me présente, au moins.

Il s'approcha d'elle et lui tendit la main en disant son prénom. Le mouvement de son bras fit tomber la serviette sur ses pieds.

Anthony dort comme un bébé dans son lit surdimensionné. En se réveillant, il réalisa que cela faisait des semaines qu'il n'avait pas dormi de la sorte. Il en conclut qu'il était bien mieux adapté à la vie citadine et aux activités trépidantes qui allaient devenir son quotidien à partir d'aujourd'hui, qu'au calme de la campagne et de son rythme lénifiant. Son avion décollait à onze heures de Roissy, cela lui laissait le temps de se préparer un copieux petit-déjeuner avec ce que lui avait acheté Lan.

La jeune asiatique était partie un peu effrayée la veille après l'incident exhibitionniste, même s'il s'était confondu en excuses et s'il n'avait donné à voir sa nudité qu'une fraction de seconde, le temps de ramasser la serviette. Il avait pris son numéro puis elle était partie en courant. Il sourit intérieurement en repensant à cette scène incongrue et à ce qu'avait pu penser Lan en le voyant débarquer à demi-nu dans ce couloir. Il en parlerait à Audrey : elle aurait pu le prévenir.

Il commanda un taxi par téléphone qui passa le chercher à l'heure convenue devant sa porte. Une fois assis sur la banquette arrière, il sortit son téléphone pour vérifier que la batterie était pleine et s'aperçut que sa mère l'avait appelé plusieurs fois

la veille. Il décida de la rappeler aussitôt pour lui faire part de son départ pour Londres et la rassurer surtout.

Comme un enfant surexcité par les événements, il décrit son arrivée au magasin, l'appartement de fonction et le montant attendu de son premier salaire. Il lui parla d'Audrey, de Remo et de Lan, de leur rôle respectif dans ce qui était devenu sa vie en quelques heures seulement. Ses paroles le grisaient lui-même, il s'écoutait parler sans demander de nouvelles en retour.

Lorsqu'il eût épuisé les superlatifs pour détailler sa salle de bain et sa chambre à coucher, sa mère put enfin lui dire la raison de ses appels de la veille : elle avait parlé à Marion, l'avait trouvée charmante mais très perturbée par son départ. Il fallait la rappeler absolument. Il ne pouvait pas la laisser comme ça.

Anthony accueillit la nouvelle froidement et ne fit aucun commentaire. Il acquiesça du bout des lèvres avant de mettre fin rapidement à la communication téléphonique. La contrariété envahit son esprit de manière inexorable, comme les nuages d'orage dans un ciel bleu d'été. Sa bonne humeur et son sourire du matin s'effacèrent au fil des kilomètres de bouchon avant l'aéroport.

Il pensa soudain au pot de fleur. Il l'avait posé sur son bureau, ne l'avait évidemment pas arrosé et les volets de sa chambre étaient restés fermés. Il pesta contre cette contrainte que lui avait imposée Marion, regarda sa montre, il était trop tard pour faire demi-tour. Il téléphona alors à Lan pour lui donner des instructions à ce sujet. La jeune femme en prit note sans commentaires ni allusion à ce qui s'était passé la veille.

Le vol pour Londres était à l'heure et Anthony arriva à la maison mère de « Smart-Phones » quelques minutes avant le début de la réunion. Le magasin tenu par Audrey semblait déjà prêt à ouvrir, et le logo était du plus bel effet sur l'enseigne gigantesque qui surplombait l'entrée. Des appareils de toutes

sortes étaient exposés à l'intérieur comme des bijoux sur des tapis de velours chics, dans des vitrines étincelantes. L'œil d'Anthony fut attiré par un bracelet connecté dont il ignorait jusqu'à l'existence. À la fois montre, baladeur MP3, navigateur internet, téléphone, équipé d'un écran souple parfaitement invisible quand il était éteint, le bracelet de luxe orné d'or dix-huit carats, de cuir de serpent d'eau et de perles de Chine affichait un prix en livres équivalent à cinq cents euros. Audrey arriva dans son dos et le renseigna comme si c'était un client potentiel :

– On n'a pas encore reçu les modèles les plus chers. Celui-ci est le bas de notre gamme. Tu as fait bon voyage ?

– Très bon, merci.

– Viens, je vais te présenter au reste de l'équipe.

Tous les responsables étaient ici et Anthony était indéniablement le plus jeune d'entre eux. Imperceptiblement, il se redressa, ajusta son costume et sa cravate et vérifia l'état de ses chaussures. Bien qu'entouré de personnes dont il partageait maintenant les objectifs, il était sur ses gardes.

Clark arrivait tout droit de New York et ne parlait pas du tout le français. Anthony qui n'avait pas entendu d'anglais depuis plusieurs mois mit quelques minutes à le comprendre, car il parlait vite et avec un accent texan prononcé.

Aoki était japonais, mais il parlait très bien notre langue. Il allait s'occuper de la boutique de Tokyo et semblait avoir des milliers de questions à poser à Audrey sur l'organisation des choses avant l'ouverture.

Remo enfin, distribua ses cartes de visite à tout le monde, en s'étonnant ouvertement du fait qu'Anthony n'en ait toujours pas à son nom.

Audrey avait réservé une table dans l'un des meilleurs restaurants de Londres pour un déjeuner de travail. Ils s'y rendirent à pied car il n'était qu'à quelques centaines de mètres de la boutique centrale. L'ambiance était détendue, chacun plaisantant sur les coutumes des autres pays et faisant semblant de s'extasier devant tel ou tel monument de Londres qu'on apercevait depuis l'une ou l'autre rue. Anthony transpirait dans son costume et ne se sentait pas à l'aise dans ses chaussures, mais cette équipe de jeunes entrepreneurs galvanisait ses pensées et il ne réfléchissait plus qu'en terme de parts de marché, de taux de pénétration et de chiffres d'affaire.

À table, il réussit à s'installer en face d'Audrey, Remo s'assit à côté d'elle tandis que les deux autres hommes semblaient parfaitement insensibles à ses charmes. La table était recouverte d'une nappe épaisse amidonnée et les couverts semblèrent peser plusieurs kilos quand Anthony les soupesa pour se donner une contenance. On leur apporta la carte qui ne faisait pas mention des prix de chaque plat. Anthony choisit presque au hasard un plat dont le nom en anglais ne lui évoquait rien de comestible. Les autres convives choisirent à leur tour en ayant l'air d'avoir déjà goûté à toute la carte et à plusieurs reprises. Lorsque le sommelier fut parti, Anthony étendit ses jambes et heurta sans faire exprès celles d'Audrey qui les retira aussitôt sous sa chaise. Ils s'excusèrent mutuellement en souriant.

Audrey expliqua en détail le rétro-planning qu'elle avait imaginé avant l'ouverture simultanée des magasins. Comme ils avaient pu le voir, les premières commandes étaient arrivées et si tout se passait comme prévu, l'ensemble du catalogue serait disponible le jour de l'ouverture. Les responsables de magasin avaient en charge la gestion du personnel et l'organisation générale de leur boutique et sa promotion locale, mais ils n'avaient pas le loisir de décider des prix de vente -hors marge de négociation prévue à l'origine- ni de communiquer au niveau natio-

nal ou international sans passer par Londres. Une campagne de publicité mondiale était d'ores et déjà prévue dans les magazines de luxe et sur les salons de hautes-technologies à venir.

Plusieurs serveuses apportèrent les plats de manière à ce que tous puissent commencer à manger en même temps. L'assiette d'Anthony était si grande qu'elle semblait presque vide. Des légumes parfaitement calibrés étaient savamment disposés en buisson autour d'un morceau de biche très tendre aux formes géométriques. Le tout était traversé par un trait de sauce comme une flèche brune et brillante atteignant le gibier.

Le jeune homme trempa sa fourchette dans le liquide figé pour la porter ensuite à sa langue. La sauce était bonne, mais sans personnalité. Les légumes n'avaient pas de goût, comparés à ceux qu'il avait mangés dans ce restaurant avec Jean-Jacques et la viande, fondante, l'écœura rapidement. Il songea à ce repas préparé par Marion qui avait ébloui son palais et rempli son estomac. Les yeux dans le vide pendant plusieurs secondes, la voix de Remo le fit revenir au moment présent. Il releva les yeux, Audrey l'observait.

- Et toi Anthony ? Oh ! tu dors ?
- Je... Pardon, je rêvassais. Moi, quoi ?
- Qu'est-ce que tu faisais avant ?

Sa mémoire auditive lui fit remonter les paroles échangées ces dernières minutes. Aoki venait de quitter une *start-up* qu'il avait lui-même lancée avec deux amis avec qui il ne s'entendait plus. Clark en avait assez d'être *trader* à Wall Street et voulait toucher enfin à la vie « réelle ». Remo était jusqu'à cet été responsable du marketing dans une firme italienne de renommée nationale.

– Moi, je cueillais des abricots, répondit-il pour prendre Remo par surprise.

Ce dernier savait pertinemment qu'il sortait de l'école depuis leur conversation de la veille à Paris et c'est ce qu'il voulait lui faire dire à nouveau devant les deux autres collègues, pour qu'il admette son infériorité et son inexpérience.

Remo s'apprêtait à ironiser sur cette occupation peu commune mais Audrey fronça les sourcils et embraya sur le plan d'agencement des boutiques. Les travaux commençaient le lendemain à Paris, Anthony devait superviser le chantier et s'assurer que tout était conforme au cahier des charges dont il recevrait la copie par courriel dans la journée. Audrey insista sur la nécessaire exigence de perfection quant à la mise en valeur des produits et somma ses collègues de ne pas oublier le niveau de la clientèle visée. Elle ajouta que les vendeurs devaient être tous conscients, eux aussi, de cet état de fait, et être sélectionnés en tenant compte de ce critère.

Le repas s'éternisa jusqu'à quinze heures, Anthony proposa de régler l'addition, mais Audrey l'informa du fait que « Smart-Phones » avait un compte dans ce restaurant et que ces frais professionnels étaient pris en charge. En jetant un œil à la facture par-dessus l'épaule d'Audrey, il vit que le total comportait quatre chiffres.

Ils passèrent le reste de la journée à prendre connaissance du catalogue de produits et du positionnement de leur enseigne par rapport à ses concurrents directs qui pouvaient être aussi bien les bijoutiers de luxe que les boutiques *high-tech* déjà bien établies. Anthony passa l'essentiel de la journée à observer Audrey et croiser « accidentellement » son regard. Elle souriait chaque fois, d'un sourire neutre qui ne pouvait être interprété. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle ne le traitait pas de la même

façon que les autres responsables, mais peut-être était-ce dû au fait qu'ils avaient fréquenté la même école, ou parce qu'il débutait, et qu'elle le ménageait davantage que les vieux briscards qui l'accompagnaient.

Il regagna Paris dans la soirée, perdu dans des sentiments mélangés. En rentrant chez lui, il avait faim. Il trouva des tranches de jambon et du pain dans la cuisine où il mangea son sandwich seul en contemplant la porte du réfrigérateur, dans le silence et la solitude les plus complets. Il monta se coucher vers vingt-trois heures. Lan avait rangé sa chambre et mis en ordre le vase empli de terreau qu'elle avait arrosé, comme convenu par téléphone. Les volets ouverts ne laissaient plus passer à cette heure que les lumières oranges artificielles de l'éclairage public.

Anthony observa longuement la surface de la terre qui affleurait le rebord du pot. Que cachait-elle ?

Les semaines qui suivirent filèrent comme des météorites dans une nuit d'été, fugaces et lumineuses. De réunions à Londres ou Rome, aux entretiens d'embauche des vendeurs, Anthony ne comptait plus ses heures et ne ménageait pas sa peine. De courtes nuits succédaient à de longues journées où le jeune homme était survolté. Les travaux d'aménagement avaient commencé dans sa boutique avec leur lot de mauvaises surprises et de difficultés techniques. C'était un jour le réseau électrique qui ne tenait pas en raison d'un court-circuit sur l'une des vitrines, un autre jour le plan convenu qui n'était pas respecté... Anthony dut se résoudre à demander à Lan de passer sur le chantier lorsqu'il était en déplacement. D'aéroports en restaurants chics, il perdit peu à peu le contact avec la vie réelle, ignorant le monde qui l'entourait et les conséquences de ses actes. Un soir qu'il rentrait fourbu du Japon où il avait pu visiter le magasin de Tokyo, bien plus avancé que le sien, il croisa Lan dans le couloir d'entrée de son appartement. Elle venait de déposer au réfrigérateur des boissons gazeuses et sucrées ainsi que quelques produits frais dont Anthony ne se servait jamais, puisqu'il n'était jamais chez lui. Le plus souvent, il se contentait de grignoter une barre chocolatée dans la journée, quand il ne mangeait pas au

restaurant. Agacé par ce probable gâchis et la perte de temps que cela pouvait occasionner pour Lan, torturé par un mal de tête doublé des troubles dus au décalage horaire, il l'avait reconduite à la porte un peu prestement en joignant le geste à la parole. Lan apprécia d'autant moins la scène qu'elle souhaitait aborder un « problème avec une plante verte », dont Anthony, à cette heure tardive et dans cet état de fatigue, n'avait que faire. Il serait bien temps, le lendemain, de faire le point sur les problèmes secondaires de décoration du magasin, alors qu'il n'avait même pas encore terminé le recrutement de son équipe.

Il avait reçu une centaine de CV, en avait écarté une grosse moitié à la première lecture, et parmi ceux qui restaient, il avait sélectionné méticuleusement les profils qui lui semblaient correspondre à la clientèle particulière qu'il attendait. Jeune mais pas trop, avec une première expérience en tant que vendeur, passionné de nouvelles technologies ou de produits de luxe, mais surtout, appartenant à une classe sociale aisée. Anthony supposait en effet qu'un vendeur ou une vendeuse venant de la « classe laborieuse » ne supporterait pas la débauche de luxe et les manières surfaites des gens de ce monde. Lui-même acceptait cela avec difficulté et il était pratiquement certain que sa camarade de promotion, aujourd'hui sa directrice générale, le savait. Aussi ne comprenait-il pas pourquoi elle avait fait appel à lui. Ou peut-être n'osait-il pas le comprendre. Ces dernières semaines, il avait effleuré sa peau à plusieurs reprises, respiré son parfum, croisé son regard. C'était chaque fois un moment d'intense émotion, partagé, lui semblait-il, mais ce n'était pas le moment d'aller plus loin. Le planning était trop serré, les enjeux trop énormes.

Puisque les CV ne mentionnaient pas clairement le niveau de vie des postulants, Anthony sélectionnait les candidats en fonction de leurs hobbies. Le sport qu'ils déclaraient pratiquer était riche d'enseignement, par exemple. Le football ou la course à

pied les cataloguait du côté des prolétaires, car ces sports ne nécessitaient pas d'investissement particulier. Au contraire, les sports de glisse ou bien sûr le golf, témoignaient souvent d'une enfance à l'abri du besoin, car l'équipement nécessaire à leur pratique était onéreux et les occasions de s'y adonner rares.

Anthony vit défiler une quinzaine de jeunes gens bronzés et polis, auxquels il posa quelques questions en se préoccupant davantage de leur façon de répondre que de la réponse elle-même. Il lui restait six CV et en sélectionnerait quatre le lendemain pour une embauche au premier décembre, soit dans cinq jours.

Lan avait acheté différents sodas et des jus de fruits dont les couleurs vulgaires étincelaient sous la lumière blafarde du réfrigérateur. Anthony s'empara d'une canette de Sprite sans conviction, en espérant que le piquant de la boisson apaise sa céphalée. Il en but une gorgée et garda un goût sirupeux et chimique dans l'arrière-gorge. Il la vida dans l'évier avant de la jeter dans la poubelle. Il ouvrit à nouveau le réfrigérateur et se tourna cette fois vers les jus de fruit. Un flacon rouge attira son attention car il avait la forme de celui d'un produit d'entretien. L'étiquette annonçait « *Fruit punch* » et « *100 % Natural* ». Une pomme et des cerises parfaitement sphériques flottaient accompagnées de divers autres fruits dans une eau limpide sur la photo. Il s'en versa un verre et le but en entier en lisant vaguement la composition chimique du breuvage.

Passablement écéuré, il monta dans sa chambre d'un pas lent. Il n'avait pas sommeil. Il venait de passer douze heures dans un avion à suivre le soleil, la journée fut interminable. Des *blockbusters* américains l'avaient assommé pendant le trajet, tout lui paraissait fade et exagéré à la fois. La pièce qu'il avait laissée en désordre il y a deux jours était impeccablement rangée, le lit fait. Les vêtements qu'il avait jetés à terre, froissés et tachés étaient aujourd'hui propres et repassés dans la penderie.

Il referma le placard d'un geste brusque. Il resta longtemps sous la douche, mais les boissons sucrées ne passaient pas, il lui sembla qu'elles formaient une boule qui tournoyait dans son estomac, cherchant la sortie.

Il se coucha sans éteindre la lumière, scrutant le plafond dont il examina la moindre fissure, son regard allant de l'une à l'autre, au rythme des spasmes de son ventre. Il essaya de se concentrer sur quelque chose : ses appels à passer le lendemain, son magasin, l'enseigne, ce modèle de téléphone connecté qu'il allait vendre une fortune à des *wannabe* sans cervelle. Mais il ne parvenait pas à fixer son attention plus de dix secondes. Il y avait cette petite fissure dans le plafond, cette petite tâche noire ici, et à nouveau la fissure...

Il se leva d'un bond pour courir aux toilettes et s'agenouiller devant la cuvette. Il vomit un liquide rouge et mousseux qui décapa l'émail et le rendit brillant comme jamais, après avoir tiré la chasse. Des crampes violentes l'obligèrent à s'asseoir au bord du lit plusieurs minutes qui durèrent une éternité. Les coudes posés sur les genoux, les mains pendantes entre les jambes, contemplant ses pieds s'enfoncer dans la moquette épaisse, Anthony cherchait une position pour survivre à un nouvel assaut chimique qu'il sentait poindre au fond de ses organes vitaux. Un répit de courte durée lui permit soudain de relever la tête. Son regard se posa sur le pot qui était sur son bureau, ses yeux à hauteur de la surface de terreau. Il en vit sourdre des petites pointes vertes, un duvet d'émeraudes microscopiques qui semblait surgir lentement de la terre. Oubliant un instant son mal-être, il alluma toutes les lumières de la chambre pour examiner la chose de plus près et sous tous les angles. De près, on ne voyait presque rien, il fallait s'éloigner et prendre de l'angle pour apercevoir les petites pousses qui jaillissaient de façon désordonnées. Mais il y avait de l'ordre dans ce chaos végétal, des zones entières où il ne poussait rien, où pas une brindille ne

semblait prête à se montrer. Cela formait une pointe triangulaire et de l'autre côté du pot, deux formes arrondies symétriques. Cela ressemblait à un cœur. Non : c'était un cœur. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Quelle sorte de plante verte pouvait former un cœur de milles pousses, se demanda-t-il ? Était-ce le hasard de la nature ou une volonté humaine ? Il songea à Marion alors qu'il n'y avait plus pensé depuis des jours. Depuis le coup de fil de sa mère, à laquelle il n'avait pas donné de nouvelles non plus. Il songea à appeler maintenant, mais il était tard. Il prit une nouvelle douche dont il réduisit la température progressivement jusqu'à ne plus supporter la fraîcheur glaciale du liquide sur son corps. Il se sécha vigoureusement dans une serviette blanche et douce et s'introduisit, nu, dans ses draps. Il trouva cette fois le sommeil rapidement.

Il fut réveillé au petit matin par un appel d'Audrey. Sa voix était empreinte d'un embarras qu'il ne lui connaissait pas.

– Allô Anthony ?

– Oui. Salut Audrey.

– Tu... Tout va bien ?

– La nuit a été courte, mais on s'en remet...

– J'ai... Lan m'a appelée ce matin.

– Ah bon ? répondit-il en essayant de recouvrer toutes ses facultés mentales.

– Je l'ai... Enfin, elle a souhaité démissionner.

– Ah bon ? répéta-t-il, sans savoir quoi ajouter.

– Je l'ai convaincue de ne pas porter plainte.

– Porter plainte ?! Mais pourquoi ?

– Elle prétend que tu la harcèles.

– Que je la harcèle ? Moi ?

– Écoute, je ne souhaite pas me mêler de ta vie privée donc je ne te demande aucune explication, mais elle a évoqué le fait que tu lui confiais des missions qui ne figuraient pas dans son contrat...

– Je lui ai demandé de passer au magasin pendant les travaux, pour qu'elle me rende compte de l'avancée du chantier pendant que j'étais à Tokyo, oui. Je pensais que c'était plutôt valorisant pour elle, plutôt que de remplir un garde-manger et faire le ménage...

– Elle a parlé d'exhibitionnisme, de gestes déplacés...

– De...

– Et puis d'une plante que tu lui demandais d'arroser chaque jour et qui a fini par ressembler à un truc...

– Un truc ?

– Déplacé. Elle n'a pas été plus précise, mais je ne veux pas le savoir et pour moi l'affaire est close. Elle est partie avec une indemnité, à l'amiable et je lui ai fait signer une décharge pour m'assurer qu'elle ne tentera rien contre nous avant l'ouverture.

– Tu lui as fait signer... Tu es à Paris ?

– Oui, j'avais un truc à régler avec l'agence de com' en France. Je ne te l'ai pas dit ?

– Non. On peut se voir ? J'aimerais t'expliquer...

– Je répète que ce n'est pas nécessaire. Tu as sans doute beaucoup de choses à faire, et moi aussi...

– Je me permets d'insister. J'ai... J'ai un peu les boules après ce que tu viens de me dire. J'aimerais que tu entendes ma version des faits.

- Je ne sais pas si...
- Viens à l'appartement ce soir, après tes rendez-vous de la journée. Je te montrerai la plante « déplacée ».
- Ce n'est pas la question...
- 18 heures ?
- Non, j'ai une séance de photos pour un magazine à 18 heures.
- 20 heures ?

Elle hésita longuement, fit semblant de feuilleter un agenda alors qu'il n'était question que d'une date et d'un horaire, et finalement accepta.

*

Anthony était fébrile. Il était vingt heures trente, il scrutait son téléphone portable toutes les cinq secondes et regardait par la fenêtre les Champs-Élysées de nuit. Quelqu'un sonna à la porte, il courut ouvrir.

– Salut, désolée pour le retard, dit Audrey.

Elle portait une mini-jupe noire et était chaussée de talons hauts, entre les deux, des collants noirs brillants qui sculptaient ses cuisses galbées. Ses cheveux lisses tombaient sur un décolleté parfait, paré d'un collier qui brillait de mille feux.

– Le photographe était infernal, il m'a photographiée dans tous les sens, et ça a duré une éternité. Du coup, je n'ai pas pu me changer, je suis un peu « habillée ».

– J'aurais fait comme lui, répondit Anthony en l'invitant à entrer.

– Je ne reste pas longtemps, j'ai demandé au taxi de m'attendre et je reprends l'avion ce soir. Tout va bien ?

– J'ai recruté mes vendeurs aujourd'hui, le chantier est quasi-terminé, je suis prêt pour l'ouverture. Il me manque juste quelques appareils qui ne sont pas arrivés...

– Ah oui, j'ai oublié de te dire, le fournisseur a appelé, ça sera livré la semaine prochaine. Ne t'inquiète pas.

Il y eut un blanc. Anthony ne savait pas s'il devait la faire entrer puisqu'elle semblait pressée, mais en même temps, il ne se voyait pas aborder une conversation debout ici. Audrey rompit finalement le silence.

– Ça me fait bizarre de revenir ici.

– De revenir ?

– J'y ai passé quelques vacances avec mon père. Ça fait... dix ans ? Oh my god, dix ans !

– Entre, ça va te rappeler des souvenirs.

Elle jeta un œil à la porte d'entrée puis à sa montre, et finalement accepta.

– Tu veux manger quelque chose ?

– À vrai dire, j'ai une faim de loup. Je n'ai pas mangé depuis ce matin.

– Viens, le frigo est plein de choses que Lan a achetées.

– Elle me semblait efficace comme camériste.

– Elle l'était, je ne lui reproche absolument rien. Mais depuis que je suis là, je t'avoue que je n'ai pas bien eu le temps de discuter avec elle.

– Je sais...

– Et j'admets que notre première rencontre a pu lui faire une drôle d'impression. Tiens, justement, elle était là, à ta place. Et moi j'étais à l'autre bout du couloir parce que j'avais entendu du bruit, j'étais descendu... Sauf que j'étais en train de prendre ma douche et...

– Elle t'a vu...

– À poil, oui. Enfin, j'étais descendu avec une serviette, bien sûr, mais je ne m'attendais pas à la voir là. Et suite à une maladresse...

Audrey esquissa un sourire en imaginant la scène. Ils s'installèrent à la cuisine, Anthony sortit du réfrigérateur des tranches de jambon entourées de papier et des tomates cerises dans une barquette, il posa une baguette de pain sur la table et des couteaux.

– Ça va aller ? s'inquiéta-t-il.

– Ce sera parfait. J'en ai un peu marre de manger au restaurant, pas toi ?

– Si... Je trouve ça long. Et un peu toujours pareil.

Ils mangèrent en discutant de choses et d'autres. Anthony lui parla de ce restaurant en Ardèche qui refusait d'afficher ses

étoiles. Comme elle avait très faim et qu'il en faisait une description élogieuse, elle lui demanda de l'y amener un jour. Il lui promit.

– Au fait, ton taxi ? dit-il en regardant l'heure.

– Oh, il a dû partir. Ne t'inquiète pas. Ils ont l'habitude. J'en appellerai un autre.

Ils parlèrent ensuite des directeurs des autres magasins. Anthony chercha à savoir si Remo avait tenté sa chance, elle lui répondit qu'il l'agaçait beaucoup avec ses manières d'italien séducteur sûr de lui. Et après avoir comparé leurs portraits du japonais et de l'américain, la discussion revint sur Lan.

– Et cette histoire de plante ? demanda Audrey piquée par la curiosité.

– Viens, je vais te la montrer.

Elle essuya délicatement la commissure de ses lèvres avec une serviette, se leva et mit un peu de temps à se réhabituer à la démarche particulière qu'elle devait observer avec ses talons hauts. Elle le suivit à l'étage, en se surprenant à observer le mouvement des fesses du jeune homme dans l'escalier, à travers son jean.

– Ah, tu as choisi cette chambre ? C'était la mienne ! dit-elle.

– Je n'avais pas vu l'autre, au début...

Elle s'approcha du bureau où le pot de fleurs se trouvait.

– C'est ça ? demanda-t-elle.

– Oui, dit-il en arrivant dans son dos.

- Mais on ne voit rien.
- C'est parce que tu n'as pas le bon angle, assieds-toi sur le lit.

Elle s'exécuta et vit en effet les fines brindilles qui dépassaient de la surface.

- Et ça représente quoi ?
- Je suppose un cœur.
- Un cœur ?
- Tu dirais quoi, toi ?

Elle changea de position, se redressa en contractant les fesses, puis au contraire enfonça ensuite la tête dans ses épaules en fronçant les sourcils.

- Oui, c'est un cœur. Qui t'a donné ça ?
- Une... Une fille. Une amie.
- Une amie ?
- Je ne la connais pas bien. Elle partait en voyage, elle m'a demandé d'arroser ça tous les jours et...
- Et tu le fais ?
- Ben... Depuis que Lan est partie, oui.

Ils regardèrent le pot en silence pendant quelques secondes.

- Bon, je vais y aller, dit Audrey après un soupir.
- Tu ne veux pas rester ici pour la nuit ?

– Je t'ai dit que j'avais un avion...

Dans un soudain élan d'audace, il posa un baiser sur ses lèvres en l'empêchant de finir sa phrase. Elle répondit à son baiser mieux que prévu, mais s'en dégagea avec la même ardeur.

– Je ne sais pas si... bredouilla-t-elle.

– Si tu vas porter plainte ? Mais c'est toi ma supérieure, s'il y a harcèlement...

Cette fois, c'est elle qui le renversa sur le lit, et laissa exprimer toute sa féminité refoulée par le travail des dernières semaines. D'un geste précis, elle fit tomber ses chaussures à talon sur la moquette, une à une, et emporta Anthony avec elle au milieu du lit sans cesser de l'embrasser. Elle déboutonna à la hâte sa chemise et son pantalon dont il se dégagea lui aussi rapidement. Le tenant par les deux poignets plaqués sur le lit, son essoufflement faisant monter et descendre sa poitrine juste sous son nez, elle le regarda avec détermination sans dire un mot.

– Quand je te disais de rester ici, je pensais à l'autre chambre, mentit Anthony.

– C'est *ma* chambre, je t'ai dit !

Anthony fut réveillé le lendemain matin par un bruit d'écoulement d'eau. Dans la salle de bain voisine, Audrey prenait sa douche. Il n'osa pas la rejoindre et essaya de faire le point sur la situation. Il y avait quelque chose d'artificiel dans ce qui s'était passé cette nuit. L'intensité et le plaisir extrêmes qu'il avait ressentis ne parvenaient pas à masquer une certaine amertume, l'idée que les choses n'auraient pas dû se passer comme ça. Il ignorait si elle ressentait la même gêne, mais le fait qu'elle se lève en silence pour prendre sa douche l'inclinait à penser que oui. S'il s'était réveillé quelques minutes plus tard, qui sait si elle n'eût pas déjà sauté dans un taxi sans même lui dire au revoir ?

L'eau ne coulait plus et il l'entendit se sécher longuement puis se coiffer et se vêtir. Elle apparut enfin dans la chambre et vit qu'il était réveillé. Elle sourit poliment.

– Tu es réveillé ?

– Tout juste...

– Il faut que je file, j'ai une réunion dans une heure à Londres. Je n'y serai jamais à temps.

- Tu veux que je t'appelle un taxi ?
- C'est déjà fait. Il doit m'attendre là-devant.
- On se revoit quand ?
- Vendredi à Londres, pour vérifier que tout est au point pour l'ouverture, les dernières marchandises livrées, les prix fixés...

Il ne s'attendait pas à une réponse aussi professionnelle, mais ne protesta pas et se contenta d'acquiescer. Elle prit ses affaires et sortit rapidement en lui faisant un signe amical de la main, accompagné d'un nouveau sourire.

– Merci pour cette soirée, dit-elle avant de disparaître dans les escaliers.

Dépassé par son énergie alors qu'il peinait à émerger, Anthony trouva la force de se lever et d'ouvrir les volets pour la regarder partir. Les Champs-Élysées s'éveillaient doucement et la circulation n'était pas encore très dense. Un taxi sombre attendait juste devant l'immeuble. Il la vit s'y engouffrer, et la voiture partit aussitôt. Il se laissa retomber sur le matelas et ses yeux fixèrent le cœur vert que formait maintenant distinctement les jeunes pousses. Il remarqua une protubérance au centre de la forme, un petit monticule de terre semblait s'être formé. Il gratta de son index le petit relief et découvrit en dessous un point vert plus foncé que le reste, plus épais aussi. Il replaça la terre qu'il avait grattée, comme pour protéger le végétal du soleil qui commençait à traverser la fenêtre de ses rais lumineux. L'image de Marion lui vint à nouveau à l'esprit et entretint sa confusion matinale.

Il reprit conscience peu à peu, en examinant son emploi du temps de la journée. Il devait recevoir aujourd'hui ses quatre vendeurs pour leur confirmer définitivement leur embauche. Dans le même temps, il devait réceptionner les travaux d'aménagement du magasin, il restait quelques finitions à parfaire et le prestataire lui avait promis que ce serait fait dans la matinée. Il ne prit pas le temps de petit-déjeuner, et se rendit au magasin dès qu'il fut prêt.

L'ouverture était prévue pour ce samedi. Quelques badauds fortunés examinaient déjà la vitrine qui exposait les modèles les plus étonnants et les plus rares, sans afficher leur prix. Une campagne de pub nationale et internationale avait fait connaître l'enseigne à son cœur de cible et cela portait déjà ses fruits. Il salua ses futurs clients avant d'ouvrir la grille et d'entrer, seul, à l'intérieur.

Il avait donné rendez-vous à ses quatre vendeurs à la même heure. Il voulait profiter de cette occasion pour qu'ils fassent connaissance et organisent avec lui le planning du mois. Eux ne savaient pas encore qu'ils étaient embauchés, aussi arrivèrent-ils passablement inquiets et stressés en se jaugeant l'un l'autre comme les adversaires d'une finale. Quand il leur annonça la bonne nouvelle, ils se détendirent un peu et les négociations pour le planning de décembre purent commencer. Les horaires d'ouverture du magasin s'étendaient sur six jours, du lundi au samedi de dix heures à vingt-heures. Il devait toujours y avoir au moins deux vendeurs, trois le samedi, et chaque vendeur avait un contrat de trente-cinq heures hebdomadaires à répartir selon les disponibilités et préférences de chacun. Le planning du samedi était le plus critique, c'était à la fois le jour où il y avait le plus de monde, et celui que les vendeurs souhaitaient le plus garder en temps libre. Ils décidèrent donc rapidement de libérer un samedi sur quatre pour chaque vendeur, à tour de rôle. Puis, en fonction des activités extra-professionnelles, conve-

nances personnelles et habitudes de chacun, les vendeurs s'entendirent sur le reste de la semaine. Anthony n'eut pas à intervenir et il s'en félicita. Cette première expérience d'encadrement l'angoissait et il avait pris le parti de ne pas être trop directif et de préférer l'autogestion de son équipe. Globalement, il pensait avoir fait le bon choix en recrutant ces quatre personnes, mais en observant mieux leurs relations interpersonnelles, se rendit compte d'une probable incompatibilité d'humeur entre deux d'entre elles qui raisonnaient de façon totalement différente. Bastien était plutôt procédurier, planificateur, rigoureux, tandis que Florian était plutôt de nature à s'adapter à tout, le moment venu. Ce dernier accepta plusieurs fois de changer sa journée libre, alors que Bastien ergotait dès qu'il fallait revenir sur une semaine qui avait déjà été remplie et validée une première fois, même si les changements à apporter ne le concernaient pas. Anthony avait déjà noté ces traits de caractères lors des entretiens précédents, mais sans imaginer les potentiels différents que cela pouvait occasionner au quotidien.

Alors que ses vendeurs continuaient à faire connaissance, le patron de l'entreprise chargée d'aménager le mobilier frappa à la porte. Anthony lui fit signe d'entrer et il se leva pour l'accueillir. Ils firent ensemble le tour des vitrines et des éclairages halogènes, et consignèrent dans les réserves du document de réception des travaux les derniers ajustements à faire avant samedi.

*

Marion scrutait l'horizon depuis le pont du bateau qui la ramenait en France. Un vent glacial s'engouffrait dans les moindres interstices de ses vêtements mais elle n'y faisait plus attention. Comme à chaque fois qu'elle rentrait de la base, son esprit était ailleurs. Captivée par son activité et chaque fois plus

inquiète des observations qu'elle pouvait faire là-bas, elle n'arrivait pas à revenir à la réalité, et à l'accepter. Les manchots disparaissaient inexorablement à mesure que l'homme réchauffait le climat. La partie de mer gelée où les manchots élevaient leurs poussins se craquelait et cédaient de plus en plus tôt, parfois avant que les petits ne fussent arrivés à maturité. Les dégâts étaient considérables alors même que les conséquences les plus dramatiques du réchauffement climatique n'étaient pas encore palpables.

Cette fois, elle avait pu observer aux jumelles la noyade d'un de ses protégés, la détresse innocente qui se lisait dans ses yeux effarés l'avait particulièrement bouleversée. Impuissante à quelques centaines de mètres du drame, son éventuelle intervention n'aurait fait qu'empirer les choses, fragiliser la glace et faire peur aux autres animaux.

Elle chercha une image pour remplacer celle-ci qui la hantait depuis son départ. Elle s'efforça de penser à la plante qu'elle avait laissée à Anthony. Elle imagina ce vert surgir du néant, cette couleur qui portait en elle tellement d'espoir et de promesses, cette couleur qu'elle avait presque oubliée dans l'immensité blanche du continent antarctique et la fadeur grise des mers australes.

Quelqu'un l'appela depuis une cabine. Elle n'entendit pas. Il répéta son appel, la mer était dangereuse ici, la météo était mauvaise, il fallait rentrer. Elle obéit malgré elle. Sitôt à l'abri dans sa cabine, le poussin aux yeux exorbités par la peur, la suppliant d'intervenir pour ses frères, ses cousins, lui revint en mémoire.

Veille de l'ouverture. Anthony atterrit à Londres avec beaucoup d'avance, dans l'espoir de passer un peu de temps avec Audrey. Mais en arrivant devant son magasin, il trouva porte close. Il colla ses mains contre la vitre pour scruter l'intérieur mais tout était éteint et désert. Il reconnut les téléphones et les tablettes tactiles qu'il avait aussi dans les vitrines de sa boutique. Audrey n'avait pas mis en valeur les mêmes modèles que lui. Un passant s'arrêta pour regarder à son tour avec curiosité à travers la vitrine.

– Je crois que ça n'ouvre que demain, dit-il à Anthony.

– Je sais, répondit-il agacé avant de décoller son nez de la vitre.

Il prit une direction aléatoire et marcha droit devant lui en regardant sa montre. Il avait deux heures à tuer avant la réunion. Audrey devait être chez elle en train de se préparer, ou dans les bureaux d'un grand quotidien londonien, interviewée par un chroniqueur de mode. Il pouvait l'appeler pour en avoir le cœur net, et aussi avancer sa venue, mais il n'osa pas. Les

quelques mails qu'il avait échangés avec elle pendant la semaine furent purement professionnels. À aucun moment elle n'avait fait allusion à cette nuit passée ensemble, ce qu'il pouvait comprendre. Après tout, il n'était sans doute pas opportun de mélanger vie privée et vie professionnelle, et il ne s'attendait pas à ce qu'elle annonce leur liaison à tous les membres de l'équipe à la fin d'un courriel précisant les prix de la dernière tablette Samsung ; même s'il aurait payé cher pour voir la tête de Remo à la lecture d'une telle information.

Il s'arrêta dans un salon de thé où l'on servait des viennoiseries à la française, pas très loin du magasin d'Audrey. Il n'avait pas petit-déjeuné ce matin pour prendre un avion plus tôt et son ventre émettait des gargouillis déchirants. Il prit un chocolat chaud et deux croissants qu'il avala tout en consultant les messages sur son téléphone. Ses vendeurs tenaient une réunion au même moment dans la boutique parisienne, il envoya un SMS à l'un d'eux pour demander comment ça se passait. La réponse arriva quelques minutes plus tard, mais elle était ambiguë : « *dans l'ensemble, ça va* ». Et dans le détail, se demanda Anthony ? Il rédigea aussitôt un autre message pour avoir plus de précisions et reposa son téléphone en se demandant ce qui pouvait bien se passer là-bas. Quand il était passé devant son magasin le matin-même, tout était en ordre. Les derniers cartons de marchandises arrivés la veille étaient posés dans l'arrière-boutique, à l'abri des regards, et le rideau de fer était parfaitement fermé devant la vitrine. La réunion des vendeurs avait pour but de peaufiner leur connaissance des produits, les arguments de vente de chacun, le public ciblé, les caractéristiques techniques... Il n'y avait aucun enjeu particulier.

Anthony vit entrer un couple dans le salon de thé, il imagina aussitôt qu'ils venaient de passer leur première nuit ensemble. La fille était particulièrement jolie, bien qu'un peu grande, sans doute mannequin, très sophistiquée. L'homme était plus petit

qu'elle mais portait un costume impeccablement taillé qui ne laissait aucun doute sur son excellente situation professionnelle. Anthony laissa aller son imagination comme il le faisait parfois, en essayant de deviner la vie des gens qu'il croisait au hasard. Ils s'apprêtaient sans doute à écumer les magasins de Londres ; elle, pour profiter au mieux de sa probable éphémère carrière et des rencontres que cela lui permettait de faire à chaque séance de *shooting*, lui, pour montrer qu'il pouvait le faire et pour tromper la solitude dans laquelle sa fortune l'isolait chaque jour un peu plus. La semaine dernière, peut-être, il était au bras d'une toute jeune actrice à Prague, et dans quelques jours, il rencontrerait le nouvel amour de sa vie ou du week-end prochain dans une soirée mondaine à Paris. Le mannequin s'installa à une table en croisant les jambes si haut qu'Anthony dut tourner la tête pour ne pas paraître impoli. Dehors, il reconnut Audrey sur le trottoir d'en face.

Son téléphone vibra : la réponse à son message, il s'en empara et pressa quelques boutons tout en suivant Audrey du regard. Elle n'était pas seule. De son autre main, il chercha de la monnaie pour régler son petit-déjeuner puis partir au plus vite. Le message disait « *ça chauffe entre Florian et Bastien* ». Il posa la monnaie sur la table puis composa le numéro de Bastien en enfilant son manteau. En passant devant le mannequin, il capta un morceau de leur conversation : « *...and what about your wife ?* »⁶ disait-elle en fixant son probablement richissime interlocuteur. Anthony n'eut pas le temps d'entendre sa réponse car Bastien décrocha à ce moment. Il sortit du salon de thé et marcha en direction du magasin d'Audrey tout en questionnant le vendeur.

– Allô ? C'est Anthony. Ça se passe bien la réunion ?

6 « Qu'en est-il de ta femme ? »

– Bonjour Anthony, dit le vendeur un peu embarrassé, je... Nous étions sur la montre connectée Kairos...

– Très bien. Pas de problème particulier ?

– Non... Enfin si, nous ne sommes pas tout à fait au clair sur la cible de ce genre de produit. Et disons que ça... Ça fait débat entre nous...

– C'est-à-dire ?

– Florian pense que c'est un produit exclusivement destiné aux jeunes. Pour ma part, vu le prix, je...

Anthony marchait à pas soutenus pour rattraper Audrey qu'il avait maintenant en ligne de mire. De dos, il ne reconnaissait pas l'homme qui l'accompagnait.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? Allô ?

– Oui, pardon Bastien, je ne t'entends pas très bien. Il y a des voitures autour...

– Donc pour cette montre...

– Écoute, je ne pense pas que ce soit très important, ces produits sont tout nouveaux et leur cible n'est pas encore bien connue. Si Florian pense qu'il ne peut la vendre qu'aux jeunes, il...

– Mais vous avez vu son prix ? À ce tarif, combien de personnes dans le monde peuvent...

Anthony éloigna le combiné pour presser le pas et arriver à la hauteur d'Audrey, il reconnut enfin l'homme qui cheminait à ses côtés. C'était Remo. Le vendeur continuait d'avancer ses ar-

guments quand Anthony rapprocha le téléphone de son oreille, il mit fin aussitôt à la conversation.

– Je te rappelle, Bastien. Bonjour ! Dit-il en s'adressant à Audrey.

– Ah ! Anthony ! répondit-elle en souriant.

– Déjà là ? dit Remo. La réunion n'est que dans une heure !

– Et toi ?

– Oh, moi j'ai passé la nuit ici, annonça-t-il fièrement en regardant Audrey.

– Il m'a appelée tôt ce matin pour voir une ou deux choses pour Rome, précisa la jeune femme.

– Tu n'es pas prêt ? fit semblant de s'inquiéter Anthony.

– Non, c'est juste que j'ai un carton qui est arrivé endommagé, et il me manque toute une gamme de produits...

Ils arrivèrent au magasin central, Audrey ouvrit à moitié la grille et entra la première en se penchant, sous l'œil pervers de l'italien qui invita Anthony à passer devant lui.

– Et les autres ?

– Clark va arriver, mais doit repartir assez tôt pour arriver à temps pour l'ouverture demain, même si avec le décalage horaire, il aura quelques heures de plus que nous. Par contre, Aoki ne viendra pas, je lui ai dit qu'on l'appellerait pour faire le point.

– Et la vieille Europe, fidèle au poste ! s'exclama Remo en passant les bras autour des épaules de ses deux collègues.

Anthony remarqua que sa main droite arrivait juste à hauteur du sein d'Audrey et que ce n'était pas un hasard. Il se dégagea de la prise italienne et entraîna Audrey avec lui près d'une vitrine.

– Mes vendeurs se chamaillent sur la façon de vendre ce modèle de montre.

– C'est vrai qu'on n'a pas beaucoup de recul pour certains produits. Je crois qu'il faudra s'adapter à la clientèle au mieux, et surtout ne pas se faire d'à priori.

Clark frappa sur la grille pour annoncer son arrivée, puis entra dans le magasin en saluant tout le monde.

– *Dammit* ! Mais qu'est-ce qu'il fait froid ici !

– Et encore, tu n'as pas vu Paris, ajouta Remo en lui serrant la main chaleureusement.

– Paris, ça se mérite, répondit Anthony.

La réunion put commencer. Chacun aborda les soucis qu'il avait rencontrés pendant ces dernières semaines et Audrey fit le point sur les différentes campagnes publicitaires qui avaient fait connaître l'enseigne au monde entier. L'attente du public était maintenant réelle, elle envisageait que les premiers clients fassent la queue le jour de l'ouverture et craignait une rupture de stock qui pourrait être très dommageable à la réputation de la chaîne de magasins avant Noël. Aussi demanda-t-elle à ses responsables de faire le point dès le premier jour des ventes réalisées, pour prévoir rapidement un *reassort* le cas échéant. Elle ajouta par ailleurs qu'entre Londres, Rome et Paris, les appareils pouvaient facilement être transportés en une journée si be-

soin et que ça permettrait de pallier les ruptures de stock critiques sans trop de frais.

Anthony observait Audrey dans sa position de meneuse d'hommes. D'une oreille distraite, il suivait le son de sa voix, mais ce sont les images qui lui revenaient en mémoire qui perturbaient son attention. Déterminée et énergique, elle savait ce qu'elle voulait et l'obtenait toujours. Il revit dans un flash sa poitrine gonflée à quelques centimètres de ses yeux, ses cheveux ébouriffés devant son visage, sortant de sous les draps, son sourire rayonnant et l'éclat de ses yeux dans la lumière tamisée.

Un autre flash. Changement de contexte. Ce matin avant de prendre l'avion, il a jeté un œil à cette plante sur sa fenêtre. La protubérance au centre a poussé. C'est maintenant une petite fleur rouge qui transperce le cœur vert comme une flèche de Cupidon se dressant vers le ciel. Il l'a arrosée doucement, avec de l'eau tiède, et a ouvert les volets pour qu'elle ait suffisamment de lumière pendant la journée. C'est un geste qu'il a fait chaque matin et qui l'a chaque fois apaisé. Une parenthèse verte dans sa journée grise. Un temps long dans son planning serré.

– Anthony ?

– Oui, pardon, j'étais ailleurs...

– Rien à ajouter de ton côté ? Tout va bien ? reprit Audrey.

Sa voix était neutre et son ton professionnel, comme si rien ne s'était jamais passé entre eux. Depuis ce matin, elle n'avait manifesté aucune preuve d'attachement à son égard. Il était un responsable *lambda* dans une entreprise prometteuse. Rien de plus. Cependant, au moment de se quitter en fin de journée, elle prononça cette phrase banale, mais à double sens :

– Je te rappelle demain.

Anthony la tourna en boucle dans son avion du retour. Il était convenu de faire le point sur les ventes du premier jour, ils allaient donc forcément être en contact, pourtant elle n'avait pas dit « je te rappelle demain » à Remo, par exemple. Allait-elle l'appeler lui, ou juste le responsable du magasin de Paris ? C'était bien différent. Il comprenait bien sûr l'intérêt stratégique de ne pas dévoiler leur relation devant les autres responsables, mais était-ce une raison pour ne montrer aucun signe de connivence, si ce n'est cette dernière phrase sous forme de promesse ?

Il arriva chez lui en proie au doute. Il avait mangé un sandwich industriel dans l'avion en ressassant tout ça. Par ailleurs, ses vendeurs n'avaient cessé de lui envoyer des textos contradictoires dans la journée, dont il n'avait pris connaissance que sur le chemin du retour. Selon les messages et l'heure de leur envoi, c'était la guerre des tranchées ou l'apaisement relatif. Florian n'avait même pas perçu de différend entre Bastien et lui. La fille s'inquiétait de voir les relations se dégrader avant même le premier jour d'ouverture. L'autre vendeur essayait de se placer en médiateur capable de mener l'équipe si Anthony lui en donnait les moyens. Il n'avait pas répondu pour ne pas risquer une mauvaise interprétation de ses propos et se promit de mettre les choses au point avant l'ouverture du lendemain. Il chercha dès lors le meilleur moyen de le faire et les bons mots à prononcer.

Trois heures du matin, quelques phrases tournoyaient dans sa tête et son cœur battait de façon irrégulière. Pas moyen de faire entrer toutes les informations de la journée dans un tableau d'ensemble cohérent. Son cerveau refusait de s'endormir dans un pareil foutoir, il fallait mettre de l'ordre. Mais comment ?

Il alluma la lumière et commença à regarder le plafond, mais il se remémora sa nuit avec Audrey, il se tourna sur la gauche. Des remontées gastriques lui rappelèrent le mauvais sandwich entouré de cellophane qu'il avait ingurgité dans l'avion. Il repensa au jambon qui brillait sous les néons et imagina avec dégoût la composition chimique d'une saumure industrielle comme celle qui avait laissé des gouttes grasses sur son pantalon. Il changea de côté et ses yeux tombèrent une fois encore sur ce vase dont les pointes vertes mesuraient maintenant un bon centimètre. Il se leva pour observer l'évolution de la petite fleur centrale. Elle semblait avoir profité du soleil blanc de l'hiver pour gagner quelques pétales. Au cœur, un pistil jaune soutenait fièrement les fragiles étamines foncées. La corolle rouge composée d'une dizaine de pétales mordorés était d'une finesse incroyable. Sa simple respiration au-dessus du pot faisait vibrer l'ensemble de la fleur. Il caressa d'un doigt le duvet vert qui lui chatouillait la peau. D'une pression maîtrisée, il vérifia l'humidité du terreau, puis alla chercher un verre d'eau dont il brisa l'écoulement trop brutal avec ses doigts. Une micro-goutte s'était accrochée à l'un des pétales hydrophobes, il l'observa glisser lentement vers le centre la fleur et s'évanouir dans le néant. Il imagina la fleur avaler une gorgée par sa tige pour nourrir ses racines assoiffées. Une expiration de son nez courba l'échine de la fleur qui s'inclina comme pour le remercier.

Son cœur reprit un rythme normal. Sa digestion était terminée. Il ne pensait plus à rien. Il se recoucha pour s'endormir aussitôt.

Ouverture mondiale de la chaîne de magasins Smart-Phones.

Le secteur du luxe ne connaît pas la crise. Portée par une demande toujours plus forte et des prix toujours plus extravagants, l'industrie du luxe est en plein boum. Aujourd'hui, ce sont les riches technophiles qui pourront dépenser sans compter à Londres, Paris, Rome, New York et Tokyo, dans une toute nouvelle chaîne de magasins baptisée « Smart-Phones », c'est-à-dire « Téléphones intelligents ». L'enseigne lancée à grand renfort de publicité depuis plusieurs semaines dans tous les magazines de modes de la planète se spécialise en effet dans les articles « connectés » de luxe : montres, tablettes, téléphones, bracelets...

À quelques semaines de Noël, alors que nous sommes de plus en plus dépendants de nos appareils connectés à internet, il faut reconnaître à la jeune directrice générale de la marque un certain sens du timing, savamment appuyé par une aide financière et stratégique paternelle.

Dans notre capitale française, c'est sur les Champs-Élysées que les portes de Smart-Phones s'ouvriront aujourd'hui à 10h00. Une boutique gérée par un français issu de l'EM-Lyon, tout comme la directrice générale, ce qui montre s'il en est besoin, que les grandes écoles françaises savent encore former des dirigeants à la hauteur des défis technologiques à venir.

Anthony referma le journal et le posa sur son bureau. Son équipe de vendeurs était arrivée ; ils étaient tous là pour le premier jour. Il les *briefa* en quelques mots, en faisant le choix de ne pas aborder le litige opposant la veille ses deux vendeurs aux modes de fonctionnement antagonistes. Le motif lui semblait dérisoire et l'aborder devant toute l'équipe lui donnerait une importance infondée, ce qui pourrait entraîner d'autres divergences de vues du même ordre. Il fallait à tout prix éviter l'escalade et la contagion. Aucun des deux protagonistes n'évoqua le problème, aussi Anthony estima qu'il avait fait le bon choix.

Un groupe d'une dizaine de personnes attendait devant la porte encore verrouillée. Anthony vérifia une dernière fois que les vitrines étaient convenablement fermées et que le système informatique qui faisait fonctionner les deux caisses était fonctionnel, puis il ouvrit les grilles et accueillit les premiers clients non sans une certaine appréhension.

Les badauds s'engouffrèrent dans le magasin pour en détailler chaque vitrine. Il s'agissait avant tout de jeunes passionnés n'ayant pas les moyens de s'offrir le moindre modèle même le moins onéreux. La curiosité les avait poussés à entrer mais à part quelques-uns qui furent estomaqués par les prix pratiqués, ils savaient que la boutique n'était pas faite pour eux.

Les vendeurs profitèrent de l'occasion pour chauffer leurs arguments de vente et Anthony qui observait et écoutait à dis-

tance reconnut les éléments de langage qui avaient été préparés pour chaque modèle.

Les premiers véritables clients potentiels arrivèrent vers onze heures, et ils n'avaient pas du tout la même allure. Manteaux de fourrure, bijoux et chaussures de grande marque, tailleurs sur mesure, ils sortaient d'une voiture avec chauffeur qui les déposait au pied de la vitrine, ou d'un taxi, parfois. Anthony fut surpris par leur nombre et la diversité de leur origine. Beaucoup de riches étrangers flânaient à Paris, mais la nature de leur fortune elle-même était différente. Il y avait les rentiers qui avaient hérité de l'affaire familiale et qui se contentaient d'en cueillir les fruits mûrs, il y avait les nouveaux riches qui grâce à leur talent ou leur travail avaient pu grimper l'échelle sociale en quelques années pour atteindre des sommets plus ou moins durables dans les médias, la finance ou les nouvelles technologies. Il y avait enfin les grandes familles industrielles françaises qui parvenaient à maintenir leurs affaires florissantes malgré les crises et les délocalisations, ou grâce à elles. Tous laissaient leur carte de visite pour demander la livraison de leurs achats et éviter de s'encombrer avec des sachets pour la suite de leur shopping. Tous cherchaient le produit le plus original et souvent le plus cher, qui leur permettrait de se démarquer non seulement de la masse populaire, mais aussi de leurs homologues.

Anthony reconnut tout à coup le couple qu'il avait croisé à Londres la veille dans le salon de thé. La fille paraissait encore plus grande et jolie que la veille. Elle portait des chaussures à talons de dix centimètres qui l'obligeaient à se déplacer lentement mais avec la force de l'habitude, elle le faisait avec grâce. L'homme à son bras était en pleine conversation à travers son téléphone portable. Volubile et impudique, il semblait donner à un courtier des ordres de ventes qui se chiffraient en millions de dollars. Il finit par raccrocher et ranger son téléphone qui pre-

nait un méchant coup de vieux à côté de ceux qui étincelaient de mille feux dans les vitrines. Il lâcha le mannequin qui resta scotchée sur la vitrine des bracelets et s'approcha spontanément de la seule vendeuse qui faisait au moins quinze centimètres de moins qu'elle, c'est-à-dire la même taille que lui.

– Montrez-moi donc ce que vous proposez, dit-il en regardant directement sa poitrine, à la limite de l'impolitesse.

– Vous cherchez quelque chose en particulier ? répondit la vendeuse habituée aux formes les plus rudes de la drague sauvage.

– C'est pour mon épouse. Son téléphone est tombé alors qu'elle montait à cheval.

– Dans ce cas, il faudrait peut-être lui faire choisir le modèle qu'elle préfère ? dit la vendeuse en se tournant vers le mannequin.

– Le souci, c'est qu'elle n'est pas à Paris.

Silence gêné.

– Excusez-moi, reprit la vendeuse. Nous avons un Iphone « Princess » serti de diamants.

– Faites voir.

– Je ne l'ai que sur catalogue, mais nous pouvons l'avoir avant Noël, bien sûr.

– Quel prix ?

– 130.000 euros.

– Une journée de salaire pour qu'elle le perde à cheval...

– J'ai des modèles moins coûteux...

– Non, c'est bon, commandez-en deux, dit-il en faisant un signe de la tête vers le mannequin.

Celle-ci s'approcha de lui, les yeux brillants et un large sourire.

– *Look at this beautiful bracelet !*⁷

Sans même jeter un œil au bijou dont il était question, il demanda à la vendeuse :

– Combien pour le bracelet ?

– 495 euros.

– Ok, donnez-le lui, elle les vaut bien, dit-il en sortant sa carte de crédit American Express.

Le bilan financier du premier jour s'annonçait excellent. En revanche, Anthony s'aperçut que les stocks étaient particulièrement mal constitués, car il ne s'attendait pas à vendre à ce point les modèles les plus dispendieux et voyants. Visiblement, il n'avait pas su se mettre à la place de sa clientèle et il considérait cela comme une faute personnelle, même si c'était une discussion qu'ils avaient eue avec Audrey et les autres responsables.

La journée touchait à sa fin et son équipe de vendeurs commençait à montrer des signes de fatigue. La voix usée par la répétition des mêmes arguments, les jambes engourdis par la station debout, ils regardaient leur montre de plus en plus souvent et laissaient échapper des bâillements inappropriés devant la clientèle. Bastien surprit Florian dans un de ces moments de flottement, et la fatigue aidant, cela raviva ses griefs de la

⁷ Regarde ce magnifique bracelet !

veille. Toute la journée, il avait eu le sentiment d'appliquer à la lettre les consignes de vente, avec succès, car il pensait à juste titre avoir été celui qui avait conclut le plus de ventes dans la journée. Pendant ce temps, Florian s'éternisait avec des clients perdus d'avance, laissait au contraire s'échapper de bonnes affaires en dirigeant les gens malgré eux vers les modèles sur lesquels la marge était la plus faible. Il trouvait par ailleurs sa désinvolture indigne de la clientèle et vint s'en plaindre auprès d'Anthony.

– Vous ne trouvez pas qu'il y a un vendeur de trop ?

– Pas vraiment, non. Vous êtes tous sur les rotules. Imagine avec un vendeur de moins !

– Florian ne sert à rien. Il dessert plutôt l'image du magasin.

– Au moins, c'est franc ! dit Anthony surpris par les propos directs du vendeur.

– J'ai l'habitude de dire les choses telles qu'elles sont. Regardez-le, il y a un pan de sa chemise qui dépasse du pantalon.

– Stop ! Je ne veux pas entendre ça. Chacun d'entre vous a sa place ici. Ce n'est pas un hasard si Florian fonctionne différemment de toi, j'ai sélectionné des profils variés précisément pour que chaque client trouve un vendeur qui lui corresponde.

Il mentait, mais en déportant la responsabilité du problème sur lui, il espérait que Bastien range ses critiques, par loyauté envers son directeur. Cela fonctionna, au moins temporairement.

– Très bien, excusez-moi. C'est vrai qu'on est tous un peu fatigués.

Anthony s'apprêtait à fermer la grille quand une dernière cliente se présenta devant la porte. Sans la reconnaître, il lui pria d'entrer et de ne pas hésiter à demander conseil.

– Alors c'est ici que tu travailles ?

Cette voix timide et familière l'ébranla.

– Marion ?

– C'est ta maman qui m'a donné l'adresse de ton magasin. Comme j'étais à Paris...

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Mon bateau a débarqué à Brest. Je devais passer par Paris pour revenir en train...

– Tu viens récupérer ta plante ?

– Je... Oui, aussi.

Elle entra dans le magasin pour jeter un coup d'œil à l'intérieur des vitrines. Elle fut surprise par les prix affichés.

– Tu... Vous avez eu beaucoup de clients ?

– Pas mal pour un premier jour, oui. Je ne sais pas si les autres ont fait aussi bien, mais...

– Les autres ?

– À Londres, à Rome... C'est une chaîne de magasins internationale.

– Ah ? Je l'ignorais.

Les vendeurs qui avaient compris que cette femme était une connaissance d'Anthony s'éclipsèrent en saluant leur patron. Il les remercia en retour et ferma la porte derrière eux.

– Je t'offre un verre ? Mon appart' est à deux pas d'ici.

– Je ne voudrais pas te déranger, tu as sans doute beaucoup à faire...

– La journée est finie. Viens, comme ça je pourrai te rendre ta plante.

– Elle a poussé ?

– Oui, c'est très joli.

– C'est que tu as su t'en occuper...

– À vrai dire, au début pas tellement...

– Ah...

Il éteignit les lumières. L'intérieur du magasin n'était plus éclairé que par les décorations lumineuses de Noël sur les Champs-Élysées. Marion resta figée un instant, n'osant plus se déplacer dans la pénombre.

– Viens, je vais fermer la grille.

Ils marchèrent en silence sur le trottoir jusqu'à l'appartement sans trop savoir quoi se dire. Il la fit entrer et l'installa à la cuisine. Il chercha deux verres et des boissons, mais elle préféra boire de l'eau plate. Il fit de même.

– Tu as bien raison, quand on a bu le jus d'abricot de ton père, ou ton jus de pomme, on ne peut plus rien boire d'industriel. J'en ai fait l'amère expérience.

– Tu as goûté mon jus de pomme ?

– Oui, cet été... Bon sang, ça me semble loin, cet été ! Il s'est passé tellement de choses depuis. Je passe ma vie dans les avions et les taxis.

– Et ça te plaît ? La vie ici ?

Il hésita un instant. Il ne s'était jamais vraiment posé la question de cette façon.

– Oui, oui. Je suis dans mon élément. Le commerce, les nouvelles technologies... Ça me plaît, oui.

– Tant mieux, répondit-elle d'un ton mal assuré.

– Je vais chercher ton vase, dit-il en se levant. Reste-là.

Marion observa autour d'elle, le décor de la cuisine, le mobilier, la vaisselle. Au bord des larmes, elle paraissait tourmentée par de violentes contradictions intérieures. Lorsqu'il reparut portant dans ses bras la plante en forme de cœur transpercée par cette fleur rouge-sang, elle faillit éclater en sanglot, mais son émotion fut stoppée nette par la sonnerie du téléphone portable d'Anthony. Celui-ci laissa tomber le pot de fleur sur la table en s'excusant, puis se saisit de son appareil et décrocha :

– Oui, Audrey ? Salut.

Il fit signe à Marion de l'attendre deux minutes, puis s'éclipsa dans la pièce d'à côté.

Marion caressa les brindilles vertes et jaugea l'humidité de la terre. Elle y versa le reste de son verre puis elle chercha en elle

la meilleure décision à prendre. Elle sentit monter à nouveau le flot de ses larmes, à mesure que la solitude la gagnait.

Quand Anthony revint dans la cuisine, une dizaine de minutes plus tard, Marion avait disparu, laissant la plante sur la table.

Elle avait également griffonné un message sur un bout de papier :

« Prends soin de toi, et d'elle. »

Anthony oublia rapidement ce qui s'était passé ce soir-là, et négligea l'entretien de la plante qui finit par mourir asséchée quelques semaines plus tard. Son rythme de vie connut une nouvelle accélération après le décès de Clark à New York, dans un accident de voiture juste avant Noël. Audrey fit appel à lui pour gérer temporairement sa boutique, parce qu'ils étaient, elle et lui, les seuls à parler correctement l'anglais. Ils se partagèrent la tâche et se croisèrent de nombreuses fois au-dessus de l'océan Atlantique, sans plus se voir.

Le succès de la chaîne de magasins se confirma après les fêtes, et il fut rapidement question d'ouvrir de nouvelles antennes à Berlin, Madrid, Stockholm, Montréal et Pékin. Anthony enchaînait les visioconférences avec Audrey, Remo et Aoki pour préparer cela, tout en gérant son équipe de vendeurs à Paris et celle de New-York par intérim. Anthony ne vivait plus que pour Smart-Phones. Du matin au soir, sa vie était totalement pilotée par ses rendez-vous professionnels et ses voyages outre-Atlantique. De nouvelles tensions naquirent entre ses vendeurs livrés à eux-mêmes chaque fois qu'il s'occupait de New York, prenant parfois des proportions inquiétantes. Un court-circuit

sur le tableau électrique avait failli coûter la vie de sa vendeuse dont l'équilibre mental commençait à vaciller, soumise à la pression et au stress. Anthony soupçonna une tentative de suicide de sa part, mais rien ne lui permit de vérifier cette hypothèse. Son absence pour maladie surchargea le planning des trois autres et obligea Bastien et Florian à travailler encore plus souvent ensemble, alors qu'ils s'appréciaient de moins en moins.

Lorsque exceptionnellement, Audrey et Anthony se retrouvaient dans un même lieu, pour une réunion ou un déjeuner, leurs relations étaient purement professionnelles et chacun d'eux avait d'autres rendez-vous à honorer ensuite, si bien qu'ils n'évoquèrent jamais leur liaison d'un soir, et finirent même par ne plus y penser, accaparés par leur travail.

Pendant ses longs et nombreux trajets en avion, Anthony essayait avant tout de dormir. Le rythme de sommeil bousculé par les décalages horaires incessants et les repas pris sur le pouce à des heures impossibles, il ne dormait plus que par tranche de trois ou quatre heures, en se demandant à chaque réveil où il était et l'heure locale. Plusieurs fois, il eût des absences de quelques minutes au lever, où il ne parvenait plus à déterminer avec certitude le jour de la semaine et la langue qu'il devait utiliser pour commander un petit-déjeuner au réceptionniste.

Son labeur était largement récompensé par son salaire. Les bons résultats du mois de décembre lui avait valu une prime conséquente à cinq chiffres, et son remplacement au pied levé de Clark multipliait quasiment son salaire par deux, alors qu'il n'avait pour ainsi dire plus aucune dépense personnelle.

Il commençait à envisager de s'acheter une voiture de luxe. Il caressait doucement l'espoir depuis petit de pouvoir s'offrir un jour la mythique Ferrari Testarossa qui n'était plus produite depuis 1996 mais dont on commençait à trouver des modèles d'oc-

casation à partir de cent mille euros. Il consacrait les quelques minutes de temps libre qu'il avait à éplucher les annonces en ce sens.

C'était au volant d'un bolide comparable que Clark avait perdu la vie. Lui aussi passionné de vitesse, on avait retrouvé sa Porsche Boxster réduite en miettes au pied d'un arbre. Il était mort sur le coup. Anthony avait appris la nouvelle par un appel de son collègue italien, qui lui soutenait que ce ne serait pas arrivé avec une Ferrari sans s'émouvoir davantage de la perte de son homologue new-yorkais.

Plusieurs semaines plus tard, ces éléments ressurgirent dans un violent cauchemar qui secoua Anthony dans l'avion qui s'apprêtait à atterrir à l'aéroport J.-F. Kennedy de New-York. Le jeune homme était au volant de sa Ferrari Testarossa rouge qu'il venait d'acheter, et il transportait Clark comme passager. C'était ce dernier qui lui avait déniché une occasion incroyable, un modèle unique qui avait appartenu à Enzo Ferrari lui-même et qui avait fait le tour et la ruine de quelques collectionneurs. Le pommeau de vitesse était en or massif, gravé aux initiales du célèbre constructeur italien. Clark avait demandé à Anthony de le conduire dans sa famille qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années, et pour cela, il devait traverser la moitié des États-Unis par la route 66. Tous les clichés du mode de vie américain étaient présents dans ce rêve, du soleil hollywoodien dans le ciel immaculé jusqu'aux sourires des filles blondes et bronzées qui s'extasiaient au passage du véhicule dans les villes immenses et lumineuses. Alors que l'avion traversait une zone de turbulences, le sommeil du jeune homme fut troublé et le rêve se mua en cauchemar. Un nid de poule provoqua une perte de contrôle de son véhicule dans un virage, Clark lui ordonnait pourtant d'accélérer pour permettre à la voiture de reprendre sa trajectoire. Mais le réflexe d'Anthony, voyant approcher le ravin, était au contraire de mettre les deux pieds sur la pédale de

frein, ce qui avait pour effet de précipiter le dérapage. « Accélérez ! » insistait Clark, qui profitait de l'occasion pour administrer au jeune homme une leçon de vie un peu hors contexte : « Ce n'est qu'en accélérant toujours qu'on s'en sort ! ». Anthony accéléra enfin, et entendit les roues arrières crisser sur les graviers juste avant le choc fatal contre un arbre. Il ne sut jamais si son réflexe initial de freinage était le bon, ou s'il aurait dû accélérer dès le début comme Clark semblait le lui conseiller. Son collègue était mort et il devait l'annoncer à ses proches. Dans son cauchemar, la mère de Clark avait pris les traits de sa propre mère. Il lui confiait sa responsabilité dans la mort de son fils et demandait son pardon, mais elle restait totalement muette, interdite, avant de mettre son bras sur son épaule...

– Réveillez-vous nous sommes arrivés !

L'hôtesse de l'air secouait Anthony gentiment pour qu'il quitte la cabine. Il sursauta, et reprit conscience nerveusement en regardant autour de lui. Il ne put prononcer un mot et se contenta de se lever pour rejoindre les autres passagers qui faisaient la queue pour descendre de l'avion. Son cœur battait de façon irrégulière et sa respiration était haletante. La position debout, immobile, lui sembla insupportable. Il manquait d'air, la tête lui tournait. Il parvint enfin à l'escalier et respira une grande bouffée de l'air vicié de l'aéroport, et toussa immédiatement. Fébrile, à demi-conscient, il trouva un taxi pour le transporter jusqu'à son hôtel où il fit les cent pas sans pouvoir trouver le sommeil. Embrouillé dans ses pensées, il songea à téléphoner à sa mère, mais il était dans l'incapacité intellectuelle de calculer le décalage horaire, et craignit de la déranger en pleine nuit. Il essaya de se raisonner, prit de l'aspirine, mais la crise d'angoisse redoubla alors qu'il crut ressentir un engourdissement étrange et persistant dans le bras gauche. Il fit des mouvements d'assou-

plissement en tournant autour du lit, et heurta la lampe de chevet de sa main. Une goutte de sang perla sur l'éraflure et il dut s'asseoir pour ne pas perdre connaissance. Fiévreux et tremblant de tous ses membres, son esprit divagant rapidement d'un souci à l'autre, le souffle coupé et sentant l'engourdissement de son bras gagner sa jambe gauche, il se crut perdu pendant quelques minutes.

Puis la fièvre tomba et son cœur reprit un rythme normal. Au bout de l'épuisement, il s'endormit enfin. En se réveillant le lendemain, les images de son cauchemar étaient encore très nettes et ses conséquences psychologiques perceptibles. C'était comme si son cerveau lui interdisait de produire le plus minuscule effort. Il avait plusieurs rendez-vous dans la journée, et il était déjà en retard pour le premier d'entre eux, mais sa vision se brouillait dès qu'il envisageait l'idée de téléphoner pour commander un taxi et son esprit s'embrumait chaque fois qu'il essayait de se concentrer. Il resta immobile plusieurs minutes, cherchant par tous les moyens à éviter la réactivation de ses douleurs de la veille. Dans la poche de la chemise froissée et humide dans laquelle il avait dormi, son téléphone vibra, juste sur son cœur. Il écarquilla les yeux de terreur. Il décrocha et approcha au prix de mille efforts l'appareil de son oreille.

C'était son premier rendez-vous qui s'inquiétait de son retard. Dans un réflexe professionnel et consciencieux, il se redressa et tenta de reprendre le contrôle de son corps. Il s'entendit prononcer des excuses et annoncer son arrivée prochaine, le temps de sauter dans un taxi. Il raccrocha avec cette idée ferme de reprendre le dessus et tenir promesse. Il se leva, fit quelques mouvements pour vérifier que tout était en ordre, mais des picotements intenses embrouillaient sa tête. Il y avait comme un bourdonnement intérieur qui fourmillait derrière ses yeux et l'empêchait d'avoir ne serait-ce qu'un début de raisonnement sensé. Il ouvrit la fenêtre et regarda dans le parc qui faisait face à son

hôtel des joggers matinaux courant avec un casque sur les oreilles. Le soleil levant transperçait le feuillage de ses rayons. Une idée saugrenue lui traversa l'esprit, comme un éclair de lucidité au milieu de l'embrouillamini à l'intérieur de son crâne. Marcher. Courir peut-être. Entendre le bruit de l'humus à ses pieds, sentir le sol moussu sous ses pas.

Comme un robot, il laça ses chaussures de ville et enfila sa veste sur sa chemise moite. Cette fois, son corps le laissa faire. Il était comme libéré de ses liens invisibles. Il prit le chemin du parc et y resta une bonne partie de la matinée. Son téléphone vibra plusieurs fois sur la table de nuit où il l'avait laissé.

Suite à cet incident, Anthony prit la décision de s'accorder un week-end de répit. Il n'avait pas eu le loisir de revoir sa famille depuis son départ pour Paris, et sa mère s'inquiétait de son état de santé chaque fois qu'il lui téléphonait. Sans s'en rendre compte, il distillait dans ses coups de téléphone des symptômes évidents de surmenage et de stress. La discussion était toujours coupée par un autre appel, ou par une discussion avec un chauffeur de taxi, une hôtesse qui lui demandait de raccrocher... Sa mère lui apprit un jour que c'était son anniversaire en lui souhaitant, il n'avait pas vu défiler les jours et les semaines.

Il revint en Ardèche un samedi après-midi, sans prévenir. Le taxi qui l'avait pris à la gare de Lyon Part Dieu le déposa devant chez lui. Ses parents le reconnurent à peine, il avait les traits tirés et la mine vieillie. On lui aurait donné volontiers cinq à dix ans de plus que son âge. Si dans sa vie, tout avait changé en quelques mois, chez ses parents, le temps semblait au contraire avoir été figé. La télé était allumée sur la même émission du samedi après-midi, il y avait toujours ces autocollants qu'il avait collés lui-même sur la porte du réfrigérateur il y a plus de dix ans. L'odeur aussi était la même. Après une phase d'acclimata-

tion d'une bonne demie-heure où il dut raconter par le menu l'ensemble de ses activités professionnelles, il était de nouveau chez lui. Ici, personne ne le jugeait. Il se sentait soutenu, choyé, en sécurité sous le regard bienveillant de ses parents. Il admit intérieurement que ce sentiment de bienveillance lui faisait cruellement défaut au quotidien et il se promit de revenir plus régulièrement.

Bercé par le son grave de la télévision, il sentit soudain une puissante fatigue le gagner. Ici, il pouvait se permettre de baisser sa garde, il ne devait pas sans cesse redoubler de vigilance. Il éteignit son téléphone portable et annonça à ses parents qu'il montait faire une sieste dans sa chambre. Ils crurent d'abord qu'il plaisantait. Une sieste ? Anthony ? Mais il joignit le geste à la parole en s'excusant, et disparut dans sa chambre.

Quand il se réveilla en sursaut, il faisait nuit. Désorienté, il paniqua un instant en ne trouvant pas l'interrupteur, puis se souvint qu'il était chez ses parents. Il regarda sa montre : dix-neuf heures trente. Puis il examina avec nostalgie quelques détails de sa chambre d'enfant. Quelques posters qui commençaient à jaunir et à se détacher, son poste radio-cassette qui avait fait défiler tant de bandes magnétiques. Il se rendit compte qu'il n'écoutait plus de musique. Une subtile odeur de thym parvint à ses narines. Sa mère préparait déjà le repas. Il l'imagina ravie de le partager avec son fils et se pressa de descendre la voir.

Au cours du repas, la discussion tourna autour de ce qui s'était passé l'été précédent. Ses parents, alors plutôt hostiles à l'idée qu'il passe ses vacances à cueillir des fruits, semblaient avoir changé radicalement de position. Rétrospectivement, Anthony avait un peu de mal à retrouver les sentiments qui l'animèrent à l'époque. Tant d'événements s'étaient produits, sa vie avait tellement changé...

– Puisque tu es là, tu devrais quand même leur rendre une petite visite, non ? suggéra innocemment sa mère au détour de la conversation.

– J'ai peur de n'avoir pas grand chose à leur dire. Nos vies sont si... différentes.

– Tu sais... Marion est venue plusieurs fois ici. Elle était inquiète à ton sujet. Notamment quand elle t'a vue la dernière fois à Paris...

– Ah bon ? Elle est venue vous parler de ça ?

– Que s'est-il passé exactement ?

– Elle est partie précipitamment alors que j'étais au téléphone. Sans même me dire au revoir.

– Ce n'était pas très facile de te parler ces derniers temps, si je m'étais vexée chaque fois que tu m'as raccroché au nez...

– Je...

Anthony se remémora quelques coups de téléphone particulièrement embarrassants en pleine réunion, ou lorsqu'il était très concentré sur un problème particulier. Il se rappela aussi qu'il avait coupé son téléphone avant de monter dans sa chambre et qu'il ne l'avait pas rallumé depuis. Le magasin devait être fermé à cette heure, mais la crainte d'un quelconque problème dans la journée sans qu'on pût le mettre au courant, lui coupa l'appétit. Son embarras soudain était palpable.

– Non, mais je comprends que tu étais très occupé, ajouta sa mère.

Anthony resta muet. Avec sa fourchette, il poussa les aliments au bord de l'assiette, puis posa ses couverts en essayant de reprendre le contrôle.

- Tu as raison, je vais aller faire un tour.
- Faire un tour ?
- La 205 fonctionne encore ? demanda-t-il à son père.
- Sans doute, il n'y a pas de raison, répondit-il.
- Mais tu vas où ?
- Chez Jean-Jacques et Marion.
- À cette heure, sans les prévenir ?
- S'ils ne sont pas là, tant pis...

Il se leva, et partit sur le champ. Ses parents finirent leur repas seuls et en silence, interloqués. Puis en débarrassant la table, ils échangèrent quelques mots :

- Quelle idée tu as eue de lui parler de ça, aussi ? grogna le père.
- Si j'attendais tes efforts pour animer la conversation, on ne se serait rien dit et il serait parti comme il est venu ! se défendit-elle.

Anthony retrouva sa voiture, son odeur, son comportement sur la route, et apprécia l'ensemble. Il avait conscience d'agir de plus en plus souvent sur des coups de tête, des impulsions subites qui semblaient n'être contrôlées que par son instinct. Sa formation et sa courte expérience professionnelle lui avait appris à agir et à réagir rapidement, à décider, sans se soucier a priori des conséquences directes ou indirectes. Il n'avait, à cet

instant, aucune idée de ce qu'il allait bien pouvoir dire à Jean-Jacques, et à Marion, si elle était là. Il allait se présenter devant leur porte et improviser en fonction de leur propre attitude. Il n'avait pas pu élucider l'énigme que représentait cette famille, aussi continuait-il à les classer dans la catégorie des doux-rêveurs à tendance hippie, déconnectés de toute forme de réalité. Il subodorait également qu'un événement dramatique avait fait exploser le noyau familial, mais il ignorait sa nature et ses conséquences réelles. Néanmoins, il n'était pas venu pour mener cette enquête, ni d'ailleurs pour un quelconque autre objectif assumé. Il était juste là, devant cette maison entourée d'étoiles et de verdure. Le froid était vif, la lumière d'un feu éclairait l'intérieur de son incandescence. Il frappa.

L'homme barbu abandonna son livre sur une table basse et se leva pour lui ouvrir. Son visage s'éclaira.

- Anthony ! Quelle bonne surprise !
- Bonjour.
- Entre au chaud, je t'en prie.
- Je ne vais pas rester, je venais juste...

Marion descendit les escaliers quatre à quatre. De sa chambre, elle avait entendu la voix de son père prononcer les mots qu'elle espérait depuis longtemps. Elle essaya de se raisonner pour n'en rien laisser paraître et afficha une moue vaguement souriante, polie mais dépassionnée, pour accueillir Anthony.

- Salut.
- Salut Marion...

Jean-Jacques observa le jeune homme à la lueur des flammes et s' alarma à son tour de son apparence grisâtre. Il commanda à sa fille :

– Marion, va me chercher de la mélisse et de la sauge, s'il te plaît.

– Non, mais j'ai déjà mangé, se défendit Anthony.

– Qui te parle de manger ? Viens t'installer près du feu, et raconte-nous tes exploits dans la capitale.

– Mes exploits...

Il s'installa sur un sofa qui faisait face à l'âtre. C'était la seule source de lumière et elle faisait danser des ombres dans toute la pièce. La gigantesque bibliothèque qui débordait d'ouvrages en tout genre était encore plus impressionnante sous cet angle et avec cet éclairage. Sur la table basse, d'autres livres étaient entassés ainsi que des partitions. Pendant que Jean-Jacques s'affairait dans la cuisine, et que Marion fouillait quelques placards, Anthony détailla ce feu d'enfer qui embrasait la pièce. Les bûches incandescentes crépitaient sous les flammes folles, jetant de temps à autres des gerbes d'étincelles orangées. La chaleur infernale qui régnait derrière la vitre semblait être parfaitement canalisée et distribuée dans la maison. Il ne ressentait pas cette exposition brûlante et très directionnelle des cheminées habituelles. Il remarqua derrière les flammes un jeu de tuyauterie qui permettait sans doute cette régulation tout en irriguant de chaleur les autres pièces de la maison.

Jean-Jacques reparut avec une tasse brûlante d'eau chaude dans laquelle infusait un mélange d'herbes sèches dans un écriin sphérique en métal perforé. Il s'installa à son tour dans un fauteuil près du jeune homme et Marion qui le suivait s'accroupit à même le sol, sur un tapis près du feu.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Anthony à ses hôtes.
- C'est ce qu'il te faut, répondit Jean-Jacques, énigmatique comme à son habitude.

Anthony trempa ses lèvres dans le breuvage sans appréhension après avoir retiré l'objet métallique du liquide. En entrant dans ses narines, l'odeur, déjà, eût un effet calmant immédiat. Une sensation de douceur et de plénitude l'envahit et il sentit une larme perler au bord de son œil gauche. Il l'effaça discrètement de son index et reposa la tasse sur la table basse.

Jean-Jacques tenait lui aussi une tasse dans laquelle il puisait régulièrement une gorgée d'un probable autre philtre spécial. Un sourire sincère illuminait son visage et faisait briller ses yeux. Sa barbe très ordonnée et grisonnante lui donnait un air bonhomme, tout à fait rassurant. Il émanait de sa personne, par ailleurs, une certaine tenue, une intelligence rare mise au service des autres qu'Anthony n'avait jamais retrouvée, même chez les plus érudits de ses clients.

Les flammes ondulaient lentement dans les yeux de Marion. Un peu distante, comme méfiante, elle semblait attendre d'Anthony des explications, des détails. Vêtue d'une simple chemise de nuit fine qui laissait une de ses épaules découverte, il remarqua la douceur de sa peau caressée par la lumière des flammes. Sa position accroupie dévoilait une partie de ses cuisses musclées par la pratique intensive de la bicyclette tandis que le feu projetait au hasard de ses rayons lumineux l'ombre de ses seins sur la fine étoffe qui les recouvrait.

Anthony était maintenant parfaitement détendu et apaisé. Il se mit à raconter dans le détail, sans trop savoir pourquoi et sans doute pour s'en décharger lui-même, le quotidien de sa vie à Paris, à New York ou à Londres. Il décrivit son catalogue de

produits, l'état d'esprit de ses collègues, de ses vendeurs, ses réflexions personnelles sur ses clients, ses interminables voyages en avion, mieux qu'il ne le fit même à ses parents. Il parla sans arrière-pensée, sans chercher à plaire, ni à déplaire ou choquer. Il fit une description qui lui semblait honnête de la situation dans laquelle il se trouvait. Il n'aborda pas, cependant, sa relation ambiguë avec Audrey, parce qu'il ne savait pas la qualifier, d'abord, et parce que c'était trop intime.

Jean-Jacques semblait boire les paroles du jeune homme. Captivé par son récit, il ne le jugea pas, et se contenta d'acquiescer pour encourager Anthony à poursuivre. Marion, elle, restait en retrait, une moue désapprobatrice sur le visage. Elle semblait encaisser chaque détail avec difficulté. Elle secouait imperceptiblement la tête à l'évocation des sommes dépensées par les clients de Smart-Phones, elle levait les yeux au ciel en imaginant les conséquences de ces modes de vie citadins, et mesurait le fossé qui la séparait chaque jour un peu plus de l'homme qui se tenait en face d'elle.

Anthony resta plusieurs heures au coin de ce feu, prit des nouvelles des arbres de Jean-Jacques, de ses récoltes, s'intéressa aux prochains voyages de Marion qui répondit sans passion. Rasséréné par cette boisson chaude et par cet échange, avec le sentiment d'avoir effacé ses éventuelles dettes morales envers cette fille, il les quitta vers minuit pour rentrer chez ses parents.

Sitôt après son départ, Marion monta dans sa chambre sous le regard impuissant de son père et griffonna sur un morceau de papier quelques phrases qu'elle signa de ses larmes.

Revigoré par ce week-end auprès de ses proches, Anthony attaqua la semaine avec une volonté et une énergie débordantes. Mais il ne fallut que quelques heures pour user sa motivation et son entrain. La vie parisienne, étrange et maléfique, entama son moral dès qu'il posa le pied sur le quai de la gare de Lyon. Dans le fourmillement des petites mains qui s'affairaient autour de lui, des bagagistes aux chauffeurs de taxi en passant par les forces de l'ordre aux aguets et les boutiques de restauration rapide, il se sentit étranger. Emporté par le flot de voyageurs sur le parvis de la gare, il vit ces centaines de vélos, de scooters, de voitures au pied des immeubles de verre aux sigles de grandes banques. Il imagina derrière les vitres des nuées de bureaucrates préparant sur leur ordinateur les tableaux de gestion qui assureraient leurs profits tout en débouchant, ailleurs, loin d'ici, sur des plans de redressement, de licenciements. Chacun faisait de son mieux sans se soucier des autres. Mus par la même énergie positive, la même force de travail, la même bonne volonté, tous se dirigeaient vers le même précipice en accélérant le pas.

La sonnerie de son téléphone le sortit du coma. Instantanément, il rejoignit la foule anonyme des forçats du travail. Un de ses vendeurs lui soumit un problème. Il prit une décision et annonça son arrivée prochaine au magasin. Il était de nouveau sur

les rails. Il ne garda de ce moment de doute qu'une vague amertume pendant quelques jours. Un arrière-goût quand il mangea sans plaisir un dessert trop sucré et pourtant fade dans un restaurant. Une légère fatigue morale quand un client fit un scandale pour une rayure imaginaire sur l'écran de son téléphone. Une crispation dans le cou quand il passa une partie de la soirée à consolider le bilan financier du mois de janvier sur son tableur.

Quelques jours plus tard, il reçut un courrier à son domicile où il ne faisait plus que dormir et où plus personne ne s'occupait du ménage ou des courses. Il y régnait un désordre relatif, et une couche de poussière superficielle qui n'était pas encore gênante. Anthony n'y recevait personne.

Il décacheta l'enveloppe avec soin, et en sortit la missive qui n'était ni datée, ni signée, et qui ne comportait que quelques lignes, sans « *bonjour* », ni formule de politesse :

Si ton mode de vie n'est pas généralisable, et que ça t'indiffère, c'est que tu penses mériter, plus que tous les autres, ce confort. Et c'est horriblement prétentieux.

Si ton mode de vie n'est pas durable, et que ça t'indiffère, c'est que tu penses mériter, plus que tous les enfants à naître sur cette planète, ce confort. Et c'est non seulement prétentieux, mais en plus criminel contre l'humanité.

Le papier était froissé par endroit, comme si la lettre avait été laissée sous la pluie. Il retourna la feuille, mais elle était vierge au verso. Il approcha l'enveloppe de ses yeux pour examiner le timbre et surtout le cachet de la poste. Elle était en provenance du département de l'Ardèche, comme il s'en doutait.

S'il connaissait, bien sûr, l'identité de son auteure, son contenu ne le plongea pas moins dans une extrême perplexité.

Il chassa immédiatement de son cerveau toutes les pensées superflues et artificielles qui avaient pollué sa journée. Cette livraison qui n'arrivait pas, cet article peu élogieux sur le service après-vente de son magasin qu'il avait lu sur un blog, ces difficultés pour trouver un vendeur pour remplacer la fille dont le congé maladie avait été prolongé d'un mois supplémentaire.

Il relut chaque mot de la lettre et se demanda presque si ces critiques lui étaient vraiment adressées. Son mode de vie pouvait-il poser un problème à quelqu'un d'autre que lui ? Alors qu'il effleurait à peine l'idée, depuis quelques jours et sans oser le formuler comme cela, que son activité pouvait éventuellement nuire à sa propre santé et son équilibre mental, Marion l'accusait directement de *crime contre l'humanité*.

Lui au moins, pensait-il, n'avait pas une activité mortifère qui engageait la vie des autres, qui pouvait causer des plans sociaux ou des fermetures d'usines. Au contraire, plus il vendait, mieux les choses allaient pour ses employés directs, pour ses fournisseurs, pour les fabricants de matériel high-tech et donc pour leurs propres employés, leurs ouvriers... Le cercle était vertueux. Comment pouvait-on considérer une telle création de richesses néfaste pour l'humanité ?

Il posa la lettre et appuya son pouce et son index sur ses yeux pour chasser la migraine oculaire qui venait avec la fatigue et le stress. Il massa ensuite ses tempes et recoiffa ses sourcils du bout des doigts. En équilibre sur les deux pieds arrière de sa chaise, il se balançait lentement en espérant trouver une explication.

La brutalité de la lettre était accentuée par l'absence de signature et de salutations. Elle avait voulu l'agresser, et il n'imaginait pas qu'elle pût le faire sans avoir eu d'abord le sentiment

d'être elle-même attaquée. Il songea alors aux mots de sa mère à ce sujet. Marion s'inquiétait pour lui, soi-disant. Il l'avait éconduite, sans le vouloir, par son attitude surmenée. Peut-être. Il n'arrivait pas bien à s'en rendre compte. Mais n'avait-elle pas fait de même quand il l'avait accueillie à la sortie du bus à son retour du Pôle Sud ? Elle s'en était excusée, c'est vrai.

Son téléphone vibra, un SMS d'Audrey, rien de personnel, une information sans intérêt sur une quelconque réunion du lendemain qui change d'horaire. Rien d'important. Il lança le téléphone sur la table et sa longue glissade faillit le faire tomber de l'autre côté. Il monta se coucher. En arrivant dans la chambre, une odeur désagréable parvint à ses narines. Il fouilla un peu partout, et notamment dans la salle de bain, à la recherche d'un linge mouillé ou d'un gant de toilette oublié moisissant dans un coin. Mais c'était dans la chambre elle-même que se trouvait la source de la pestilence. C'était la plante de Marion qui se décomposait en dégageant une odeur putride. Des champignons blancs avaient attaqué la tige de la fleur, tandis que les brins d'herbe viraient au marron translucide. Il prit le pot de fleurs et l'évacua directement dans la poubelle, le gros container à couvercle vert qui était dans la rue. Il ouvrit la fenêtre de sa chambre pour faire partir l'odeur, mais à mesure que s'échappaient les effluves malodorantes, un froid vif et sec entraînait dans la chambre qui glaça les draps.

Cette nuit encore, il dormit mal.

*

Marion avait posté la lettre il y a deux jours. Elle le regrettait par moment, mais de toute manière, il était trop tard pour avoir des remords. À cette heure, sans doute l'avait-il déjà lue. Peut-

être même l'avait-il comprise et ainsi fait une croix définitive sur sa personne. C'était l'objet de ses regrets. Elle n'avait pas l'intention d'être définitive, elle ne souhaitait pas être blessante, mais au contraire l'ouvrir à une autre vision de la vie. Elle l'avait longuement observé l'été dernier. Elle avait été séduite par son apparence physique, d'abord, sa taille, son jean qui moulait le haut de ses jambes. Mais rapidement, c'est son regard sur les choses qui la conquit. Sa naïveté qui contrastait avec sa grande intelligence. Sa défiance envers son père, et ses questions qui le déstabilisèrent. Peut-être un reste d'Œdipe qui lui faisait voir en lui ce qu'avait dû être son père, lorsqu'il s'apprêtait à entrer chez Airbus en tant qu'ingénieur en aéronautique bien avant sa naissance.

Avec son père, elle en avait discuté et elle ne comprenait pas. Lui qui était d'ordinaire si soucieux de réduire son empreinte écologique, lui qui défendait jour après jour l'idée qu'il fallait prendre soin de la Terre, faire attention à l'évolution du climat... Il semblait encourager Anthony dans sa débauche de luxe et de voyages en avion, excuser tous ses errements, cautionner son comportement.

« *Il comprendra, mais ça doit venir de lui* », se contentait-il de lui dire. Mais Marion ne pouvait se résoudre à attendre une hypothétique prise de conscience. Elle savait la fragilité des relations humaines, et surtout, elle savait par sa douloureuse histoire familiale que le temps pressait, toujours, et qu'il ne fallait pas le laisser filer comme le sable entre les doigts.

Cette nuit encore, elle dort mal.

Dès le lendemain, Anthony entama des recherches au sujet des propos de Marion. Il se souvint d'une phrase de Jean-Jacques, qu'il n'avait pas comprise à l'époque, où il faisait allusion à son « empreinte écologique ». Il saisit ces termes dans un moteur de recherche et fut surpris par la quantité de liens que la requête retournait. L'empreinte écologique se définissait par la mesure de la pression exercée par l'homme sur son environnement. Elle se comptait en hectares de terre productive nécessaires au mode de vie d'un individu donné. Il fut d'abord étonné par cette manière d'aborder les choses. À aucun moment il n'avait l'impression d'utiliser des surfaces productives, si ce n'est pour manger, mais pouvait-on se passer de manger ? Puis il entra dans le détail du calcul et vit que l'on associait à chaque produit de consommation courante une surface nécessaire à sa production ou au traitement des déchets qu'il générait. Des objets aussi peu naturels qu'une voiture ou un ordinateur possédaient leur propre empreinte écologique, directement liée aux ressources que nécessitaient leur production, leur transport, leur fonctionnement et leur élimination.

De nombreux tests en ligne permettaient d'évaluer son empreinte écologique personnelle, en répondant à quelques questions sur son mode de vie. Il prit le temps d'en passer quelques-uns et les résultats étaient concordants : si tout le monde consommait et vivait comme lui, la surface nécessaire pour produire ce dont il a besoin, et absorber ce qu'il génère comme pollution dépasserait l'équivalent de cinq fois la planète ! Il avait bien sûr déjà entendu cette métaphore des « quatre planètes » nécessaires au mode de vie des américains, mais sans véritablement avoir conscience de ce que cela signifiait concrètement. Et manifestement, il dépassait lui-même ce seuil déjà alarmant.

Il poursuivit ses recherches et tomba sur un test en ligne plus détaillé mais plus particulièrement dédié aux émissions de CO₂. Le « bilan carbone personnel » était un outil mis en place par l'ADEME à destination, d'abord, des entreprises pour les aider à calculer l'ensemble des émissions directes ou indirectes de gaz à effet de serre dont elles étaient responsables. Le questionnaire avait été ensuite adapté aux particuliers et Anthony essaya d'y répondre en toute honnêteté. Il y passa beaucoup de temps car les questions étaient nombreuses et précises. Certaines d'entre elles nécessitaient un peu de recherche et comme il n'avait pas accès aux factures de chauffage du logement qu'il occupait, il dut faire des estimations et des calculs empiriques pour s'approcher de la réalité. En se livrant à cet exercice, il prit conscience que tous ses gestes quotidiens avaient un impact direct sur les émissions globales de gaz à effet de serre. Du choix de son menu au restaurant en passant par le temps qu'il restait sous la douche et la température de sa chambre. Il vit aussi qu'une partie des polluants qu'il rejetait dans l'atmosphère dépassait très largement son champ d'action personnel. Les choix de société opérés par les gouvernements et les collectivités locales, dont il profitait ou non, faisait partie de son empreinte écologique.

Son téléphone vibra, c'était Audrey. Avant de décrocher, il imagina toutes les conséquences de l'utilisation de son téléphone. Sa fabrication, d'abord, qui a nécessité l'utilisation de terres rares à l'autre bout du monde, dans des conditions éthiques pour le moins discutables, de l'énergie pour produire le plastique et les circuits imprimés, et donc des émissions de CO₂ associées à cette consommation d'énergie. Son utilisation ensuite, qui a entraîné le déploiement de nombreux relais sur l'ensemble du territoire, qui consomment tous de l'énergie en permanence, puis des recharges de sa batterie, incessantes, chaque jour. Il venait de lire sur un site que l'utilisation d'un téléphone portable pendant un an émettait autant de CO₂ qu'un aller-retour Lyon-Paris en TGV ! Enfin, son recyclage en fin de vie allait lui aussi poser problème, entre les métaux lourds utilisés pour la batterie et les différentes sortes de plastiques qui mettraient des siècles, peut-être, à se dégrader... Il finit par décrocher.

– Allô ?

– C'est Audrey. Tu as lu Closer ?

Sa voix était anormalement nerveuse et pleine de reproches. Si leur relation était redevenue uniquement professionnelle après leur histoire d'un soir, elle était néanmoins d'ordinaire courtoise et détendue. Anthony se redressa et rassembla ses esprits.

– Closer ? Je ne lis pas Closer. C'est un magazine *people*, c'est ça ?

– C'est ça. Et le *people*, c'est toi, cette semaine.

– De quoi ?!

– Tu fais l'objet d'un article dans le magazine. Oh, rassure-toi, tu n'es pas en première page. Mais il y a une demi-page

avec une photo, et c'est surtout « Smart-Phones », la marque, qui est visée.

– Une photo ? Mais je n'ai pas reçu de photographe de Closer.

– C'est une photo prise au téléobjectif, depuis l'autre côté de la rue peut-être. Évidemment, elle va bien avec l'article.

– C'est-à-dire ? Que dit l'article ?

– Il faut que tu le lises. On en reparle après. Ciao !

Elle raccrocha aussitôt. Anthony referma son ordinateur portable et s'habilla rapidement pour courir au kiosque le plus proche. Il y acheta Closer dont la une dévoilait des photos exclusives de Johnny Hallyday mais ne mentionnait heureusement pas la chaîne de magasins ou le nom d'Anthony. Il feuilleta le magazine une première fois rapidement en revenant chez lui, tout en marchant, mais ne trouva pas l'article en question. Était-ce le bon numéro ? Il détailla chaque page une fois revenu dans son appartement, assis sur le canapé dans le salon. Il n'avait même pas pris le temps de se dévêtir. Page quarante-deux, dans la rubrique « potins mondains », il reconnut la façade de son magasin sur la photo floue. À travers la vitre, on le distinguait en face de son équipe de vendeurs, le bras levé, le visage sévère comme emporté par une colère noire et prêt à frapper quelqu'un. Il eut une bouffée de chaleur qui l'obligea à se dévêtir avant de poursuivre sa lecture.

Il se reconnut à peine sur la photo et il pensa qu'elle avait dû être retouchée. Elle avait été prise il y a quelques semaines, lors de sa réunion hebdomadaire avec les vendeurs. Le nouveau modèle de tablette qu'il tenait dans sa main levée avait été effacé par un infographiste, on voyait d'ailleurs que le contour de sa main était imparfait et flou. Les traits de son visage accusaient

surtout la fatigue, c'était peu de temps avant sa crise d'angoisse aux États-Unis, il n'avait pas souvenir d'avoir été fâché pour une quelconque raison ce jour-là, mais la photo le laissait clairement penser.

L'article était titré « Bad-Phones »⁸ et revenait d'abord sur la percée soudaine de la chaîne de magasins de luxe, le succès des modèles les plus coûteux achetés par les stars et les grands dirigeants d'entreprises. Les lecteurs de ce genre de magazines affectionnaient particulièrement ces petits détails de la vie des grandes fortunes de ce monde, tout comme ils aimaient à se convaincre qu'il y avait finalement une justice et que les plus riches étaient aussi les plus malheureux, ou qu'ils cachaient de sulfureux secrets qui entachaient leur existence.

C'était l'histoire que voulait raconter la suite de l'article. Le journaliste avait brodé un scénario totalement fantasmagique autour de trois faits bien réels et vérifiables : le décès accidentel du collègue de New York, le départ en claquant la porte de la camériste d'Anthony et la tentative de suicide de l'une des vendeuses de la boutique des Champs-Élysées. Le point commun entre les trois affaires serait l'incroyable ambition personnelle d'Anthony, dévastant tout sur son passage, dans le but « évident » de prendre, seul, le contrôle de la chaîne de magasins. Puisqu'il avait repris, avec Audrey, la suite de Clark à New York, la théorie était crédible. D'un certain point de vue, sa carrière avait « profité » de ce décès. Et puisque ni le journaliste, ni ses lecteurs ne connaissaient Anthony personnellement, ils pouvaient tout à fait l'accuser d'une ambition débordante et d'un caractère impossible.

Il rappela Audrey, inquiet de connaître son point de vue exact sur cet article. Le ton qu'elle avait employé ressemblait davantage à celui du reproche qu'à celui du soutien incondi-

8 « Mauvais téléphones »

nel, mais elle s'était bien gardée de l'accuser directement. Elle savait que ce n'était pas l'ambition qui guidait les pas du jeune homme. Parfois même, elle lui reprochait à demi-mots son manque d'investissement personnel, d'enthousiasme.

– Oui, c'est Anthony, ça y est, j'ai lu l'article.

– Alors ?

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? C'est un tissu de conneries.

– Je me doute. Mais qu'est-ce qu'on fait avec ça ?

– Je l'ignore.

– Est-ce que tu sais qui a pu balancer ça à la presse ?

– Comment ça, qui ?

– Tu ne crois quand même pas que les journalistes de Closer sont arrivés là-dessus par hasard ?

– Je... Je ne sais pas. Je n'avais pas pensé à ça.

– La fille qui a eu cet accident, la vendeuse, elle est revenue ?

– Revenue ? Travailler ? Non, elle est toujours en arrêt maladie.

– Ça pourrait être elle ?

– Non ! Enfin, je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée.

– Qui d'autre ? Tu n'as pas reçu de menaces ? De lettres anonymes ?

Anthony songea à la lettre de Marion, mais chassa immédiatement cette idée, même s'il avait en effet raconté en détail ce

qui était arrivé, cela ne collait pas avec la photo volée quelques semaines avant son retour en Ardèche.

– Non. J'ai deux autres vendeurs qui passent leur temps à s'écharper et l'un d'eux me prend à parti régulièrement, mais je doute qu'il aille jusqu'à inventer ce genre d'histoires.

– Méfie-toi de lui, quand même. De mon côté, j'ai refusé une interview à Closer il y a un mois. Ils ont peut-être voulu se venger de ça indirectement en s'en prenant à toi.

– Ça me semble déjà plus probable, oui.

– Toujours est-il qu'on va réorganiser un peu notre fonctionnement. Au moins pendant un temps. Tu vas laisser tomber New York, et je vais continuer de m'en charger avec Remo. Comme tu étais un peu fatigué ces temps-ci, ça tombe pas si mal.

– Mais Remo ne parle pas anglais !

– Il a des notions. Il apprendra sur le tas. De toute façon, il faut couper court aux rumeurs qui pourraient entacher la réputation de Smart-Phones et puis on trouvera quelqu'un pour remplacer Clark.

– Et ma réputation à moi ?

– Je te laisse juger si ça vaut la peine de porter plainte ou publier un démenti. Si c'est le cas, fais-le en ton nom propre et sans citer Smart-Phones, s'il te plaît. Mon père semble dire qu'il vaut mieux laisser couler. Le grand public ne te connaît pas et ce n'est pas ton image qui te fait vivre. Tu ne fais que vendre des téléphones ! Seul contre un magazine comme ça, tu risques d'y laisser des plumes.

– Ok. Je vais réfléchir à tout ça et je te tiendrai au courant.

– Je te laisse, je dois filer.

Anthony raccrocha et médita sur les dernières phrases d'Audrey : « Tu ne fais que vendre des téléphones », « seul contre un magazine »... Elles le blessèrent plus que l'article lui-même car elles mettaient le doigt sur les doutes qui l'assaillaient maintenant de plus en plus régulièrement. Il se sentait seul, la plupart du temps, et sa vie professionnelle était vaine, inutile.

Cette journée marqua le début d'une série de prises de conscience qui modifièrent radicalement la trajectoire de vie du jeune homme. Quelques heures plus tard, dans les couloirs bondés du métro, alors que tous les employés couraient pour attraper leur rame et que les étudiants marchaient tête baissée et casque sur les oreilles, il s'écarta imperceptiblement de la foule. Il remarqua le nombre inquiétant de mendiants qui côtoyaient toute cette richesse ambulante, les publicités vulgaires vantant les dérisoires qualités de produits artificiels qui défilaient sur des écrans géants consommant plein d'énergie. Au niveau du tapis roulant de la station Montparnasse-Bienvenue, il fit un pas de côté et vit défiler devant lui ce que la société et ses choix personnels avaient fait de lui : un automate.

Comme pour un deuil, après une telle prise de conscience, la première phase fut le déni. Il ne pouvait pas, ne voulait pas, partager la responsabilité, même partielle, des désastres écologiques et économiques qui semblaient se profiler. Il chercha à en savoir plus sur le matériel qu'il avait sur ses étagères, contacta les fournisseurs et put même visiter une usine chinoise fabriquant des écrans tactiles tels que ceux qui équipaient la plupart des modèles qu'il vendait. La visite fut brève, mais édifiante. Les conditions de travail étaient dures, et les ouvriers très jeunes. Tous vêtus d'une combinaison stérile, affublés d'un numéro dans le dos, on distinguait à peine leur visage. Dans la fourmilière de l'usine, certains d'entre eux déplaçaient les écrans d'une chaîne de montage à l'autre, d'autres, souvent des femmes, soudaient les composants. En fin de chaîne, le nettoyage était assuré par des jeunes gens, presque des enfants. Anthony leur aurait donné seize ans, ou moins, même s'il ne parvenait pas à évaluer correctement l'âge des visages de type asiatique. En fin de journée, épuisés, ils quittaient l'usine en se chamaillant comme des adolescents, et sortaient de leur poche

leur propre téléphone pour envoyer quelques SMS, prévenir leurs parents peut-être... Son propre salaire et celui de nombreuses personnes à l'autre bout du monde, leur confort moderne, dépendaient de l'exploitation d'autres humains et du prélèvement de matières premières de plus en plus rares, transformées avec toujours plus d'énergie.

Vint ensuite une phase où Anthony chercha à diminuer son empreinte écologique et celle des produits qu'ils vendaient en cherchant des alternatives éthiques permettant le compromis entre modernité et soutenabilité. Il chercha des fournisseurs labellisés qui garantissaient un certain niveau d'humanité, et une gestion rigoureuse des ressources. Mais même chez les plus exigeants d'entre eux, le modèle économique dominant obligeait à des gaspillages et à une forme plus ou moins assumée d'esclavage des employés. Le tissu industriel français était devenu incapable de rivaliser sur ces marchés, aussi ne trouva-t-il aucune solution sur le sol national.

Il menait ces recherches en marge de la gestion de son magasin. Audrey finit par lui poser quelques questions quant à ses voyages en Chine et les relations qu'il entretenait avec des fournisseurs qui n'étaient pas au catalogue de Smart Phones. Elle commença à douter de lui, et à se demander si l'article de Closer n'avait pas vu juste. Peut-être était-il en train de la doubler, d'une façon ou d'une autre. Il lui assura qu'il n'en était rien et exposa lors d'une réunion des responsables de magasin son idée d'orienter au moins une partie du catalogue sur des modèles éthiques comme le « Fair Phone », un téléphone intelligent produit dans le respect de la main d'œuvre, du prélèvement des ressources jusqu'à la fabrication. Sa proposition fut largement commentée et finalement rejetée. Remo insista lourdement sur le fait que leur clientèle n'avait aucune espèce de considération écologique et que c'était un combat d'arrière-garde. Il cita le cas d'une de ses clientes régulières qui refusait de porter deux fois

la même paire de chaussures. Petit à petit, Anthony se sentit exclu du groupe et ne fut plus invité à toutes les réunions, notamment celles qui abordaient l'orientation stratégique de la marque.

Il sentit à nouveau le besoin de se ressourcer en retournant chez lui. Il espérait également une explication avec Marion. Lorsqu'il débarqua à l'improviste chez Jean-Jacques, celui-ci profitait de la douceur de cette soirée de printemps pour lire sur la terrasse. En le voyant arriver, il posa son livre sur la table et se leva pour le saluer.

– Anthony ! Que fais-tu là ?

– Je passais dans le coin et...

– Assieds-toi, je t'en prie. Tu as meilleure mine que l'autre fois !

– Pourtant...

– Quelque chose qui ne va pas ?

– Bof... La routine. Qu'est-ce que vous lisiez ?

– Un vieux bouquin sur les jardins de Paris. Une sorte de recueil des variétés de fruits et légumes qui étaient encore très cultivés au début du vingtième siècle au sein même de la capitale. C'est intéressant...

– Et aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, l'autonomie de la capitale en nourriture est de trois jours. Tu imagines ? Si pour une raison ou une autre, les camions de ravitaillement n'arrivent plus à Paris, il ne faut que trois jours pour affamer toute une population !

– Comment en est-on arrivé là ?

– C'est toute une histoire, mais tu n'es pas venu là pour l'entendre.

– Je suis venu là sans but précis.

– On n'arrive jamais chez moi par hasard, ironisa Jean-Jacques. Je vais te chercher à boire. Jus de fruits ? Infusion ? Café ? Limonade ?

– Vous achetez de la limonade ?

– Je la fais.

– Alors je veux bien goûter ça.

Jean-Jacques disparut dans la maison. Anthony regarda la nature autour de lui. Les arbres et arbustes qui entouraient la maison foisonnaient de bourgeons minuscules, pour les moins avancés, et de feuillages drus pour les autres. La végétation semblait déborder d'énergie et pousser à vue d'œil, à cette période de l'année. Une odeur de chlorophylle agréable flottait dans l'air tiède. On ne sentait jamais ça en ville, même dans les grands parcs de Paris.

Jean-Jacques reparut avec un plateau chargé de deux verres et d'une bouteille de liquide transparent.

– Dommage que Marion ne soit pas là, dit-il en posant le plateau sur la table. Elle aurait été contente de te voir.

– Elle n'est pas là ? répondit Anthony en essayant de masquer sa déception.

– Non, elle est à nouveau en mission, mais elle revient la semaine prochaine.

– Toujours au Pôle Sud ?

– Toujours. La disparition des manchots est inquiétante. Elle s'accélère et...

– Et Marion y peut quelque chose ?

– Directement non. Mais pour avoir conscience d'un problème, il faut en prendre la mesure. C'est ce qu'elle fait.

– Mais dans quelle cadre ? Je n'ai jamais bien compris ce qu'elle...

– Elle est chercheuse.

Jean-Jacques déboucha la bouteille à l'aide du levier en métal qui maintenait le bouchon en place. La pression du gaz était forte et produisit une détonation surprenante. Sitôt après, des milliers de bulles qui naissaient au fond de la bouteille cherchèrent à rejoindre la surface, faisant monter le niveau du liquide jusqu'au bord du goulot, sans le dépasser. Il en versa deux verres et s'assit.

– Chercheuse ? Si jeune ?

– Marion est une fille incroyable, tu sais. Quand je l'ai déscolarisée, elle montrait déjà des aptitudes tout à fait étonnantes. Mais c'est ensuite que ses vrais talents se sont révélés.

– Mais pourquoi l'avoir déscolarisée ? Elle était en échec scolaire ?

– En échec ? Marion ? Il sourit à cette idée. Non, j'ai préféré lui permettre de voir autre chose et lui éviter une certaine forme de bourrage de crâne dont j'ai souffert. Et toi aussi, d'ailleurs...

Il y a quelques mois, Anthony aurait réagit à cette phrase, mais cette fois, il laissa Jean-Jacques continuer.

– Je n'en veux pas aux professeurs, ni même à l'Éducation Nationale. C'est juste un problème... Il chercha un mot adapté. « Systémique ». Et comme tout problème systémique, la solu-

tion ne peut pas venir du système lui-même. Il faut s'en extraire. Alors je l'en ai extraite. À ta santé ! dit-il en levant son verre.

Anthony leva son verre à son tour et posa ses lèvres sur le rebord. Des bulles éclataient à la surface et éclaboussaient le bout de son nez de micro-gouttes avant que le liquide frais ne se déversât sur sa langue. Le picotement était intense, mais agréable, et réveilla ses papilles. Lorsqu'il déglutit, une intense saveur citronnée envahit sa bouche. Il passa la langue sur ses dents et ses gencives pour adoucir les derniers picotements et sourit.

– C'est très désaltérant !

– De fait, non, parce que c'est trop sucré. Plus tu en bois, plus tu as soif ! Mais la sensation est agréable et donne l'impression de désaltérer, je te l'accorde.

– C'est donc vous qui avez assuré seul la scolarité de Marion à partir de...

– De la seconde. Mais non, pas seul. Je connaissais quelques profs d'université qui lui ont donné des leçons. Elle a suivi des cours par correspondance. Mais surtout, elle a beaucoup travaillé elle-même, en cherchant à la bibliothèque universitaire les ouvrages dont elle avait besoin. Elle s'est inscrite en candidate libre à toutes les épreuves et a tout réussi, bien avant l'âge habituel.

– Et elle vous aidait à cueillir vos fruits pendant ce temps ?

– Aussi, oui, ça faisait partie de son éducation ! ajouta-t-il en riant.

– Et comment en est-elle arrivée à l'étude des manchots ?

– C'est son sujet de thèse. Elle est une sorte de référence dans le milieu. Je t'avoue que je n'y comprends plus grand chose.

– Vous n'êtes pas scientifique ?

– Je suis ingénieur aéronautique de formation. Mais il y a longtemps que j'ai mis tout ça de côté.

Anthony ajouta intérieurement à la phrase de Jean-Jacques « et je ne souhaite pas aborder ce sujet maintenant ».

– Et toi, qu'est-ce que tu deviens ? Tes téléphones se vendent toujours ?

– Toujours. Malheureusement ou heureusement.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

– Je me pose des tas de questions.

– Allons bon. À quel sujet ? Je peux t'aider ?

Anthony expliqua sa prise de conscience sans mentionner la lettre de Marion qui l'y avait conduit. Jean-Jacques écouta attentivement, sans le juger ni donner de leçon. Il se contenta d'acquiescer et de le relancer comme pour vérifier jusqu'où Anthony était allé dans sa réflexion, et ce qu'il était prêt à remettre en cause de façon radicale.

– Il faut que tu parles de tout ceci avec Marion. Elle s'inquiète beaucoup à ton sujet et... Elle va me maudire si elle sait que je t'ai dit ça, mais... Elle tient à toi.

Anthony rejoignit la capitale avec une profonde lassitude. Déjà, son activité professionnelle ne l'intéressait plus. Quand il voyait ses oncles, et son père parfois, attendre l'âge de la retraite comme une libération, il ne comprenait pas que l'on pût souhaiter vieillir. Il ignorait l'érosion rapide de toute ambition professionnelle confrontée au monde du travail et ses conséquences sur la motivation au quotidien. Malgré cela, comme tout le monde, il parvenait à faire preuve de suffisamment d'abnégation pour exercer son métier de la meilleure façon. Sa boutique tournait, il prenait de bonnes décisions et gérait au mieux son équipe de vendeurs qui appréciaient globalement sa justesse et son humanité, malgré les inévitables tensions qui pouvaient exister au sein de l'équipe. L'arrivée d'une nouvelle vendeuse en remplacement de celle qui continuait son congé maladie apaisa la fatigue et le stress accumulés.

Du côté d'Audrey, en revanche, le climat était de plus en plus tendu. On fit comprendre à Anthony que l'appartement qui avait été mis à sa disposition devait être libéré, officiellement pour effectuer des travaux. C'est le père d'Audrey lui-même qui s'était chargé de l'en informer par téléphone en inventant une

histoire de normes de sécurité qui ne convainquit guère Anthony. Cela étant, il chercha sans déplaisir un autre logement, moins grand et plus personnel que celui-ci, qu'il trouva assez rapidement grâce à ses moyens financiers confortables. Il était situé un peu plus loin de son magasin, mais à quelques minutes seulement en bicyclette, moyen de transport qu'il choisit de privilégier à partir de ce déménagement. Il dut s'équiper de quelques meubles et de matériel électroménager qu'il choisit pour leur sobriété énergétique et leur fabrication éthique. Néanmoins, il n'était pas dupe des étiquettes trompeuses qui affichaient des qualités écologiques incroyables sur des appareils honteusement énergivores. La plupart d'entre eux étaient par exemple équipés de veilles inutiles, pour afficher l'heure qu'on avait déjà partout, ou pour accélérer leur démarrage de quelques secondes.

Derrière ces appareils à l'obsolescence programmée, il y avait comme lui des vendeurs, des gérants, des fabricants et leurs ouvriers, dont l'unique but était de gagner leur vie. Emportés dans le vortex de la concurrence, du coût de la vie, et aspirés par le progrès technologique et la nécessaire croissance économique, tous étaient mus par une force invisible et destructrice, une secte sans gourou qui les conduisait au suicide collectif. En être conscient n'y changeait même rien, tant l'écart à la norme était coûteux et risqué. Le pas de côté qu'avait amorcé prudemment Anthony commençait déjà à provoquer son exclusion implicite du système. Pouvait-on seulement survivre à l'extérieur d'icelui ? Jean-Jacques semblait en être la preuve vivante, mais aurait-il son courage et ses qualités ?

Anthony observait par sa fenêtre les toits gris de Paris. La ville était belle et effrayante ; toutes ces âmes humaines qui collaboraient tout en se livrant à une guerre économique sans merci. Dans le jeu de chaises musicales du Marché, il y aura des perdants quand la musique s'arrêtera. C'était une certitude et

elle était effroyable, mais personne ne savait comment changer les règles du jeu.

Sa recherche d'appartement et le déménagement qui suivit l'empêchèrent de revenir en Ardèche comme il avait prévu de le faire pour revoir Marion. Il lui écrivit une lettre pour s'en excuser et pour qu'elle lui fasse connaître les dates de ses prochaines missions scientifiques. Il espérait ainsi pouvoir la rencontrer et prendre le temps de discuter avec elle, lui faire part de son état d'esprit du moment. En postant la lettre, il pensa à celle qu'il lui avait envoyée alors qu'elle était en Antarctique, et qui lui était revenue sans avoir jamais été ouverte. Le ton de cette nouvelle lettre était beaucoup plus neutre et les sujets abordés beaucoup moins personnels. Il espérait qu'elle ne prendrait pas ça pour de la froideur, il se demandait constamment quelle était la bonne formule avec elle.

Il reçut une réponse quelques jours plus tard, à sa nouvelle adresse qu'il n'avait pas manqué de mentionner dans son courrier. C'était la toute première enveloppe qu'il trouva dans sa boîte aux lettres, il en reconnut l'écriture au premier coup d'œil et son cœur se mit à battre de façon irrégulière. Comment quelques caractères manuscrits pouvaient-ils provoquer pareil émoi ?

Il entra chez lui précipitamment et jeta ses affaires sur une chaise pour ouvrir l'enveloppe. Elle contenait un message écrit de la main de Marion et un morceau de carte IGN avec une croix tracée à l'encre bleue en son centre.

Cher Anthony,

J'ai bien reçu ton courrier et t'en remercie. Je regrette moi aussi que nous n'ayons pu nous rencontrer lors de ton dernier

passage en Ardèche, d'autant qu'aux dires de mon père, il m'aurait plu de participer à la discussion que vous avez eue.

J'ai cru comprendre que ma dernière lettre et tes récentes expériences personnelles avaient bousculé tes idées reçues sur le progrès et la technologie. Aussi ai-je eu l'idée saugrenue de te lancer un défi !

Tu trouveras, jointe à ce message, une carte indiquant d'une croix un point précis. Sauras-tu t'y rendre depuis chez tes parents sans utiliser un seul outil, appareil ou moyen de locomotion fabriqué après le 19^e siècle ?

Je t'y attendrai le 16 mai à partir de 15h.

Marion

L'endroit indiqué sur la carte se situait à une vingtaine de kilomètres de la maison des parents d'Anthony. Compte-tenu du relief, il estima qu'il lui faudrait quatre à cinq heures pour rejoindre, à pied, le lieu de rendez-vous. La lettre spécifiait de ne pas utiliser d'objet fabriqué après le 19^e siècle. Cela lui interdisait même des inventions aussi anciennes que la bicyclette ou la boussole, dont il ne trouva pas de modèles assemblés avant cette date, même dans les brocantes aux alentours de Paris qu'il fréquenta assidûment avant de revenir en Ardèche, bredouille.

Ses parents s'inquiétèrent à nouveau pour lui alors qu'il préparait son étrange expédition de bon matin.

- Tu ne prends même pas d'eau ? demanda sa mère.
- Je ne sais pas si j'ai le droit !
- Tu as l'intention de marcher cinq heures sans boire ? Il fait déjà chaud, tu sais ?
- Est-ce que tu as un récipient datant d'avant 1900 ?
- Un...

– Une vieille outre en cuir, une gourde en fer ou en terre cuite, je ne sais pas...

– Non... Bien sûr que non.

– Alors, je me passerai d'eau. La carte indique une source presque sur le chemin, je ferai un détour pour y boire. De toute façon, je pars en avance.

– Tu es sûr que tu vas trouver ? L'endroit est un peu... sauvage. Des broussailles, des bois... ajouta son père.

– Ne t'inquiète pas, ça va aller.

Anthony l'espérait, en tout cas. Il avait bien étudié la carte et pris des points de repères qui paraissaient flagrants. Avec l'aide du soleil, il n'avait qu'à suivre la direction de son ombre, au moins au début, et puis régulièrement vérifier son positionnement par rapport au plan. Avec une voiture et un GPS, il serait sur place en trente minutes maximum, songea-t-il. Mais le défi de Marion arrivait à point nommé pour tester sa capacité à réduire sa dépendance au monde moderne, à renouer avec les choses simples et naturelles.

Ses parents le regardèrent partir comme s'il n'allait jamais revenir. D'ailleurs, il n'avait pas précisé s'il revenait, ni à quelle heure et par quel moyen. Une fois sur place, loin de tout et sans téléphone, qu'allait-il faire ? Il ne le savait pas lui-même, mais il remit son sort entre les mains de Marion. Il espérait qu'elle se rendît compte de la marque de confiance dont il témoignait ce faisant. Après avoir simplement traversé la route, il fit un signe de la main un peu ridicule, vu la situation. Des milliers de randonneurs partaient chaque jour pour des trajets bien plus difficiles sans avoir besoin de l'encouragement de leurs parents ou de leurs proches. Mais Anthony avait l'âme d'un citoyen, au fond, et la nature ne lui était pas encore très familière.

En sortant de son village, il regarda la carte avec application, en ayant bien conscience que les premiers kilomètres sur une fausse piste l'éloigneraient grandement de sa destination. Les rares chemins et routes qui figuraient sur la carte s'éloignaient tous du point de rendez-vous, si bien que les emprunter aurait allongé la distance d'une dizaine de kilomètres au moins. Pour rejoindre l'endroit à pied sans y passer la journée, la seule solution était de prendre à travers les champs et les bois, en dehors même des sentiers de randonnée dûment fléchés.

Il entra sitôt dans une forêt qu'il devait traverser dans sa largeur et semblait déboucher sur une prairie. Marcher tout droit dans une forêt n'était pas chose aisée, et se guider avec le soleil qui perçait à peine le feuillage relevait de la gageure. Rapidement, il comprit que sa direction ne pouvait être qu'approximative et qu'il allait faire d'inévitables détours qui allaient augmenter encore la distance qui lui faisait déjà un peu peur. On marchait beaucoup à Paris, mais les points de repère étaient innombrables, les plans de ville accessibles à chaque arrêt de bus ou chaque bouche de métro. Et l'on pouvait toujours renoncer à la marche pour emprunter les transports en commun ou appeler un taxi.

Quand il atteignit l'orée du bois, rien ne lui permettait d'affirmer qu'il était bien sorti par où il le pensait. Il observa les alentours à la recherche d'un détail, se servit de son ombre à nouveau clairement visible comme d'une boussole et entreprit de traverser le pâturage qui se trouvait face à lui. Il était clôturé de fils barbelés rouillés péniblement maintenus horizontaux par des piquets vermoulus. Aucun animal ne pouvait se sentir contraint par une telle enceinte, aussi pensa-t-il que l'endroit était inoccupé. Lorsqu'il fut engagé jusqu'au milieu du pré, il aperçut le taureau qui y paissait, et ce dernier le vit au même moment. Passablement agacé par cette intrusion sur son domaine, le bovidé ne quittait pas Anthony des yeux, même s'il se

trouvait encore à une centaine de mètres de lui. Feignant l'indifférence, Anthony tenta de maîtriser sa respiration et son pas, il sortit lentement la carte de sa poche pour trouver le point le plus proche lui permettant de sauter la barrière, en espérant que l'animal ne fît pas de même.

Il crut entendre une expiration bovine, signe d'une impatience courroucée précédant le sprint vers l'intrus. Anthony remarqua que son T-shirt avait des motifs mauves et se demanda si la vue de l'animal était assez fine pour distinguer les couleurs à cette distance, s'il voyait rouge là où c'était violet, le quadru-pède aurait tôt fait d'être sur lui pour l'embrocher comme un matador maladroit. Il aperçut des piquets bicornus en face de lui, mais à une distance qui n'était pas tout à fait rassurante, encore. Il ajusta sa trajectoire pour couper au plus court, et gagner peut-être de précieux centimètres pour la fin de sa course, car il n'imaginait pas pouvoir continuer sa démarche de sénateur lorsqu'il entendrait les sabots galoper dans son dos.

Il arrivait maintenant à un point où il ne pouvait plus regarder l'animal sans tourner la tête, et il craignait en le faisant de provoquer l'ire du bestiau, il s'abstint donc. Mais quand il entendit les premières foulées se diriger vers lui, il évalua d'un coup d'œil la distance qui les séparait et se mit à courir à toutes jambes vers la clôture la plus proche. Il la rejoignit finalement avant le taureau, qui stoppa son effort à mi-parcours et vint le rejoindre d'un pas lent au bord de la barrière. Ce dernier passa sa tête au-dessus des barbelés, intrigué et à peine essoufflé, pendant qu'Anthony crachait sa salive en essayant de reprendre son souffle, appuyé sur un tronc d'arbre. Le jeune homme arracha quelques touffes d'herbe verte de la prairie voisine pour les présenter sous le museau de l'animal qui les mâcha longuement en le regardant de ses yeux sombres et brillants.

– Tu m'as fait peur... Bétail ! dit Anthony sans trouver d'injure plus adaptée à la situation.

Puis il sourit en voyant que le bovin était non seulement inoffensif, mais aussi affectueux qu'un animal de compagnie. Il regarda longuement Anthony poursuivre sa route à travers champs avant de le voir disparaître derrière une pente abrupte.

Le jeune homme examina la carte et admit que sa position était incertaine à un kilomètre près. Mais un des points de repère qu'il avait noté se trouvait normalement à moins de cinq cents mètres de là. Il s'agissait d'une bifurcation caractéristique entre deux chemins de randonnées qui passaient non loin d'ici sans être directement sur sa trajectoire. La carte n'avait pas l'air toute récente, aussi les contours des massifs forestiers n'étaient pas très fidèles à la réalité du terrain, néanmoins, on pouvait reconnaître quelques similitudes d'ensemble et s'y fier pour trianguler une position approximative. Il tomba presque par hasard sur son point de repère et en profita pour remettre à jour sa carte mentale à partir de celui-ci. En prenant le temps d'être aussi précis que possible, il partit dans une nouvelle direction à partir de ce point, et estima approximativement le temps qu'il lui restait à marcher.

Cela faisait maintenant plus d'une heure qu'il était parti. Ses chaussures lui faisaient mal, et une ampoule se forma rapidement sur son orteil, puis se perça douloureusement, l'obligeant à adapter sa démarche pour épargner à cette zone de nouveaux échauffements. Mais l'effet secondaire de cette nouvelle posture de marche se fit sentir au niveau de ses hanches, autour desquelles ses muscles se contractèrent de façon inhabituelle.

Le soleil commençait à être haut dans le ciel et Anthony avait soif. Bien sûr, il aurait pu tricher et abandonner avant l'arrivée bouteilles et autres emballages de barres énergisantes consommées pendant le trajet, Marion n'en eut jamais rien su.

Mais il se devait d'être intègre avec elle. Il ne voulait pas la décevoir. Les sentiments qu'il avait à son égard étaient mélangés. Elle lui était pour l'instant étrangère. Il avait cru discerner les contours de sa personnalité l'été précédent, en l'imaginant souffrir de l'archaïsme de son père, de ses idées obsolètes, de son train de vie misérable. Peut-être avait-il projeté sur elle ce qu'il aurait ressenti en étant à sa place. Toujours est-il que tout ce qui s'était passé ensuite lui avait donné tort. Il la croyait influençable, c'était une femme de caractère. Il pensait qu'elle avait abandonné sa scolarité sur un échec, c'était une scientifique de renom. Enfin, il pensait lui avoir manqué, l'avoir conquise, mais à son retour de mission, la première fois, elle avait été plus distante que jamais.

Il devait reconnaître aujourd'hui qu'il avait sans doute fait preuve d'un complexe de supériorité particulièrement mal placé et cette randonnée fatigante était un excellent moyen de l'expier.

Il approchait maintenant de la source d'eau qu'il avait entourée d'un cercle rouge sur la carte. S'il hésitait, avant le départ, à faire un détour d'un bon kilomètre pour s'y désaltérer, il n'avait à cet instant plus aucun doute sur l'impérative nécessité de découvrir le point d'eau. Le ciel semblait se couvrir peu à peu et le soleil piquant laissa la place à une moiteur bien plus désagréable, annonçant un orage prochain. Il avait refusé de consulter la météo la veille, mais les prédictions de ses parents lui avaient fait comprendre que le temps ne resterait pas au beau fixe.

L'eau qui suintait de la paroi rocheuse était difficile à recueillir, mais en y plaquant ses mains à maintes reprises pendant quelques secondes, il put en boire plusieurs gorgées qui le rafraîchirent. Il s'aspergea le front et la nuque et repartit pour le dernier tronçon de son expédition pédestre qu'il estimait à cinq kilomètres environ. Comme il lui restait presque deux heures

avant l'heure du rendez-vous, il se permit de ralentir le pas malgré la menace de plus en plus pressante des nuages gorgés de pluie. Au loin, déjà, on entendait gronder le tonnerre.

Cinq kilomètres plus loin, il se rendit compte de l'erreur de débutant qu'il avait commise. À vol d'oiseau, le point de rendez-vous se trouvait à quelques centaines de mètres à peine. Mais un obstacle vertical d'une quarantaine de mètres se dressait devant lui. Une falaise qui était parfaitement indiquée sur la carte par des courbes de niveau très rapprochées mais comme la forêt recouvrait à la fois le bas et le haut du relief, Anthony crut qu'il s'agissait d'un même plan.

L'obstacle naturel était infranchissable, il fallait en faire le tour, mais cela ajoutait cinq à six kilomètres supplémentaires à son périple déjà éreintant. Il n'osait pas imaginer l'état de ses ampoules, ni le moment où il devrait, contraint et forcé, retirer ses chaussures et peut-être même un jour, les remettre. Mais galvanisé par la peur d'arriver en retard au rendez-vous, il surmonta la douleur abominable qui parcourait de ses signaux électriques tout son système nerveux et se remit en marche.

Il arriva au sommet, épuisé et en sueur. L'atmosphère orageuse s'abattait sur lui comme une couverture épaisse et gênante qui ralentissait ses gestes en l'étouffant davantage encore. De temps à autre, de grosses gouttes tièdes arrivaient jusqu'à lui, mais les nuages tournoyaient au-dessus de lui sans vouloir déverser franchement leur fraîcheur liquide. L'orage n'en finissait plus d'arriver. Il l'imagina retenu au loin par un relief jaloux qui quémandait son eau. Ses pensées n'étaient plus tout à fait cohérentes.

Alors qu'il examinait une dernière fois son morceau de papier froissé et humide de sueur et d'eau, il eût l'impression très nette d'être déjà passé à cet endroit. Il fit un effort pour se convaincre qu'il ne tournait pas en rond, et que ce souvenir lui

venait de plus loin, mais son organisme manquait de nutriments pour alimenter à la fois son cerveau et ses muscles. Il cessa de marcher et observa les alentours à la recherche d'un détail plus net qui l'extirperait de sa folie passagère. Il vit un chemin dont les feuilles mortes avaient été foulées récemment, il s'en approcha et le suivit, il semblait mener au bon endroit. Le lieu lui était familier, il y était venu il y a quelques mois. Maintenant, il le reconnaissait parfaitement, il s'approcha d'un arbre au tronc impressionnant, y posa sa main en caressant l'écorce, le sourire aux lèvres, puis il leva les yeux : la cabane.

Une corde pendait à côté du tronc, Anthony s'en saisit et rassembla ses dernières forces pour se hisser à bord du vaisseau de bois immobile qui reposait sur les branches. Marion l'attendait à l'intérieur, elle l'accueillit avec un soulagement non dissimulé.

- Te voilà enfin !
- Je ne suis pas si en retard ?
- Non, mais j'étais très en avance.
- Est-ce que tu aurais quelque chose à boire ?

Marion avait prévu à boire, mais aussi de quoi nourrir n'importe quel homme en perdition dans la nature. Essentiellement des fruits secs et du pain frais, dont l'odeur semblable à celle qui parfume les alentours des boulangeries le matin emplissait la cabane. Anthony but trois verres d'eau pleins avant de pouvoir entamer une conversation avec son hôte.

- Tu as trouvé facilement ? commença-t-elle.

– Je n'ai pas eu de mal à me repérer sans boussole ni autres instruments sophistiqués, mais la difficulté était physique. Je n'ai pas l'habitude de marcher comme ça et je me demande bien comment je vais repartir.

– Ne t'inquiète pas pour ça, répondit-elle de façon énigmatique. De toute évidence, elle avait minutieusement planifié le déroulement des événements.

– Quel est le sens de ce défi que tu m'as lancé, et que dois-je en conclure ?

Surprise par le caractère direct de la question, elle marqua un silence avant de répondre, pendant qu'Anthony avalait une figue et quelques cerneaux de noix.

– Je tenais à te faire découvrir cet endroit pour diverses raisons, et aussi pouvoir te parler sans que mon père ne soit présent.

– Tu as des soucis avec ton père ?

– Pas du tout, mais il y a des conversations qui ne souffrent pas de la présence d'un paternel. Mais on y reviendra plus tard... Comment tu trouves la cabane ?

– À vrai dire, je la connaissais déjà. Ton père me l'a fait visiter l'été dernier.

– Ah bon, dit Marion, déçue. Il ne me l'avait pas dit.

– Tu as bien failli le savoir, mais la lettre que je t'avais écrite à l'époque m'est revenue.

– Tu m'as écrit l'été dernier ? Mais... Pour me dire quoi ?

– Alors que ton père dormait sur ce matelas, j'ai feuilleté un ou deux bouquins qui sont sur cet étagère. À l'intérieur de l'un

d'eux, j'ai découvert une photo de famille. Une photo de votre famille...

Anthony chercha comment aborder un sujet potentiellement douloureux en grignotant à nouveau quelques fruits secs. Il espérait que Marion s'expliquât spontanément, mais elle n'en fit rien.

– C'était dans « Le contrat social », je crois. Tu te souviens de cette photo ? Il chercha le livre sur l'étagère, mais il n'y était plus.

– Il est là, dit-elle en tendant le bouquin. Alors c'est toi qui a pris la photo ? Je l'ai cherchée tout à l'heure pour te la montrer, justement.

– Je ne l'ai pas prise avec moi de peur de l'abîmer, mais elle est chez moi et je m'en souviens parfaitement, et j'imagine que toi aussi, si tu l'avais cachée dans ce livre. Qu'est-ce qu'elle a de spécial ?

Marion s'assit sur le fauteuil à bascule et invita Anthony à faire de même sur le tabouret de bois qui lui faisait face. Elle se pencha en avant, les mains sur ses genoux serrés, visiblement troublée à l'avance par ce qu'elle avait à lui confier. Anthony cessa de mâcher bruyamment pour écouter religieusement ce que Marion avait à lui révéler.

– Effectivement, c'est une photo de notre famille. La dernière...

– Que... Que s'est-il passé ensuite ?

– Pas la dernière en date, la dernière, tout court. Toutes les autres photos de nous ont été détruites par mon père, dans un

accès de colère et de rage qu'il continuera de se reprocher jusqu'à sa mort. J'ai pu sauver celle-ci qui était entre deux pages d'un autre livre, à la maison, il ignore sans doute son existence. Tu ne lui as pas montré ?

– Non... Non, mais j'ai failli le faire. Que... Qu'est-ce qui s'est passé ?

– D'abord, j'ai perdu ma mère. Elle était déjà malade sur cette photo. Le cancer l'a emportée en quelques mois. J'étais petite. Ce fut un traumatisme pour tout le monde, bien sûr, et plus particulièrement pour mon père. Enfin, pour nous aussi, naturellement.

– « Nous » ? Ton frère et toi ?

– Mes frères.

– Je n'ai souvenir que d'un garçon sur la photo.

– Oui. Michaël était de l'autre côté de l'appareil, il prenait la photo.

– Et tes frères... Où sont-ils ? Qu'est-ce qu'ils font aujourd'hui, ils sont plus âgés que toi, j'imagine que...

– Nous avons eu un second drame dans la famille, dit-elle en bloquant sa respiration pour retenir un flot de larmes.

– Je... Je suis désolé dit Anthony qui ne savait plus où se mettre. Désespéré, il tendit une main en direction de Marion, mais il était trop loin pour la toucher, il replia son bras et adopta la même position prostrée que son interlocutrice, par mimétisme compassionnel.

– C'est utile que je t'en parle. Il m'est indispensable d'en parler, parfois, pour extérioriser ma tristesse. Je suis désolée que ça tombe sur toi, s'excusa-t-elle en esquissant un sourire.

– Non, je t'en prie. Raconte-moi toute ton histoire. Tout ce que tu veux. Je t'écoute...

– À la mort de ma maman, mon père a traversé une période difficile, tant sur le plan émotionnel et moral que du point de vue de l'organisation matérielle et logistique pour s'occuper de nous trois. Il travaillait encore pour Airbus à l'époque, et son métier prenant était difficilement compatible avec une vie de père esseulé. En même temps, il sentait bien qu'il ne pouvait surmonter son chagrin qu'en travaillant, toujours et encore. Aussi s'efforçait-il de nous faire plaisir dans la limite de son temps disponible et le plus simple était alors de compenser matériellement ce qu'il ne pouvait pas nous offrir humainement. Mes frères étaient, comme presque tous les garçons de leur âge, passionnés de voiture. Lorsque Michaël eût son permis, il lui acheta la voiture dont il rêvait. Une Renault Clio, je crois.

– Une Clio Williams ? ne put s'empêcher de demander Anthony en se rendant compte immédiatement de la grossièreté de son intervention.

– Voilà, confirma-t-elle, quelque chose comme ça. Il l'a utilisée pendant plusieurs années, imprudemment, en faisant le malin devant ses copines, en roulant trop vite... Mais mon père refusait de voir le côté dangereux de la chose et préférait se féliciter de la joie de vivre retrouvée de son fils. De ses fils, même, parce que Romain, mon autre frère, suivait la même trajectoire et finit lui aussi par avoir son permis et obtenir de mon père... cette 205 que tu as achetée.

– Mais il ne l'a jamais utilisée ou presque. Elle n'avait que très peu de kilomètres au compteur...

– Peu de temps après que mon père l'ait achetée, Michaël et Romain sont allés ensemble à un festival de musique, dans la voiture de mon frère aîné, donc. On ne sait pas exactement ce qui s'est passé, mais...

– Ils ont eu un accident ?

– Dans un virage à quelques kilomètres de chez nous, une courbe qu'ils connaissaient parfaitement, mais ont-ils été surpris par un animal, ou bien un ennui mécanique inopiné ? On ne l'a jamais su... La voiture a été retrouvée à plusieurs centaines de mètres de la route, enfermant les... les corps sans vie de mes deux frères.

Une larme trouva un passage pour s'écouler sur la joue de Marion, Anthony détourna le regard pour ne pas avoir à supporter cette image. Ses pensées tourbillonnaient en boucle, imaginant la suite de l'histoire tragique, le choc émotionnel, le désespoir qu'il a pu susciter chez Marion et Jean-Jacques déjà affectés par un premier décès. Il revécut chaque moment qu'il avait partagé avec eux sous ce nouvel éclairage. Il s'en voulut de l'obscénité involontaire et innocente, de la futilité incroyable de ses propres mots au moment d'acheter la voiture, ignorant tout du symbole morbide qu'elle pouvait représenter à leurs yeux. Il secoua la tête en maudissant vainement le sort qui s'acharnait ainsi sur une seule famille. Marion poursuivit en séchant ses larmes :

– Mon père a traversé une période de déni total. Sur la plaie encore ouverte de la mort de Maman, on venait de donner deux coups de couteaux supplémentaires qui faillirent lui être fatals. Il a connu des crises de délire d'une violence inouïe au cours desquelles il passait ses nerfs sur le matériel. Il a brisé notre téléviseur, brûlé nos photos qui lui rappelaient de trop amers souvenirs... La plupart de notre matériel électroménager a fini contre un mur, ou écrasé au bas d'une fenêtre.

– Et toi ? Où étais-tu pendant ses... crises ?

– Il ne m'a jamais fait de mal, si c'est le sens de ta question. Il me demandait pardon à la fin de chacun de ses accès de violences, en sanglotant entre mes bras de pré-adolescente. J'étais son unique et dernière raison de vivre, il en avait conscience, et je pense que c'est pour moi qu'il a finalement surmonté cette nouvelle épreuve.

– Comment avez-vous pu... continuer de vivre après ça ?

– Un jour, mon père est tombé sur un de mes livres de classe. Un bouquin de SVT. Il savait que c'était ma matière de prédilection et ma manière à moi de ne pas succomber à la tristesse : je me suis forcée à m'intéresser à des problèmes plus colossaux que nos malheurs familiaux, des problèmes à l'échelle de l'Humanité. Il a lu un chapitre qui abordait le thème du dérèglement climatique, sujet qu'il avait plus ou moins ignoré jusque-là, puisque préoccupé par son travail et sa santé mentale après ces épreuves personnelles douloureuses. Il m'a demandé mon avis sur la question et il était déjà assez radical. J'avais déjà vu des reportages et lu des articles sur la fonte des glaces aux pôles et ses conséquences. Je l'ai informé sur le sujet avec mes mots d'enfant, sans doute avec beaucoup de maladresses et d'erreurs de raisonnement, mais il a littéralement bu mes paroles. J'ai vu son regard changer alors que je lui parlais, comme s'il reconstruisait tout son schéma de pensée en intégrant ces nouveaux paramètres. Il a acheté un bouquin sur le sujet. Puis deux, quatre, dix... Il s'est passionné pour la question climatique, d'abord, puis pour la défense de l'environnement en général, et les causes scientifiques et sociales de tous les dérèglements qu'il constatait seulement depuis que je lui avais ouvert les yeux. Ses crises de colère ont cessé dès lors qu'il a commencé ses recherches, et les conséquences de cette prise de conscience ont fait de lui la personne que tu connais aujourd'hui. Il a démissionné de son poste d'ingénieur et s'est mis à planter des

arbres et à en récolter les fruits. Il a transformé notre maison et modifier en profondeur notre mode de vie.

– Et financièrement ? De quoi viviez-vous ?

– Sa réflexion ne s'est pas arrêtée au seul problème écologique. Il a rapidement fait le lien avec le modèle économique dominant et a cherché une alternative. Il visait l'autosuffisance et lorsqu'il l'a atteinte, s'est mis à donner tout ce qu'il avait en plus, spontanément. Et tout aussi spontanément, les gens lui ont donné en retour le fruit de leur travail. C'est ainsi qu'il peut manger au restaurant, récupérer une échelle ou une chambre à air sans même se soucier du coût, la plupart des gens avec qui il échange lui sont largement redevables.

Une lueur de fierté inondait les yeux tristes de Marion. Un éclair zébrant le ciel se refléta sur ses pupilles. Anthony se souvint soudain de l'endroit où ils se trouvaient. Un grondement sourd et puissant suivit la foudre de quelques secondes.

– Ce n'est pas dangereux d'être sous... d'être dans un arbre pendant un orage ?

– Ce chêne a été épargné depuis la centaine d'années qu'il est ici, on peut raisonnablement espérer qu'il ne sera pas touché ce soir. Tu as peur ? ajouta-t-elle d'un ton moqueur.

– Un peu... concéda-t-il, mais je crains encore plus de devoir marcher à nouveau pour partir d'ici.

– Ça tombe bien, puisque nous allons rester là.

– Jusqu'à quand ? s'inquiéta Anthony.

– Cette nuit. De toute façon, il est trop tard pour repartir et pense à tes ampoules !

Anthony constata par l'ouverture que la pénombre n'était pas le seul fait de l'orage, le soir tombait à mesure que les nuages obscurcissaient davantage le ciel. Des gouttes de plus en plus nombreuses venaient s'écraser sur le toit de planches juste au-dessus d'eux et la moiteur fit place à une fraîcheur plus agréable. Marion sortit de sous un linge une tarte aux légumes et servit deux verres de jus de pommes de sa fabrication. Elle invita Anthony à partager cet apéritif qui n'avait rien d'improvisé. Libérée de sa pesante tragédie familiale, Marion avait retrouvé le sourire, et continuait de dérouler son plan comme prévu.

– Maintenant, parlons un peu de toi. Où en es-tu ?

– À quel sujet ?

– À n'importe quel sujet, dit elle en croquant dans une part de quiche.

– Et bien... Sans avoir traversé vos épreuves, je m'interroge moi aussi sur le sens de la vie.

– Le sens de la vie ? Rien que ça ?!

– Le sens de la mienne, en tout cas. Je ne suis pas certain d'être fait pour vendre des téléphones. Ni même autre chose. À vrai dire, je ne suis plus certain de rien.

Il prit à son tour un morceau de tarte salée et en huma l'odeur avant de le mettre en bouche. La garniture tiède était composée de poivrons, de poireaux et de divers autres ingrédients inconnus qui en relevaient le goût. Affamé par sa randonnée et mis en appétit par les couleurs vives du plat, il avala sa part en regrettant de ne pouvoir passer plus de temps à en apprécier la saveur. Mais déjà Marion sortait d'on ne sait où le plat suivant, si bien que le pique-nique tourna au repas gastronomique végétarien et

bio. Anthony découvrit de nouvelles saveurs et de nouveaux plaisirs en croquant dans des légumes méconnus et biscornus, oubliés par une société de consommation obsédée par la standardisation et le calibrage. Un simple morceau de pain prenait la place d'un mets de choix, tant son odeur, sa texture, l'originalité de sa forme et de son goût différaient de ce qu'Anthony avait pu goûter même dans les meilleurs restaurants de Londres ou de Paris. Ici, les aliments se fondaient dans l'environnement. Ils allaient avec, comme les résineux se plaisent à la montagne alors que les feuillus sont en plaine. En dégustant l'un d'eux, on retrouvait à coup sûr une odeur familière qui flottait dans l'atmosphère, on avait le sentiment soudain de faire partie d'un tout cohérent. Même les fruits conservés de l'année précédente semblaient vouloir témoigner de leur époque, tantôt sucrés grâce au soleil, tantôt juteux par l'action de la pluie qui les fit pousser.

L'eau ruisselait maintenant sur le toit parfaitement étanche de la cabane qui remplissait ses réservoirs d'eau douce à la faveur de l'orage. L'obscurité presque totale était entrecoupée d'éclairs vifs et violents qui clignotaient pendant quelques secondes où les regards d'Anthony et Marion se croisaient. Le repas se termina sur des conversations anodines et plus légères. L'exiguïté du lieu et son charme naturel rapprochaient ostensiblement les âmes qui y élaient domicile. De nombreux couples d'oiseaux pouvaient en témoigner et l'on trouvait les vestiges de leurs nids en plusieurs endroits. Cela n'avait pas échappé à Marion qui avait fait de l'étude des *pygoscelis*⁹ son sujet de thèse.

Anthony se laissait guider passivement par son hôte qui semblait avoir planifié sa visite dans les moindres détails. Voyant approcher la nuit et souffrant de courbatures, il espérait que Marion ait une solution confortable à lui proposer, étant donné qu'un seul couchage était prévu dans la cabane ; il ne se voyait

9 *Pygoscelis* : genre de manchot vivant sur la côte Antarctique

pas de passer la nuit sur le fauteuil à bascule, et bien sûr, il n'en fit rien.

Marion couvrit rapidement la nourriture qu'elle pouvait encore apercevoir dans la nuit de manière à ce qu'elle n'attire pas les animaux nocturnes importuns. Puis elle se tourna vers Anthony qui semblait sombrer dans un demi-sommeil, terrassé par la fatigue.

– Tu as triché, lui dit-elle.

– Pardon ?

– Tu n'as pas respecté les règles du défi.

– Bien sûr que si ! J'ai même failli mourir d'inanition faute de nourriture et d'eau !

– Tu as utilisé des objets qui ont été fabriqués au vingtième siècle.

– Lesquels ? demanda Anthony, persuadé de son bon droit.

Marion laissa durer le suspens quelques secondes, forçant Anthony à se creuser la cervelle. Puis elle mit fin au silence disant d'une voix douce et ferme à la fois :

– Tes vêtements.

Dans le silence troublé par les coups de tonnerre, elle s'approcha de lui et ôta un à un les vêtements qu'il portait. Elle retira d'abord son t-shirt, lentement, en frôlant de ses mains les bras du jeune homme. Elle l'invita à se lever puis passa derrière lui, l'enlaça et entreprit de défaire les boutons de son jean, l'un après l'autre, pendant un temps interminable. Le pantalon glissa le long de ses jambes et il s'en dégagea d'un coup de pied, on entendit le tissu retomber sur le plancher, de l'autre côté de la cabane. Elle passa de nouveau devant lui et serra son corps nu contre le sien toujours habillé. Elle était vêtue d'une robe blanche dentelée aux extrémités. En journée, on pouvait apercevoir sa poitrine à travers les motifs ajourés de la dentelle de coton mais à cette heure-ci et dans ces conditions, seules les formes du corps importaient. Elle prit les mains du jeune homme et les posa sur ses hanches, l'invitant à les découvrir, ce qu'il fit sans se faire prier. Il la caressa longuement et découvrit une fermeture éclair dans le dos qu'il n'osa pas descendre immédiatement. Il s'agenouilla devant elle, réveillant crampes et meurtrissures, pour effleurer ses jambes et glisser une main sous le tissu. Les yeux écarquillés pour attraper les plus petites lueurs lui permettant de voir sa partenaire, il maudissait tout en

la chérissant la frustration excitante qui l'obligeait à n'utiliser qu'un seul de ses sens : le toucher. Alors qu'elle pâmait sous ses caresses, il se souvint de cette image gravée à jamais dans sa mémoire, lorsqu'elle sortit de la douche solaire et qu'il se trouvait là par un bienheureux hasard. Avec l'image lui revint le souvenir de l'odeur de sa peau, aussi se pressa-t-il contre elle pour en respirer à nouveau la fraîcheur et l'intensité. Les genoux meurtris par cette position inconfortable, il se recula pour s'asseoir sur un tabouret de bois après avoir retiré le dernier rempart qui l'empêchait de sentir son corps partout sur lui. Frustrée à son tour de ne plus sentir ses mains sur elle, elle s'approcha bien vite et se posta debout devant lui.

Tous les sens en éveil, cherchant chaque seconde d'où viendrait un nouveau plaisir, une nouvelle sensation, Anthony avait le visage dirigé vers le sol lorsque la foudre tomba à quelques dizaines de mètres d'eux, éclairant d'un flash lumineux surprenant l'intérieur de la cabane. Ce qu'il vit pendant ces micro-secondes de lumière intense resta imprégné sur sa rétine comme une obsession et décupla son désir : sur les pieds nus de Marion, une fine étoffe de dentelle était tombée. Elle s'en dégagea et s'assit sur lui à califourchon, la robe légèrement relevée. Elle enfouit la tête dans son cou. Il empoigna fermement ses fesses pour la serrer contre lui. Encore plus. Pour ne former qu'une seule entité, un seul être.

Ils s'endormirent après le dernier coup de tonnerre, le ciel et leurs corps épuisés d'orage, couchés en cuillère sur l'unique matelas de fortune qui meublait la cabane.

Au petit matin, Anthony s'interrogea sur la meilleure suite à donner à cette nuit incroyable. Des dizaines de pensées contradictoires s'entrechoquaient dans son cerveau de nouveau opérationnel après les privations de la veille. D'abord, il voulait s'assurer qu'il n'avait pas été victime d'hallucinations confondantes de réalisme et brûlantes de plaisir. Une fois déjà, il avait imaginé l'étreinte de Marion après un épuisement physique hors du commun, et il en avait été bouleversé. D'un geste lent et silencieux, il s'assura de la présence du corps de la jeune fille à côté du sien, elle frémit à son contact, mais ne se réveilla pas encore. Sa respiration restait lente et profonde. Il eût un vertige passager en redécouvrant l'odeur de sa peau dans laquelle il baignait pourtant depuis la veille.

Cette vérification faite, il doutait maintenant de la réciprocité de ses sentiments. Qu'attendait-elle réellement de lui ? Était-il un amant passager de plus ou celui qu'elle attendait depuis toujours ? De quelle sorte de prétention faut-il faire preuve pour s'imaginer être celui qu'on attend depuis toujours ?

Un rayon de soleil transperça les feuillages et entra par une ouverture jusqu'à sa poitrine, qui s'illumina soudain et fut inondée d'une chaleur réconfortante. Des chants d'oiseaux de plus en plus nombreux résonnaient entre les branches et les feuilles de cette forêt pleine de vie qui engageait à l'optimisme. Il voulut croire à des sentiments réciproques.

Mais comment les matérialiser maintenant ? Dès le lendemain, sa vie parisienne et son activité professionnelle décourageante viendrait contredire ses intentions les plus nobles d'assainir son mode de vie. De son côté, Marion devrait poursuivre ses recherches, ses voyages à l'autre bout du monde. Comment construire un édifice solide à l'épreuve des kilomètres et des années à partir de fondations si différentes ?

Marion étendit ses jambes et bailla, signalant un réveil imminent. Anthony rassembla ses esprits et conclut qu'il allait falloir improviser et saisir les occasions telles qu'elles se présenteraient à lui. Il se fixa comme unique objectif de confirmer aussi clairement que possible qu'il avait passé une soirée et une nuit extraordinaires qu'il n'imaginait pas être sans lendemain.

Une main douce caressa son bras lentement jusqu'au poignet puis passa sur sa poitrine. Elle le serra progressivement et il sentit ses seins nus poindre dans son dos et la chaleur de tout son corps sur ses reins. Il lâcha un soupir de satisfaction qui surprit Marion.

- Tu ne dormais pas ?
- Je viens de me réveiller, admit-il.

Il se retourna et ils se trouvèrent face à face, sans échanger un mot. Les rayons de soleil donnaient aux yeux brillants de Marion des reflets dorés aux nuances innombrables. Anthony se perdit un instant dans ces verts et ces oranges mélangés qui iri-

saient ses pupilles. Il y avait dans son regard tant d'intelligence, tant de désir et tant de tristesse à la fois qu'une larme s'échappa des glandes lacrymales du jeune homme et resta immobilisée sur l'arête de son nez. En posant la main sur sa joue, elle effaça la goutte d'eau salée avec son pouce et afficha un sourire empli de compassion. Elle approcha ensuite ses lèvres entrouvertes et ferma les yeux, le baiser dura plusieurs minutes, hors du temps et de l'espace, comme une perte de connaissance, en mieux.

Marion avait beaucoup souffert des deuils qui avaient entaché sa vie. Forcée de grandir et d'assumer trop vite des responsabilités plus grandes qu'elle, elle avait dû faire une croix sur le développement de tout sentiment amoureux pour faire face à des enjeux qu'elle considérait jusqu'alors plus essentiels. Cette période était terminée. Elle l'avait senti dès qu'Anthony était revenu pour cette histoire d'autoradio en panne. Son père allait mieux, ses études étaient enfin achevées et le garçon était séduisant, même s'il ne partageait que très peu de ses valeurs. Il y avait cette fois une place pour un peu d'amour et de bonheur adulte dans sa vie. Il y avait un potentiel qu'elle a bien cru gâcher irrémédiablement en réagissant comme une sauvage à son retour de voyage. Pourtant, elle n'avait cessé de rêver qu'Anthony l'accueillît à sa descente du bus, mais la solitude et la pénibilité de ses missions en Antarctique pesaient sur ses nerfs et détruisaient sa foi en l'humain. Elle ouvrit les yeux et éloigna son visage, Anthony les garda fermés encore plusieurs secondes, anesthésié par le plaisir.

Elle non plus n'avait aucune idée de comment poursuivre l'idylle. Son plan si minutieusement préparé s'arrêtait à cette nuit. Depuis plusieurs semaines, l'unique horizon de son avenir bloquait à ce moment. À partir de là, c'était l'inconnu dans tout ce qu'il avait de plus terrifiant, d'excitant et de beau à la fois.

– Et maintenant ? dit-elle quand Anthony rouvrit les yeux, sur un ton qui laissait paraître son angoisse.

– Je ne sais pas, répondit Anthony, mais il regretta immédiatement le choix de ses mots qui semblait obscurcir le regard de Marion.

– Moi non plus, admit-elle.

Il écarta une mèche de cheveux qu'elle avait devant le visage et l'enroula méthodiquement autour de son oreille. Chaque geste était interminable et rappelait à chacun à quel point ils tenaient l'un à l'autre et combien dure serait l'inévitable prochaine séparation.

– Je... Je crois que je pourrais venir à Paris en fin de semaine, commença Marion.

La fin de semaine : l'éternité plus quelques jours en somme, pensa Anthony. Il imagina une seule nuit sans elle et un frisson lui parcourut l'échine. Il s'enfonça imperceptiblement sous la couverture en cherchant d'autres solutions, mais n'en trouva pas.

– J'ai plusieurs réunions prévues ces prochains jours. Dont une à Londres...

– Je donne des cours chaque début de semaine à l'université de Lyon. Jusqu'à la fin de l'année scolaire. En juillet je...

– Tu pars à nouveau ? Combien de temps ?

– Trois... Trois à cinq semaines, ça dépend...

– Je peux t'accompagner ?

Elle détourna le visage pour ne pas qu'il voie ses yeux s'embuer. Sa voix trahit cependant sa tristesse :

– Non, c'est impossible. Seuls les scientifiques sont admis sur la base. Elle n'est ravitaillée que quelques fois par an, il n'y a pas de touristes.

À son tour, il essuya ses larmes et posa ses lèvres sur les siennes comme pour en assécher la source.

Ils passèrent ainsi l'essentiel de la journée à se morfondre et se consoler l'un l'autre, tour à tour. En milieu d'après-midi, ils se décidèrent à repartir car ils avaient chacun plusieurs heures de marche, dans des directions différentes. Anthony avait bien proposé de la ramener chez elle en voiture une fois qu'ils seraient arrivés chez lui, mais elle déclina la proposition.

Anthony referma la porte de la cabane le cœur gros et aussitôt ses douleurs aux pieds et aux jambes se réveillèrent. Marion lui conseilla de prendre un autre chemin pour le retour, plus court et évitant tout autant la falaise. À cet instant, elle regrettait d'avoir lancé ce défi grotesque qui lui empêchait de profiter de la présence du jeune homme quelques heures de plus tout en lui infligeant d'inutiles souffrances supplémentaires. Il la rassura cependant et, l'adossant délicatement sur le tronc du chêne qui avait supporté leurs ébats toute la nuit durant, il passa une main derrière sa nuque pour appuyer sur ses lèvres un nouveau baiser intense et brûlant dont ils ne sortirent vraiment chacun qu'après plusieurs kilomètres de marche.

Pour l'un et l'autre, ces quatre journées furent les plus longues de toute leur existence. Mais Anthony devait se battre en plus contre sa volonté de mettre une fin définitive à un mode de vie qui ne correspondait plus à ses convictions et encore moins à celles de la femme qu'il aimait. Néanmoins, parce que l'être humain est capable de supporter les pires contradictions quand ses semblables l'y encouragent, il continua de donner le change et la plupart de son entourage ne remarqua aucun changement. Seule Audrey semblait intriguée par cette distance de plus en plus assumée entre eux. Ce qu'elle croyait d'abord être le seul fruit de ses mésaventures avec la presse s'était mué en une nouvelle philosophie de vie qui ne manquait pas de la surprendre, tant elle était différente du formatage qu'ils avaient tous deux subis pendant leurs études. Sans adhérer une seconde à cette simplicité volontaire, elle ne pouvait s'empêcher d'y voir une forme d'indépendance d'esprit qu'elle ne pouvait plus atteindre. Dès lors, elle s'intéressa à nouveau à lui et cessa de le railler en public comme elle avait pris l'habitude de le faire.

On ne peut ignorer le fait qu'Audrey avait un instinct de compétition qui dépassait le strict cadre professionnel et carrié-

riste. Sans doute avait-elle l'intuition qu'une autre femme occupait l'esprit d'Anthony et c'était tout à fait le genre de pensée qui pouvait l'agacer, et la pousser à redoubler d'efforts de séduction. Lorsqu'elle avait compris le rôle évident de cette plante dans la chambre d'Anthony, elle était sitôt passée à l'action pour remporter le match. Elle n'hésiterait pas à reproduire ce schéma si elle le jugeait nécessaire, d'autant qu'elle avait connu peu d'efforts aussi agréables que celui-là. La cour lourde et incessante imposée par Remo depuis qu'il partageait avec elle la gestion du bureau de New York ne faisait qu'amplifier l'attirance qu'elle ressentait pour d'autres manières, d'autres styles. En cela, Anthony représentait pour elle un nouvel objectif.

Alors que le jeune homme, au bout de son interminable attente, s'apprêtait à couvrir Marion de baisers, c'est Audrey qui se présenta à la porte de son nouvel appartement, avec un sens du timing et un opportunisme qui étaient communs à tous les grands dirigeants. Elle ne pouvait pas tomber plus mal.

Anthony masqua mal sa déception en la faisant entrer dans son petit appartement, et elle comprit aussitôt qu'un duel venait de s'engager et qu'elle devait frapper fort et sans attendre. Elle était vêtue d'une courte robe en cuir noir parfaitement ajustée aux courbes de son corps, et son visage blanc encadré de mèches brunes devant les oreilles était éclairé par un rouge à lèvres écarlate qui mettait en valeur sa bouche pulpeuse. Mais si elle était venue avec des idées derrière la tête, elle changea bien vite son fusil d'épaule en découvrant des bougies allumées dans le salon qui ne lui étaient assurément pas destinées puisqu'elle n'avait pas annoncé sa venue. Elle admit intérieurement avoir perdu cette bataille, mais ne se déclara pas vaincue.

– Tu attends du monde ? commença-t-elle en désignant le salon du menton.

– Je... Oui, une amie...

– Je ne vais pas te déranger longtemps, dans ce cas. Je venais juste t'annoncer que...

Elle marqua une pause, non pour chercher ses mots car elle savait pertinemment quelle carte elle allait abattre, mais elle tenait à ce qu'il soit bien attentif, et prenait le temps d'agréger les milliers d'enseignements qui émanaient de la façon dont Anthony attendait l'autre fille. Les vêtements qu'il portait, ce qu'il avait préparé à manger pour elle, la décoration intérieure... lui confirmaient l'identité et la psychologie de son adversaire. Elle acquit rapidement la conviction que c'était bien la fille à la plante verte.

– M'annoncer quoi ? s'impatienta Anthony qui redoutait maintenant d'avoir à gérer un face à face entre les deux femmes.

– J'ai finalement retenu ton idée de gamme écologique pour notre catalogue. Je souhaiterais que tu en sois le responsable.

– Vraiment ? Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

– Je pense que c'est une idée qui fait son chemin, et comme disait Hugo : « Rien n'arrête une idée dont le temps est venu ». Tu l'as sentie venir avant moi, bravo !

– Mais qu'entends-tu exactement par « responsable de la gamme écologique » ?

– J'aimerais que tu montes une filière éthique et éco-responsable pour la fabrication de certains de nos appareils. Une sorte de label qui garantirait qu'ils ont été assemblés en respectant un certain nombre de critères écologiques et sociaux. Enfin, tu connais ça mieux que moi, non ?

– Oui... Enfin, je ne sais pas, peut-être...

– Ça ne t'intéresse pas ?

– Si, si, bien sûr, je t'avoue que je ne me reconnaissais plus trop dans notre gamme actuelle, il y a quelque chose de surfait dans ce que nous vendons, d'indécent.

– C'est exactement mon avis ! Je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus, mais en te voyant j'ai compris tout ça. J'ai mis un peu de temps, c'est vrai, mais...

– C'est tout à fait normal, c'est un processus auquel nous ne sommes pas habitués, et vu les écoles que nous avons fréquentées, nous avons même été conditionnés pour reproduire un modèle considéré comme infaillible, érigé en loi quasi-scientifique : l'offre et la demande qui contrôlent tout et de la meilleure façon qu'il soit...

– C'est vrai. En t'écoutant, je constate que ta réflexion sur le sujet est encore plus avancée que je ne l'imaginais. C'est bien toi qui doit t'occuper de ça. On en reparlera à la réunion de la semaine prochaine. À moins que tu ne penses qu'il faille avancer plus vite et se voir ce week-end ?

– Euh... Ce week-end, je ne peux pas... On n'est pas à un jour près de toute façon.

Audrey avait compris que la fille restait chez lui pour le week-end, ce dont elle se doutait même avant de poser la question piège. Elle nota cette information dans un coin de sa mémoire.

– Je vais te laisser, puisque tu attends une amie...

Elle prit la direction de la sortie, Anthony la suivit. Elle s'assura qu'il ne manquerait pas de remarquer sa silhouette et la courbe de ses hanches parfaitement soulignée par le cuir, comme une seconde peau.

– Elle devrait arriver d'un instant à l'autre.

– Elle a bien de la chance, souffla-t-elle à l'oreille d'Anthony pendant qu'elle lui faisait la bise sur le pas de la porte.

Il ne répondit rien, interloqué, et elle s'enfuit en faisant claquer ses talons de grande marque sur le trottoir.

Marion arriva quelques minutes après, Audrey l'avait croisée et reconnue immédiatement, même sans l'avoir jamais vue. Le contraste entre les deux femmes était saisissant. L'une citadine et sophistiquée, meneuse d'hommes, décidée et ambitieuse. L'autre naturelle et simple, entière et authentique. Par superstition, peut-être, elle avait remis la même robe dentelée qu'elle portait le samedi précédent. Elle ne possédait que peu de vêtements, en comparaison d'Audrey, mais tous étaient choisis avec goût et étaient destinés à un usage précis. Jusqu'à maintenant, elle n'avait pas eu le besoin de diversifier et étayer son rayon « séduction ». En croisant Audrey sans savoir qui elle était, elle se dit que le moment était peut-être venu de faire des efforts de ce côté.

Elle sonna à la porte d'Anthony après avoir vérifié deux fois l'adresse, des fourmillements étranges parcouraient son ventre et ses jambes peinaient à la tenir debout. Toute la semaine, elle avait envisagé le moment de ces retrouvailles en se doutant qu'elle ne pouvait qu'être déçue en attendant autant d'un instant aussi banal. Entre le désir et l'angoisse. Anthony ouvrit la porte et la prit dans ses bras. Elle s'y blottit sans dire un mot et en fermant les yeux. L'angoisse disparue, le désir demeura.

Il ferma derrière elle et ils entrèrent dans le salon à peine éclairé de quelques bougies. Marion remarqua le parfum entêtant de celle qui l'avait précédée, mais ne fit aucune remarque. Son corps était en manque et cette sensation surpassait toute

tentative de raisonnement. Ils n'échangèrent même pas une parole avant de se dévêtir et de se retrouver allongés et s'embrassant langoureusement sur le divan. D'abord, étancher cette soif de l'autre, comme un réflexe vital. Respirer sa peau, se nourrir de sa présence.

Ils dînèrent au milieu de la nuit, sans autre appétit que celui de pouvoir revivre ça, des millions de fois. Enfin, ils dormirent les corps enchevêtrés jusqu'à la sonnerie du réveil qu'Anthony avait programmé sur son portable. Il travaillait aujourd'hui. Il proposa à Marion de l'accompagner au magasin, mais elle avait elle-même des copies à corriger et des cours à préparer pour le lundi suivant, elle resta dans son appartement jusqu'à son retour.

Régulièrement tout au long du week-end, Anthony reçut des SMS professionnels d'Audrey, sa façon à elle de lui faire arroser sa plante. La photo qui s'affichait sur son téléphone lors de ces rappels avait été prise dans un restaurant londonien et n'évoquait pas une situation professionnelle. On y voyait Audrey sourire à pleines dents, et son décolleté plongeant entre les deux pans de son chemisier blanc. Anthony ressentait une certaine gêne à chaque fois que l'image apparaissait et que Marion pouvait l'apercevoir. Il s'empressait de lire et de supprimer le message en question, même s'il était d'importance capitale, car il abordait le sujet de la nouvelle gamme éthique dont il aurait la responsabilité.

Anthony se crut obligé d'en informer Marion, et par ailleurs, il ressentait une certaine fierté à lui annoncer qu'il avait réussi à influencer la stratégie commerciale de la marque vers quelque chose de plus écologique. Marion le félicita du bout des lèvres, sans témoigner d'un encouragement plus appuyé que cela. Anthony supprima la photo de son téléphone, de manière à ce que seul le nom d'Audrey s'affiche à partir de ce moment.

Il la raccompagna le dimanche soir à la gare de Lyon, le moral en berne et le corps épuisé. Ils ne trouvèrent pas d'autres solutions pour se voir que ces courtes fins de semaines ponctuées d'obligations professionnelles. C'était insuffisant, mais c'était mieux que rien.

Déjà se profilait la fin du mois de juin, et l'inéluctable départ de Marion pour les terres Australes. L'un et l'autre appréhendaient cette période comme le test ultime de leurs sentiments réciproques. Leur couple y survivrait-il ?

Juillet 2013

Anthony fixa longtemps le navire qui emmenait Marion loin d'ici. Il avait tenu à l'accompagner jusqu'au Havre d'où son bateau appareillait cette fois. Il n'avait aucun moyen de la rejoindre pendant un mois et cette perspective lui paraissait insurmontable. D'autant qu'en prenant connaissance, petit à petit, des conditions de vie dans les terres australes, et des risques associés au débarquement, aux ravitaillements, l'inquiétude s'ajouta au manque déjà insupportable.

Lorsque le bateau ne fut plus qu'un point à l'horizon, il se rendit compte qu'il avait passé une heure à le regarder partir, et que le monde autour n'existait plus pour lui. Les bruits du port ne parvenaient plus à son cerveau, les centaines de personnes et de véhicules qui s'affairaient autour de lui n'avaient plus d'importance. Seuls comptaient son désespoir et sa tristesse.

Il mit plusieurs secondes à se rendre compte que son téléphone sonnait. Audrey, une fois encore, avait consciemment ou non choisi son moment pour le ramener à elle.

– Salut, c'est Audrey, tu es où ?

– Salut... Là, maintenant ? Je suis... Dans le port du Havre.

– Parfait ! Saute dans un ferry pour Portsmouth, je t'y retrouve.

– Un ferry ? Mais pourquoi...

– J'ai un plan avec les gens de Etic Phone qui sont bien placés sur les téléphones « propres ». Je suis à Londres avec eux. Je demande l'hélico de Papa et on te rejoint à Portsmouth pour déjeuner ensemble.

– C'est que... Je ne sais pas si je suis capable aujourd'hui de...

– Tu es malade ?

– Non, non... Juste que...

– Il y a moyen de choper l'exclusivité de la distribution du « Etic Phone 2 ». Tu imagines ce que ça représente ? Ça veut dire aussi qu'on pourra travailler ensemble sur le cahier des charges. Tu ne peux juste pas me faire faux-bond sur ce coup-là !

Anthony regarda sa montre, par réflexe, comme si elle allait lui permettre de prendre la bonne décision. Puis il regarda à l'horizon et ne retrouva pas le navire de Marion. Une bouffée d'amertume l'envahit et il ne trouva pas d'autre moyen pour la chasser que d'accepter la proposition d'Audrey.

– Je te rappelle quand je suis à Portsmouth.

– Génial, dit-elle avant de raccrocher.

Un peu plus de trois heures plus tard, ils se retrouvèrent dans un restaurant huppé de Portsmouth. Audrey était radieuse et dynamique, distribuant des sourires et des regards attentionnés à chacun des convives. À l'inverse, Anthony avait la mine sombre et restait sur ses gardes. Il était parfaitement insensible au dé-

colleté d'Audrey, qu'il n'avait peut-être même pas remarqué, et paraissait peu intéressé par la conversation.

La jeune patronne de Smart Phones usa de psychologie pour le faire revenir sur terre. Elle amena rapidement la discussion sur le cahier des charges éthique et écologique du nouveau modèle de téléphone projeté par l'entreprise dont elle avait pu obtenir ce rendez-vous avec les deux principaux responsables.

– Nous souhaiterions distribuer votre nouveau téléphone, mais à condition qu'il réponde à nos propres exigences en matière d'environnement, commença-t-elle.

– Et quelles sont-elles ? demanda l'un de ses interlocuteurs.

– Anthony est le responsable de ce projet chez Smart Phones, je vais le laisser parler.

Le jeune homme qui suivait à peine la discussion en regardant la mer qu'on pouvait apercevoir depuis les fenêtres du restaurant essaya de rassembler ses esprits, et bredouilla d'abord des éléments de langage vides de sens pour gagner du temps. C'était un réflexe qu'il avait gardé des cours de communication de l'EM Lyon et qui lui permettait régulièrement de sauver les apparences. Après avoir déroulé ses quelques phrases généralistes, il avait enfin les idées suffisamment claires pour exposer son projet. Il avait élaboré celui-ci en observant Marion, ses idéaux, son mode de vie et celui de son père. Un téléphone éthique se devait d'être respectueux de l'environnement et des gens qui le fabriquaient, mais aussi de ses utilisateurs. Il devait être réparable, économe, ouvert... Il détailla chaque point et eut le sentiment d'être écouté et compris, même si certaines spécificités semblaient poser des problèmes aux dirigeants de Etic Phone. Le regard ravivé par la passion avec laquelle il défendait son projet, Audrey le trouva extrêmement séduisant. Elle ne put

s'empêcher de poser la main sur son genou, sous la table, mais il s'en dégagait sans s'interrompre, peut-être sans même se rendre compte de son geste.

Lorsque le serveur apporta les cartes pour le dessert, Anthony avait terminé la liste de ses revendications. Il choisit une tarte à l'abricot en pensant à Marion le jour où elle avait préparé ce dessert pour lui, il revit la courbe de ses seins à ce moment et une nouvelle vague d'amertume le submergea. Instinctivement, il regarda à nouveau la mer et l'horizon vide de tout esquif.

Le dessert, bien que préparé avec soin par un grand chef utilisant des produits de bonne qualité, était loin d'égaliser le goût de celui de Marion. Anthony finit difficilement sa part, tandis qu'Audrey terminait les négociations pour obtenir l'exclusivité de la distribution du nouveau modèle de téléphone. Si sa tenue n'avait pas eu l'effet escompté sur Anthony, au moins avait-elle facilité les tractations avec les dirigeants de l'entreprise.

Audrey proposa à Anthony de l'hélicoptère jusqu'au Havre, mais il déclina la proposition et préféra utiliser le billet retour du ferry qu'il avait déjà acheté. Elle perdait encore une bataille, mais le piège qu'elle avait mis en place aujourd'hui allait bientôt se refermer sur sa proie.

Sur le trajet du retour, le moral d'Anthony s'enfonça au tréfonds des abysses même si la Manche n'était que très peu profonde. Il était fier d'avoir pu défendre du mieux qu'il pouvait sa conception d'un téléphone éthique, mais ce réconfort était dérisoire face à la peine de sa solitude. Heureusement, en arrivant chez lui, il eut la joie de découvrir dans sa boîte aux lettres une enveloppe qui portait l'écriture de Marion. Elle l'avait envoyée avant de partir, pour qu'il la reçût précisément aujourd'hui, le jour de son départ. Il l'ouvrit précautionneusement, comme il aurait dévêtu Marion si elle eut été là. Un morceau de ruban adhésif transparent était collé au bas de la lettre, il maintenait

fixé sur le papier un petit objet grisâtre de forme ovale, de quelques millimètres.

Anthony,

À l'heure qu'il est quand tu lis cette lettre, je suis déjà loin, géographiquement, mais je voulais que tu saches à quel point je suis pourtant près de toi. S'il te plaît pense à moi chaque jour. Ne m'oublie pas. Je sais que chaque instant de ta vie parisienne t'éloigne un peu de moi, de ce que je suis. Aussi, prends cette graine et enfouis-là dans un terreau fertile. Arrose-là chaque jour et apporte-lui tout le soin dont tu es capable. Quand le germe affleurera la surface, je serai bientôt là.

Marion

Anthony décolla délicatement le ruban adhésif et recueillit la graine au creux de sa main. Il l'observa longuement en la chargeant d'une symbolique presque sacrée. Il prit conscience du caractère magique de la vie végétale. Cette graine, ce minuscule morceau de plante, renfermait tout le patrimoine génétique de son espèce. Avec juste un peu de soleil et d'eau, elle deviendra une fleur ou un légume. Elle enjolivera le monde ou pourra le nourrir. Elle portera en elle des graines semblables qui perpétueront sa beauté et son utilité au fil des siècles, pour peu que l'Homme y prenne garde.

Il disposa la graine sur un morceau de coton humide et partit sur le champ acheter un petit pot de terre cuite et un sac de terreau. Il revint à la hâte pour fabriquer un cocon parfait à sa nouvelle protégée. Il disposa le pot près d'une fenêtre lumineuse et humecta lentement la terre en regardant l'eau s'enfouir par les interstices. Il relut enfin la lettre, dix ou vingt fois pour s'imprégner de chaque mot, de chaque syllabe. Il réalisa qu'aucun ap-

pareil, aussi sophistiqué et éthique fut-il, ne permettrait de joindre une graine à un message. Il songea que le papier lui-même était issu de la fibre des arbres. La nature, partout, était au service de l'humanité et nous la détruisions chaque jour un peu plus.

*

Anthony ressentit le besoin de rendre visite à Jean-Jacques. Il savait par ailleurs que ce dernier vivait difficilement les départs de Marion et se dit qu'un peu de réconfort mutuel ne ferait de mal ni à l'un, ni à l'autre. Il partit en Ardèche un week-end, comme il le faisait maintenant plus régulièrement, et dépoussiéra sa bicyclette pour se rendre chez le père de Marion.

L'homme cachait derrière sa barbe des traits tirés et une âme fragile. Mais un sourire illumina son visage lorsqu'il salua le jeune homme qui était maintenant plus qu'un simple visiteur. Quand sa fille lui avait annoncé leur liaison, il avait eu les larmes aux yeux. La joie de voir sa fille heureuse se mélangeait à la peine de la voir s'éloigner un peu plus de lui. L'ombre d'une solitude durable planait maintenant sur le vieil homme peu épargné par la vie. Anthony l'aida à stocker convenablement ses fruits cueillis dans la journée. Il n'avait pas eu la force de les apporter au marché et seraient par conséquent destinés à d'autres usages : jus de fruits, conserves...

Ils évitèrent de parler directement de Marion, mais son image se dissimulait derrière chacune des conversations. Anthony chercha à en savoir plus sur sa vision des échanges économiques. Il l'interrogea sur les raisons qui le poussaient à donner plutôt que vendre et à ne pas utiliser d'argent. Jean-Jacques réfléchit longuement avant de répondre, car pour comprendre son

raisonnement, il fallait être capable de faire abstraction de plusieurs siècles de pratiques économiques jugées « normales ». Il confia à Anthony un ouvrage anthropologique sur la monnaie qu'il retrouva très rapidement dans les milliers de volumes qui peuplaient les étagères de sa bibliothèque et demanda au jeune homme de s'y référer plus tard, s'il devait douter de son chemin de pensée. Puis il exposa succinctement son point de vue :

– Derrière chaque monnaie, il y a l'idée de domination. Comme sur de nombreux autres sujets, l'Histoire, telle qu'on nous l'enseigne à ce sujet, et telle que la Société la colporte, n'est pas exacte. On oppose souvent la monnaie au troc. C'est-à-dire qu'on s'imagine qu'avant d'inventer les pièces de bronze ou de fer, les gens s'échangeaient des poissons contre des peaux, des légumes contre des armes ou des outils... Mais cette image d'Épinal n'existe que dans notre cervelle d'humain habitué à utiliser de la monnaie. Anthropologiquement, rien ne prouve qu'un tel mode de fonctionnement ait pu exister. Entends-moi bien : les seules preuves de société de troc qu'on a pu trouver sont le fait de peuples à qui on a brutalement supprimé ou confisqué une partie de la monnaie qu'ils utilisaient.

– Dans ce cas, comment faisaient les Hommes avant d'avoir inventé la monnaie ?

– Les notions d'économie et d'échanges sont apparues avec la monnaie. Avant cela, les organisations humaines n'avaient nul besoin de prendre note de ce que ses membres se devaient entre eux. Ils vivaient juste ensemble. C'est précisément l'introduction d'un moyen de comptage des dettes de chacun qui a obligé la société à s'organiser différemment et, à mon avis, de manière moins efficace et surtout moins humaine.

– Pourtant, c'est aussi un moyen de responsabiliser chaque individu, de l'empêcher de vivre au crochet des autres ?

– C'est notre projection de l'humain d'aujourd'hui : profiteur, fainéant, calculateur... Ce type-même qui est apparu avec l'invention de la monnaie, que tu plaques sur ces sociétés ancestrales. Mais eux n'avaient pas ce type de problèmes. Ils en avaient d'autres, sans doute aussi compliqués que les nôtres aujourd'hui...

– Alors vous n'utilisez jamais d'argent ?

– Je vis dans une société qui fonctionne avec de l'argent, alors je suis obligé de faire des compromis. Par exemple, je t'ai vendu une voiture !

– Qu'avez-vous fait de cet argent, si ce n'est pas indiscret ?

– Je n'en ai pas encore eu besoin. Si tu veux, je te le rends.

– Pourquoi n'avez-vous pas donné la voiture, au lieu de la vendre ?

– Parce que le paradoxe de notre modèle économique c'est qu'il est suspect de donner. Toi-même, tu as eu un moment de méfiance en découvrant son prix. Personne d'autre que toi n'a manifesté d'intérêt pour mon annonce, d'ailleurs. Pourtant, c'était une bonne affaire, non ?

– C'était incroyable, en effet. Mais pour les fruits que vous donnez, vous n'avez pas eu ces formes de réticences ?

– Au début, si. Mais il est encore courant que les gens donnent leur surproduction à leur voisin. Il s'agit de ne pas gêner, tu comprends. On sait très bien qu'à moins d'être un professionnel, on ne vendra pas les fruits qu'on a en trop grand nombre dans son verger. Alors au début, les gens ont cru que je ne savais pas quoi faire de mes abricots, ils les prenaient, parfois en faisant un peu la tête, pour me dépanner.

– Et après, ils les goûtaient.

– Voilà. Quand j'ai commencé à leur fournir plusieurs caquettes de fruits parfaits, de variétés oubliées dans lesquelles ils retrouvaient des sensations de leur enfance, l'odeur de la tarte de leur grand-mère le dimanche après-midi, ils ont compris que ma démarche était inhabituelle.

– Ils ont joué le jeu tout de suite et vous ont donné leur production à leur tour ?

– C'est plus compliqué que ça. Déjà, tous n'avaient pas de quoi me « rembourser ». Et ce n'est pas ce que j'attendais d'eux. Les pommes golden congelées du maraîcher avec différentes couches de pesticides et d'engrais sur la pelure, très peu pour moi ! Mais j'avais besoin de peu de choses. Du point de vue alimentaire, je suis devenu rapidement autosuffisant, mais j'ai régulièrement besoin de matériel ou d'entretenir celui que j'ai déjà, ce que je ne peux pas faire toujours seul.

– Des échelles, des pièces détachées pour le vélo ou le pressoir, par exemple ?

– Par exemple. Même si on trouve dans les vides-greniers et même dans les déchetteries des choses étonnantes qui m'ont dépanné bien des fois.

– Mais cet objectif de vie n'est-il pas vain ? Je veux dire : vous n'allez jamais changer les choses en profondeur.

– Qui suis-je pour changer les choses en profondeur ? Je me contente d'essayer de vivre en cohérence avec les concepts que je défends. Je fais vivre une idée, comme on empêche une variété étrange de disparaître sous les standards. Je suis une graine qui survit, qui porte ce germe un peu différent. Aujourd'hui, ce n'est pas un caractère dominant, mais demain qui sait ? J'ai même des anciens étudiants en école de commerce qui viennent m'interroger !

– Ah bon ? s'étonna Anthony, puis il comprit : ah, c'est de moi que vous parlez ? Mais moi c'est différent...

– Ah oui ?

– La graine qui m'intéresse, c'est votre fille, plaisanta-t-il.

– C'est une variété encore plus étrange, tu verras.

– J'ai bien peur qu'elle soit unique, et c'est pour ça qu'elle nous manque à tous les deux.

– Si on débouchait une de ses bouteilles de jus de pommes ?

– Pourquoi croyez-vous que je suis venu depuis Paris ?!

Pendant un moment, l'absence de Marion leur parut moins lourde à porter.

Anthony arrosait la graine chaque jour avec une attention démesurée. Il observait ensuite la surface du terreau pendant de longues minutes, cherchant l'endroit précis où le fragile végétal parviendrait à percer le sol pour apparaître au grand jour. On finissait par s'habituer au spectacle perpétuel des saisons qui s'enchaînent et rythment la croissance des arbres et des plantes, on ne le remarquait même plus. Mais lorsqu'on prenait la responsabilité de remplacer la Nature en fournissant chaleur et humidité à une graine qu'on avait soi-même plantée, on avait soudain conscience du miracle que cela représentait à chaque fois. Anthony s'émerveilla quand il vit poindre un minuscule rhizome au centre du pot, car cela prouvait qu'il avait su prendre soin de la graine confiée par Marion mais surtout, cela annonçait son retour, comme les hirondelles annoncent le printemps.

Quatre semaines s'étaient écoulées et le projet « Etic Phone 2 » prenait corps. Le cahier des charges définitif était en voie d'achèvement et chaque partie avait dû faire des concessions. Les exigences d'Anthony n'étaient pas toutes transposables à l'échelle industrielle et il avait renoncé à certaines d'entre elles, mais il avait tenu bon pour d'autres auxquelles ses interlocu-

teurs avaient d'abord opposé une fin de non recevoir. L'ensemble lui paraissait équilibré, bien qu'encore insatisfaisant sur certains points, mais à des années-lumière de l'écobilan global des autres appareils sur le marché. Sans doute ne pouvait-on pas faire mieux en l'état actuel des technologies et à un niveau de prix commercialement acceptable.

La phase de production allait commencer et Anthony fut chargé par Audrey de superviser celle-ci, pour vérifier que les engagements du fabricant étaient tenus. Cela augurait pour les mois à venir de nombreux déplacements dans les pays qui fournissaient la matière première et la main d'œuvre permettant l'assemblage à coût raisonnable. Une perspective qui n'enchantait pas Anthony plutôt soucieux de rester le plus souvent possible auprès de Marion, mais le jeu en valait la chandelle, pensait-il.

Marion débarqua à Brest une semaine plus tard, un beau jour d'août, mais n'annonça à Anthony sa présence sur le sol français qu'en arrivant à Paris, à la gare Montparnasse, et après avoir acheté dans un magasin de vêtements éthiques une jolie robe rouge en coton bio fabriquée en France. Elle sortit du magasin en portant ce nouveau vêtement et avait enfoui dans sa valise le jean et le pull chaud qu'elle avait portés pendant le voyage. La température à Paris au mois d'août était suffocante et supérieure d'une trentaine de degrés à ce qu'elle avait connu ce dernier mois. La peau blanchie par le froid et l'absence de soleil, son teint était bien différent de celui des milliers de touristes qui affluaient partout dans les couloirs du métro. Mais sa mine radieuse qui illuminait son visage faisait oublier bien vite la pâleur de ses jambes que la robe écarlate laissait visible jusqu'au-dessus des genoux.

Depuis plusieurs jours, elle appréhendait ce moment et s'y préparait, pour éviter le syndrome post-antarctique qui lui fai-

sait détester l'Humanité pour un temps. L'idée de retrouver Anthony lui permettait de passer outre cette amertume pourtant coriace. Mais elle en ressentait l'arrière-goût en voyant autour d'elle les touristes consommer puis jeter des kilos de plastique, de nourriture industrielle, abreuvés et décérébrés par les écrans publicitaires gigantesques défigurant les couloirs du métro en diffusant des messages sexistes et consuméristes. Par force de volonté, elle maintenait ces sentiments négatifs dans les profondeurs de son cerveau et n'acceptait à la surface que les images d'Anthony s'approchant d'elle pour l'étreindre. L'auto-suggestion était efficace et elle commençait à ressentir des picotements agréables dans le ventre alors qu'elle approchait de son appartement.

Anthony tournait en rond dans son salon depuis l'appel de Marion. Il avait disposé bien en évidence le pot de terre au centre duquel un magnifique myosotis avait éclos tout récemment, et dont les quelques fleurs semblaient former un cœur d'un bleu délicat orné de jaune. La tige principale se séparait en trois à mi-hauteur, la première ramification ne comportait qu'une fleur unique qui formait la base du cœur, tandis que les deux autres regroupaient cinq fleurs disposées de telle sorte qu'elles dessinaient les deux arrondis symétriques de part et d'autre de la base. Anthony se demanda si la graine avait été sélectionnée par Marion pour produire ce résultat étonnant, mais cela lui semblait évident que oui. Elle n'était pas seulement érudite de toutes les sciences naturelles : l'ensemble du monde vivant faisait battre son propre cœur et irriguait jusqu'au plus petit de ses vaisseaux sanguins. Elle ne défendait pas « l'environnement », car cela supposait que l'humain en était détaché, et bien sûr au centre. Au contraire, elle était la Nature, vibrait à son rythme, se nourrissait de ses fruits, donnait de sa personne pour aider les autres, comme un arbre constitue l'humus pour ses frères en laissant ses feuilles flâner au gré des vents.

Les sens en émoi, Anthony entendit des pas sur le palier. Elle frappa à la porte. Il ouvrit rapidement. Elle sourit. Il écarta les bras en s'approchant. Elle s'y blottit profondément. Elle ferma les yeux et laissa échapper une larme de bonheur. Il laissa courir ses mains le long de son corps, détaillant chaque centimètre de sa nouvelle robe. Puis il l'attira à l'intérieur, laissant la valise dehors. Sans lui laisser l'occasion de s'échapper de ses bras, il ferma la porte d'un geste du pied puis la plaqua contre sa paroi et l'embrassa dans le cou, s'enivrant de son odeur. Elle ouvrit les yeux et vit en face d'elle le myosotis dont les pétales délicats vibraient suite au courant d'air. Elle plia sa jambe pour la passer derrière les genoux d'Anthony et le serra contre elle. Il avait les deux mains sur ses hanches, sa robe allait et venait sur ses cuisses au rythme de ses caresses dévoilant parfois jusqu'à son entrejambe. Il appuya encore plus son corps contre le sien et la porte trembla sur ses gonds. Il respirait maintenant les cheveux tombés sur sa nuque. Elle posa ses mains derrière sa tête et l'incita à poursuivre ses baisers. Les yeux mi-clos et la tête renversée en arrière, elle souriait aux anges. Elle se rendit compte qu'elle tenait en l'air par la seule force de pression exercée sur elle par Anthony contre la porte. Elle souleva alors sa jambe restée au sol et la passa derrière les cuisses du jeune homme. Elle s'abandonna à lui.

En posant ses deux mains fermes sous ses fesses, il la transporta jusqu'à la chambre. Elle rit en tombant sur le lit, pendant qu'il se défaisait de ses vêtements. Anthony avait préalablement fermé les persiennes qui ne laissaient plus passer que quelques rayons triés sur le volet. La chaleur estivale gagnait peu à peu la chambre et la température promettait de monter de quelques degrés encore. Il retira la culotte de sa partenaire sans toucher à la robe qui ne gênait pas. D'un geste habile, il la mit à plat ventre sans qu'elle ne pût résister, mais le voulait-elle ? Elle laissa échapper un nouveau gloussement désarmé, un aveu d'impuis-

sance face à l'ivresse du plaisir qui montait irrésistiblement en elle. Il prit à nouveau ses hanches et l'approcha de lui. Le tissu de la robe caressait la courbe de ses fesses. Marion attrapa un oreiller et le serra de toutes ses forces, son sourire laissa place à un rictus de concentration et de plaisir intense. Elle entra en transe et ne put réprimer quelques gémissements supplicateurs. Ses cheveux défaits tombaient de chaque côté de son visage et se balançaient au rythme de la torride danse imposée par Anthony. Soudain elle releva la tête et ouvrit la bouche. Lui s'immobilisa presque aussitôt dans un dernier soupir au-delà du réel. Pendant quelques secondes, les deux esprits se rejoignirent dans les limbes insondables du plaisir charnel. Les deux corps enchevêtrés tournoyèrent dans cet espace imaginaire et étincelant où le temps n'existe plus. Les miracles de la Nature étaient innombrables, et on n'en faisait jamais le tour.

– Tu m'as manqué, dit Anthony en se laissant retomber sur le lit.

– J'ai cru m'en rendre compte, répondit-elle en lui caressant le visage.

Mais elle sentit immédiatement refluer ses sentiments obscurs en entendant dans la rue une voiture klaxonner dans la circulation qu'on imaginait dense à l'heure de sortie des bureaux. Soutenue par la mélancolie qui suivait les grands moments de plaisir, sa tristesse franchit la barrière de ses yeux et Anthony le remarqua aussitôt.

– Quelque chose ne va pas ?

– Ce n'est rien. C'est... Tu sais... Mes sautes d'humeur au retour de mission, dit-elle en se forçant à sourire et essuyant ses larmes.

– Pleure si ça te fait du bien, l'encouragea-t-il.

Mais cette attention puérile l'agaça et elle cessa immédiatement de pleurer et regarda ailleurs.

– Tu veux me parler de ce que tu as vécu là-bas ? demanda-il.

– Non. Je ne veux surtout pas en parler. Pas ici. Pas maintenant, répondit-elle en contenant sa colère absurde.

Dans un effort de self-control surhumain, elle parvint à reprendre le dessus en repensant à une bonne nouvelle qu'elle devait annoncer à Anthony.

– En octobre, certaines choses vont changer pour moi.

– Ah oui ? Lesquelles ?

– Je vais donner des cours à la Sorbonne. Je quitte l'Université de Lyon.

– Tu... Tu vas t'installer ici ?

– Si tu es d'accord, oui.

– Si je suis d'accord ?

Il l'embrassa longuement et ne mit fin à son baiser que lorsqu'il prit conscience de ses nombreux voyages qui allaient polluer leur début de vie commune. Elle remarqua à son tour son malaise.

– Ça ne te fait pas plaisir ?

– Bien sûr que si. Mais je viens de me rendre compte que je ne serai pas beaucoup là dans les mois qui viennent.

– Pourquoi ? s'inquiéta-t-elle.

– Notre projet de téléphone éthique a bien avancé, tu sais. La production va commencer cet automne. Je dois me rendre au Kenya, en Chine, au Venezuela... Sans doute dans d'autres endroits où il y a d'autres usines encore, pour superviser le processus de production et vérifier qu'il est bien conforme à nos exigences éthiques.

– Et faire tous ces voyages, en avion je suppose, ne te fait pas « tiquer », du point de vue « éthique » ?

La question sortit de sa bouche sur un ton beaucoup plus ironique que ce qu'elle aurait souhaité, presque cassant. Il répondit honnêtement :

– Si, bien sûr. Mais on n'a pas trop le choix. Faire un téléphone aujourd'hui, ça passe par ce genre de contraintes. On ne peut pas faire autrement.

– On peut se passer de téléphones. Arrêter d'en faire de nouveaux et utiliser ceux qui existent déjà. Non ? Ah non, j'oubliais qu'ils étaient conçus dès le départ pour ne pas être durables, ni même réparables. Tu as tenu compte de ça dans ton cahier des charges ?

– C'était un de nos critères, mais...

– Mais ?

– Mais le fabricant nous a montré que ce n'était pas réaliste. Si les téléphones sont démontables facilement, on y perd en fiabilité, en solidité, leur poids augmente, et...

– Et on en vend soudain beaucoup moins puisqu'au lieu de le jeter quand la batterie est morte, on le conserve toute la vie, ou au moins une dizaine d'années. Sans rire, tu les as crus ?

– Mais par ailleurs, leur impact sera vraiment moindre au niveau du prélèvement des ressources, et on n'exploitera plus des adolescents de l'autre bout du monde pour les fabriquer !

– Ah ? On n'exploitera plus que des adultes ? C'est encourageant ça ! Tu veux que je te parle des continents de plastique qui flottent sur nos océans ? Des composants électroniques qu'on trouve dans les estomacs des bestioles échouées sur les plages ? Jusqu'en Antarctique, je trouve coincés dans le jabot de mes manchots, des morceaux de coque en plastique qui les empêchent de déglutir, et ils meurent. Oui : ils meurent parce qu'à l'autre bout du monde, un idiot d'occidental a réussi à exploiter le tiers-monde pour qu'il lui fabrique un nouvel Iphone 12, avec un écran plus grand, un GPS qui le suit à la trace et surtout, surtout : un logo de la marque qui montre son appartenance au club des pays riches qui n'a que faire de saborder la planète et ses propres congénères pour le plaisir futile de sortir son gadget en société comme un appendice sexuel surdimensionné !

Elle se leva et rabaissa sa robe froissée. Elle sortit de la chambre, furieuse, et se dirigea vers la porte d'entrée. Soudain, Anthony prit peur.

– Où vas-tu ?

– Je rentre ma valise ! Il y a des choses importantes dedans.

Elle claqua la porte. Le myosotis perdit un pétale. Il commençait déjà à faner.

En octobre, Marion entama son année à la Sorbonne. Elle s'était installée chez Anthony malgré leur dispute qu'elle prit à sa charge en s'excusant quelques heures plus tard, évoquant une nouvelle fois sa difficulté à rester réaliste après ses éprouvantes missions. La prochaine était prévue en février et Marion avait tout fait pour la retarder, mais le changement climatique s'accélérait et ses confrères n'avaient de cesse de lui rappeler à quel point son travail était urgent et important. La population de manchots en Antarctique se réduisait d'année en année et ils semblaient affectés par de nouveaux troubles liés à l'ingestion de microparticules de plastique qu'ils prenaient pour du plancton. Des dérèglements hormonaux provoquaient alors des cancers, ou une infertilité croissante qui empêchaient le renouvellement des générations.

Anthony redoubla de vigilance au sujet de son projet et parvint à obtenir du fabricant que les composants essentiels et les plus fragiles soient remplaçables et réparables. Cela retarda la production de quelques mois car il fallut adapter la conception à ces nouvelles contraintes. Etic Phone estima que cela impacte-

rait le prix de vente au consommateur final à hauteur de trente euros.

Malgré la production retardée, de nombreuses réunions de travail l'obligeaient à partir à Londres, parfois plusieurs jours de suite. Au début, il s'efforça de revenir chaque soir pour retrouver Marion mais celle-ci lui fit remarquer que même en ferry ou en *eurostar*, chaque voyage avait un impact énergétique non négligeable. Il cessa les allers-retours et prit une chambre d'hôtel sur place.

Audrey lui proposa plusieurs fois de dormir chez elle, mais il déclina. Cela attira l'attention de Remo qui participait parfois à ces réunions dans les bureaux londoniens.

– Dis-donc, tu as les faveurs de la patronne ! lui dit-il un jour de janvier à la fin d'un repas d'affaires avec un fournisseur.

– Quoi ? Je ne sais pas, répondit-il en essayant de mettre fin à la conversation.

– J'ai beau user de tous mes charmes latins depuis plus d'un an, pas moyen d'attirer son attention. Comment tu fais ?

– Laisse-moi, Remo. T'es lourd !

– Allez ! Fais pas ton égoïste de Français. J'ai tout essayé ! Même te foutre les journalistes au cul, ça n'a pas suffi.

– Attends, qu'est-ce que tu dis ?

– En récupérant New York, je m'approchais d'elle et je t'éloignais, c'était un super coup de poker. Mais ça n'a marché qu'un temps. Depuis trois, quatre mois, elle te tourne autour et le pire, c'est que tu la snobes ! T'as vu comment elle est gaulée ? Mais tu es qui pour laisser passer ça ?

– C'est toi qui a monté cette histoire avec Closer ?! Mais pourquoi, bon sang ?!

– Je viens de te le dire ! Tous les coups sont permis mon vieux. Chacun pour soi et Dieu pour tous.

– T'es un salaud, Remo. Un pur salaud.

– Merci. C'est ça qui m'a permis d'arriver là. Toi, tu tiendras pas longtemps. Tu vas te faire baiser par un plus malin que toi, tu verras. Bon, ça ne sera peut-être pas moi. Mais méfie-toi !

– Ta gueule, Remo. S'il te plaît : ta gueule.

Audrey interrompit la discussion et demanda à s'entretenir en privé avec Anthony. Remo constata une fois de plus l'échec de ses efforts de séduction et se retira sans faire d'histoire.

– J'ai eu des nouvelles d'Etic Phone, ils vont commencer la prod'.

– Ah oui ? Quand ça ?

– En février, dans deux semaines environ.

– Très bien. Ça avance.

– Il faut qu'on y aille.

– Où ?

– Là où ils vont commencer à prélever les matières premières, en république démocratique du Congo. Je veux être sûre qu'ils ne nous la font pas à l'envers.

– Tu as des doutes ?

– Oui. Je veux vérifier ça par moi-même. Avec toi. J'ai déjà pris nos billets.

– Quoi ? Mais attends, il faut que je m'organise !

– On n'a pas le temps de s'organiser, Anthony. Si tu leur laisses le temps, ils vont préparer notre visite, ne nous montrer

que ce qu'ils veulent bien nous montrer. Il faut y aller à l'improvisiste.

– Mais quand ?

– On part ce soir.

– Mais pour combien de temps ?

– Deux mois. Il faut qu'on visite toute la chaîne de production. Et sur la durée. Si on y va un jour seulement, on ne verra rien.

– Deux mois ?

Anthony réfléchit : Marion partait la semaine suivante pour une nouvelle mission. Il ne l'avait presque pas vue ce mois-ci, entre ses cours à elle et ses réunions à lui. L'ambiance était tendue chaque fois qu'il rentrait, mais ils finissaient par se retrouver et donner le change. Il était totalement investi dans ce projet professionnel comme Audrey l'avait prévu, si bien qu'il ne pouvait se résoudre à le laisser tomber au moment crucial. Marion quant à elle s'efforçait d'accepter ce compromis par amour, en ne désespérant pas de le faire peu à peu changer de direction et trouver une nouvelle orientation professionnelle plus compatible avec ses idéaux.

– Je dois passer un coup de téléphone, dit Anthony.

Il s'isola et appela la ligne fixe de son appartement. Il savait qu'il y trouverait Marion à cette heure. Elle décrocha immédiatement.

– Salut.

– Salut.

- Tu tombes bien, j'ai une super nouvelle, commença-t-elle.
- Ah...
- Il y a des places pour des « civils » dans notre prochaine mission.
- Des « civils » ?
- Des non-scientifiques, si tu préfères. Ils ont permis, pour la première fois, que quelques personnes extérieures participent au voyage. C'est exceptionnel ! Et le plus exceptionnel, c'est que...
- Oui ?
- J'ai pu avoir une place pour toi ! Ça n'a pas été facile, parce que c'est plutôt des journalistes et des hommes politiques qui étaient visés, pour qu'ils nous aident à faire prendre conscience, tu comprends ? Mais j'ai émis l'idée que les industriels et les commerciaux devaient aussi se rendre compte des dégâts que pouvaient causer leurs décisions, et... Ils ont accepté !
- C'est... super... Mais...
- Mais ?
- Je suis désolé, je ne vais pas pouvoir y aller.
- Comment ?!
- Je pars ce soir pour deux mois de visites d'usines. Tu sais, je t'en avais parlé...
- Ce soir ? Mais tu aurais pu prévenir !
- Ça vient de se décider. Audrey vient de...
- Elle part avec toi ?
- Je... Oui, mais ça n'a rien à...

Elle soupira à l'autre bout de la ligne, et Anthony crut entendre un début de sanglot.

– Marion ? Marion ! Écoute-moi !

Au bout de quelques secondes, elle avait repris une contenance normale, elle répondit froidement :

– Quoi ?

– Je tiens beaucoup à ce projet. J'y ai passé ma vie depuis des mois. Tu l'as bien vu.

– Oui.

– Je ne peux pas le laisser en plan comme ça. Je dois aller au bout. Ne serait-ce que pour me rendre compte que je me fais duper. Parce que, tu sais, je commence à avoir de gros doutes...

– Visiblement pas assez pour lui refuser ce voyage.

– Audrey n'a rien à voir là-dedans, j'espère qu'il n'y a pas d'ambiguïté là-dessus ! Enfin, tu ne peux pas me reprocher de partir une fois à l'autre bout du monde alors que tu le fais régulièrement, et que j'ai eu à le subir plusieurs fois !

– Pardon ?

– Toi non plus, tu n'es pas toujours disponible !

– Tu compares mes missions scientifiques en Antarctique avec ta visite d'usines ? Tu mets vraiment ça sur le même plan ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire... Toutes proportions gardées... Je poursuis le même but que toi, tu le sais.

– Non, je ne le sais plus, Anthony. Je vais te laisser, j'ai un voyage à préparer et je dois défaire ta valise.

– Ma valise ?

– Celle que j'avais préparée pour toi en me réjouissant de te montrer enfin ce qui fait ma vie, Anthony.

– Marion, s'il te plaît, ne le prends pas comme ça.

– Je le prends comme je peux.

Et elle raccrocha.

ÉPILOGUE

6 février 2014

Anthony contempla longtemps les vagues rouler à l'horizon. Quelques personnes qui l'avaient vu jeter son téléphone dans la mer le regardaient avec stupéfaction. Il ne les remarqua pas. Depuis son retour précipité du Congo, il n'avait pas dormi ni mangé. Ses cheveux ébouriffés et son teint pâle lui donnaient une allure cadavérique accentuée par le fait qu'il portait des vêtements légers alors que le vent froid transperçait les manteaux les plus épais. Il avait le sentiment de se transformer en minéral, petit à petit. Il ne ressentait plus rien, son corps était de pierre. La métamorphose avait commencé dans l'avion qui l'emmenait avec Audrey sur les lieux d'extraction du coltan, ce minéral indispensable à la fabrication des composants électroniques. Le pays était en situation de guerre civile et celle-ci n'était pas étrangère à l'exportation massive de matières premières et à l'exploitation des populations locales. Seule une force armée pouvait maintenir le contrôle d'une population dont les enfants étaient réduits à l'esclavage pour prélever les richesses incroyables d'un pays qui n'en profiterait jamais. Après quelques jours de négociation avec les différentes ambassades,

escortés par une délégation militaire, Audrey et Anthony ont pu visiter des mines insalubres dans lesquelles les conditions de travail étaient unimaginables pour des occidentaux. Lorsqu'ils approchaient des puits, ils pouvaient voir les plus jeunes s'enfuir en courant à travers les collines, prévenus par leurs contre-mâîtres d'une visite impromptue de Blancs qui ne devaient rien savoir de leur présence ici. Dans les documents officiels, bien sûr, tout était parfaitement clair : seuls travaillaient ici des adultes, et leurs horaires, leurs conditions de travail étaient compatibles avec le cahier des charges de leurs clients. Ce qui se passait vraiment sous leurs pieds, au fond des boyaux noirs et empoisonnés de la mine, leur restait totalement inaccessible et si d'aventure ils essayaient d'en savoir plus en interrogeant un ouvrier, en demandant à descendre au fond du trou, ce sont les militaires eux-mêmes qui s'interposaient, pour des raisons de sécurité, arguaient-ils.

Anthony comprit rapidement qu'il était proprement impossible de s'assurer d'un prélèvement éthique de ces matières premières, et ce dans tous les pays producteurs qui, comme par hasard, s'avéraient tous être des semi-dictatures, ou des régimes instables noyautés par les puissances commerciales occidentales. Loin des yeux des téléspectateurs-consommateurs, on assassinait, on pillait en leur nom. Les conséquences étaient catastrophiques, sur la santé des populations, sur l'état de leur régime politique, puis ensuite sur l'environnement dans lequel on retrouvait les déchets de toutes ces richesses prélevées dans des conditions déplorables.

Le dysfonctionnement était global, on marchait sur la tête, on bafouait l'Humanité entière en laissant faire ce genre de choses pour assouvir nos futiles besoins. Anthony, désabusé et meurtri par ce qu'il avait vu chercha des solutions auprès d'Audrey. Mais si elle aussi avait été choquée par ces visites, elle continuait de croire à la fable que nous nous racontions volon-

tiers, en Occident, pour excuser tous nos crimes : ce faisant, nous participions au développement des pays sans quoi ils ne survivraient simplement pas.

Dans l'hôtel climatisé pour touristes où ils étaient descendus, Anthony refusa de manger. Au lieu de ça, il tourna en rond dans sa chambre, avec une détestable envie de vomir et la sensation désagréable d'avoir les mains sales, au sens propre comme au figuré. Il tenait un morceau de coltan qui s'effritait au contact de la sueur de ses mains. Combien d'enfants avait-il exploités au cours de sa vie de consommateur occidental ? Combien d'entre eux mourront les poumons intoxiqués par les poussières de ce minerai ? Et pour enrichir combien de Blancs comme lui, négriers des temps modernes présentés en exemple dans les magazines et sur les plateaux télé ? Il jeta le caillou contre le miroir de la salle de bain où il ne supportait plus de voir son reflet. Il se brisa en mille morceaux et Anthony regretta immédiatement son geste. Il se saisit, impuissant, de l'un des morceaux du miroir et se coupa au doigt qui saigna abondamment. Le liquide rouge s'écoula dans le lavabo entre les morceaux de verre.

Il décida de partir sur le champ. Il croisa Audrey dans le couloir de l'hôtel tapissé de moquette épaisse et s'arrêta à sa hauteur.

– Je rentre en France... commença-t-il, en osant à peine la regarder.

– Comment ? Mais nous avons d'autres...

– Audrey, j'en ai assez vu, je... Je démissionne.

– Tu ne peux pas ! Tu as un contrat ! Tu dois...

– Stop ! Je ne sais pas comment tu fais pour vivre avec l'idée qu'on participe à ce massacre. Je ne sais pas comment des centaines d'industriels et de commerciaux parviennent à l'oublier

quand ils rentrent en France, quand ils embrassent leurs enfants le soir, mais moi je ne peux pas. Simplement, je ne peux pas.

– Mais qu'est-ce que tu fais ici ? s'emporta-t-elle soudain. Tu découvres la vie sur Terre ? Tu fais preuve d'une naïveté confondante ! Tout le monde sait ce qu'il se passe ici. Tout le monde ! Mais on fait avec, on l'accepte parce qu'on ne peut pas faire autrement. Moi aussi je souhaite que tous les enfants soient heureux, la paix dans le monde, et tout ça... Mais on est qui pour changer le monde ? On peut faire quoi ? Tu crois que ta petite copine va le changer, le monde ? Elle va s'y prendre comment ? Vas-y explique-moi ! dit-elle en lui prenant le bras.

– On peut déjà cesser de le cautionner ! hurla-t-il, puis il reprit plus bas, en entendant du bruit dans les chambres voisines. Bien sûr on est tous coupables et pourtant individuellement incapables de s'en sortir. Ce n'est pas une raison pour ne rien faire ! Ne serait-ce que pour soulager nos consciences.

Audrey se tût et observa le regard d'Anthony. Il était clair et déterminé, comme s'il venait de retirer des lunettes qui l'empêchaient jusqu'ici de voir le monde tel qu'il est. Des lunettes qu'elle portait toujours et qui la condamnaient à rester dans la réalité virtuelle du confort matériel à tout prix. Elle lâcha son avant-bras et regarda le sol. Elle chuchota :

– Vas-y.

L'attente à l'aéroport fut interminable. Entre le décalage horaire et le trajet qu'il devait parcourir pour rejoindre Brest depuis Paris, Anthony était incapable d'estimer l'heure de son arrivée. Mais il savait en revanche que Marion allait partir sous peu, et il devait impérativement la voir avant son départ, pour lui annoncer sa démission.

Une bourrasque de vent le fit revenir au présent. Le souvenir de ces dernières heures réveilla la douleur à sa main dans laquelle il tenait un mouchoir ensanglanté. Il regarda la plaie, qui s'était finalement refermée, sans rien ressentir. Ce n'était qu'un détail à côté du chagrin qui bouleversait son cœur.

*

Marion l'observait depuis quelques minutes. Alors qu'elle s'apprêtait à embarquer, elle avait reconnu sa silhouette au loin, il portait une simple chemise claire qui volait derrière son dos. Elle s'était approchée doucement et avait marqué un temps d'arrêt quand il avait jeté son téléphone. Elle ne lui connaissait pas cette violence, elle était nouvelle. En s'approchant encore, elle remarqua le tissu rouge dans sa main et crut d'abord qu'il avait tenté de s'ouvrir les veines. Mais lorsqu'il regarda sa blessure, elle n'était plus qu'à quelques mètres dans son dos, et fut rassurée.

– C'est interdit de jeter des appareils électroniques dans la mer, commença-t-elle.

Il ne réagit pas tout de suite. Le vent dans ses oreilles couvrait la voix de la jeune fille.

– Après on retrouve ça à l'autre bout du monde, dans le ventre des poissons. Et qui est-ce qui mange les poissons ? C'est nous.

Il se retourna lentement, ses cheveux et les pans de sa chemise portés par le vent changèrent de direction. Il sourit un peu, puis cessa. Il fit quelques pas en arrière, hésitant, avant de courir en direction de la mer. Marion l'appela en vain, elle lui hurlait de revenir mais il courait, et courait encore plus vite vers le port. Arrivé au bord du quai, il sauta dans l'eau glacée et disparut.

Marion courut vers lui, et s'arrêta à son tour au bord du quai. Elle examina la surface de l'eau agitée par la houle. De l'écume qui se formait autour des pontons de béton l'empêchait de distinguer d'éventuelles bulles d'air remontant à la surface. L'eau était noire et trouble, on ne devinait pas le fond qui pouvait être à plusieurs mètres. Elle se mit à paniquer et appela Anthony de toutes ses forces, mais sa voix s'étranglait dans le puissant vent venant du large. Avant que ses cris n'attirent l'attention des gens autour, elle crut voir une masse blanche remonter à la surface. Elle retint son souffle comme si c'était elle qui subissait l'apnée. La tête d'Anthony surgit des flots comme un ballon. Il s'approcha du mur où Marion s'était agenouillée et pleurait maintenant. Il agrippa les échelons qui longeaient le mur et vint à sa hauteur, les vêtements dégoulinants et quelques algues pendues aux épaules. Dans sa main blessée mais redevenue propre au contact de l'eau salée, il tenait les restes de son téléphone, en plusieurs morceaux. Il lui montra l'appareil en disant :

– Je ne tiens pas à ce que tu retrouves un morceau de ma coque dans l'œsophage d'un de tes manchots. Tu me l'aurais reproché toute ma vie.

Elle l'aida à monter sur le quai, sa peau était glacée, mais paradoxalement, il paraissait bien plus vivant qu'il y a quelques minutes.

– Te voilà fin prêt pour affronter les rigueurs du climat polaire, dit-elle.

– Tu as pu me garder une place pour le voyage ?

– Il va falloir négocier avec le responsable de la mission. Mais tu es commercial, tu as appris tout ça mieux que moi.

– Où est-il ?

– Qui ça ?

– Ben... le responsable. On part à quelle heure ? Il faut se dépêcher ?

– Il est en face de toi.

– Dans ce cas, j'abandonne. On ne peut rien négocier avec toi.

– Minute ! Monsieur l'industriel pollueur, faites d'abord voir vos arguments.

Elle fit un pas en arrière et l'observa de pied en cap. Il fit tomber les morceaux d'algues qu'il avait encore sur les épaules et se redressa pour faire bonne figure. Il cacha les débris de téléphone derrière son dos. Sa chemise transparente sculptait les moindres détails de son corps, ce qu'elle apprécia visiblement.

– Très bien. Avec des vêtements propres, vous devriez convenir.

– Mais je n'ai pas de bagages, donc pas de vêtements !

– J'en ai quelques-un dans ma valise qui pourront t'aller.

– Tu as pris des vêtements à moi ? Dans ta valise ?

– J'avais besoin de ton odeur sur moi.

– Mon odeur ? C'est tout ce dont tu as besoin ?

– Non.

– Quoi d'autre ? demanda-t-il en s'approchant d'elle.

– Tu sais que j'adore faire pousser des trucs. Comme... Des myosotis en forme de cœur...

– Oui, et ?

Elle se laissa enlacer et posa la joue sur sa poitrine humide et glacée avant de continuer :

– La prochaine graine que je veux faire pousser... C'est toi, et toi seul qui peux me l'offrir.

REMERCIEMENTS ET POSTFACE

Je n'aurais pas pu écrire ce livre sans les prises de consciences et les modes de vie exemplaires de tous les Jean-Jacques et de toutes les Marion que j'ai pu découvrir à travers mes lectures et mes voyages sur le web. Sans être tous de grands scientifiques, ces précurseurs nous guident vers un monde bien plus enthousiasmant que la réalité que nous connaissons.

N'hésitez pas à calculer vous-même votre bilan carbone personnel pour constater l'étendue du désastre, mais surtout trouver des pistes pour vous améliorer :

<http://www.calculateurcarbone.org/>

Merci également à Lydia et Claude Bourguignon, Serge Latouche, Pierre Rabhi, Jean-Marc Jancovici et d'autres... qui ont, par leurs vidéos disponibles sur internet et leurs conférences, permis d'autres prises de conscience et modifié les perceptions et les pratiques de nombreuses personnes.

Enfin, merci à tous ceux chez qui je puise les caractères, les détails physiques, les défauts et les qualités de mes personnages, et bien sûr à tous ceux qui me lisent, me corrigent, jouent ou applaudissent mes pièces de théâtre, me soutiennent d'une façon ou d'une autre, échangent des « M », commentent mes articles, retwittent mes tweets, partagent avec moi sur Framasphère...

<http://merome.net>